NUMÉRO 54 • JUILLET 1964 • 1,50 F

Football MAGAZINE
SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

GUERIN SNELLA JASSERON

CE QUI VA ET CE QUI NE VA PAS

SOCHAUX
RETOUR AU PARADIS

LE LYONNAIS CŒUR DU FOOTBALL FRANÇAIS

RAMBERT ET HERBIN
LYON ET SAINT-ETIENNE
ROIS DE LA SAISON

PHOTO ROGER KRIEGER

SPORTS D'ÉQUIPE

SURVÊTEMENT
RADIOR. Blouson col transformable. Pantalon fuseau. Poche côté. Coloris nattier, noir, france, saphir.
Le 14 ans . . F **39**
Adulte . . . . F **49,50**

BALLON
SPÉCIAL La Hutte croupon belle qualité. 14 panneaux. Cousu nylon. Avec vessie . . . . . F **62**

La Hutte SPÉCIALE, tige box belle qualité, ultra-légère, col matelassé, bout souple, semelle caoutchouc. 11 crampons 35/45 . . . . . F **42**

CONTRASTE H-198

VÊTEMENTS - SPORT - CAMPING

La Hutte
250 MAGASINS

Découpez ce bon et adressez-le à
LA HUTTE
B.P. 313 - PARIS 13 - Service "BM"
pour recevoir le Catalogue
SPORTS D'ÉQUIPE

NOM .....
ADRESSE .....

PASSIONNÉS DE FOOTBALL

Vous l'êtes sans nul doute
mais tous les sports
vous intéressent aussi
et plus précisément ceux
pour lesquels nos athlètes,
nageurs, rameurs, haltérophiles,
escrimeurs,
cyclistes, gymnastes, etc.
se préparent en vue
des Jeux Olympiques de Tokyo.

DANS CE CAS
LISEZ TOUS LES MERCREDIS

Sports OLYMPIQUES

LE GRAND HEBDOMADAIRE
DES SPORTS ATHLETIQUES
AMATEURS

Vous y trouverez
des commentaires,
des informations,
des reportages, des échos
sur toute
l'actualité estivale
signés
des meilleurs spécialistes.

LE NUMERO 1 FRANC

Football MAGAZINE
SUPPLEMENT MENSUEL DE « FRANCE FOOTBALL »
NUMERO 54
JUILLET 1964

SOMMAIRE

LES BARRAGES
SPECIAL LYONNAIS : SAINT-ETIENNE ET LYON LES ROIS DE LA SAISON
SNELLA-JASSERON : RENCONTRE AU SOMMET
CE QUI VA ET CE QUI NE VA PAS
SOCHAUX : UN RETOUR AU PARADIS
UNE NOUVELLE DE GUY LAGORCE
HENRI GUERIN REPOND A L'HOMME DE LA RUE
LUIS SUAREZ Le « BI-CAMPEAO »
LE COURRIER DU CHAMPION : JACQUES FOIX REPOND
TOUT LE FOOTBALL DU MONDE
QUATRE PHOTOS COULEUR DI NALLO ET L'OLYMPIQUE LYONNAIS
MEKLOUFI ET L'A. S. SAINT-ETIENNE
LE F. C. SOCHAUX
GEORGES LECH, EQUIPE DE FRANCE

LE PERE ET LE FILS SPIRITUEL

Le public catalan, qui avait eu la primeur de voir l'équipe soviétique se délectait à l'avance des exploits du gardien Yachine, dont la renommée mondiale avait aisément franchi le rideau de fer et les Pyrénées. Malheureusement pour ce public, il se trouva que les adversaires des Soviétiques étaient les sympathiques amateurs danois qui, malgré toute leur bonne volonté, parvinrent difficilement à s'approcher du grand Lev. Yachine, bien sûr, n'y était pour rien, mais fut quand même très surpris lorsque, dans les somptueux vestiaires du F.C. Barcelone, un homme d'une cinquantaine d'années vint le féliciter et lui donna même l'accolade. Effectivement, cela semblait bien excessif, même en tenant compte du caractère très expansif des Catalans. Soudain l'interprète glissa un mot à l'oreille de Yachine, un seul : Zamora. Ainsi, le plus grand gardien de but du monde d'avant guerre venait-il rendre hommage au plus grand gardien d'après guerre. Yachine, très touché par ce geste, demanda à Ricardo Zamora la permission de l'embrasser et lui fit dire par le truchement de l'interprète : « Lorsque j'étais à l'école, je rêvais déjà de vous, de vos exploits et j'essayais de vous imiter. »

Il s'en est passé des choses en 25 ans ; le rêve du petit écolier russe s'est doublement réalisé sous l'œil attendri des Espagnols et des Russes présents à cette scène inoubliable.

CHINOISERIES...

On sait que la plupart des petites villes de province françaises ne possèdent qu'un seul grand hôtel. Celui de Valenciennes avait été primitivement prévu pour recevoir les Russes de l'équipe nationale et... les Chinois de Hong-Kong. O, horreur !... « Nous l'avons, Madame, échappé belle, en dormant », aurait pu dire l'homme qui est venu faire une démarche spéciale auprès de la direction de l'hôtel pour éviter cette promiscuité. Informés de ce... pré-incident, les Chinois ont beaucoup ri. Ils ont d'ailleurs

CARNET DE BALLES

exprimé leur étonnement dans leur langue quasi maternelle qui, comme chacun ne le sait peut-être pas, est... l'anglais. Car, à Hong-Kong, on est bilingue et à peu près aussi loin de Pékin que de Moscou. D'ailleurs, l'avant centre, Lau Chi Lam, alla demander un autographe et un insigne à Yachine.

Les politiciens, même de quartier, manquent décidément d'imagination... Cet exemple et celui fourni par la présence des Soviétiques en Espagne devraient pourtant leur donner à réfléchir, si toutefois ils en sont capables.

A quand un tournoi réunissant Chinois, Espagnols et Soviétiques ?...

AU VILLAGE ESPAGNOL

Il s'est passé quelque chose d'insolite le jeudi 18 juin 1964 à Barcelone. C'était au village espagnol si typique, reconstitution à l'échelle réelle d'un village du temps passé. Les dirigeants catalans avaient invité les responsables et les journalistes soviétiques à un repas amical. Le président, M. de Campany, qui rappelle les seigneurs de la Renaissance, avait à sa gauche le chef de la délégation soviétique aux allures de play-boy américain. Les Espagnols montrèrent à leurs invités comment il fallait boire la sangria « à la régalade », avec ces flacons à double orifice. Une fois initiés à ce

UN MOIS DE FOOTBALL EN GRAPPILLANT PAR ROBERT VERGNE

secret, les Russes manifestèrent leur satisfaction et leur sympathie en portant des toasts à la manière russe, c'est-à-dire en jetant le verre par-dessus l'épaule. Les garçons catalans effarés par cette coutume qu'ils ne connaissaient évidemment pas, étaient atterrés, c'est le cas de le dire. On leur expliqua et ils respirèrent après avoir... balayé les débris de verre.

Le football venait encore de remporter une de ses plus grandes victoires

LA GRANDE QUESTION

Il y eut à Barcelone un curieux incident qui vaut la peine d'être rapporté et développé. Il mit aux prises deux Hongrois : l'un dirigeant de l'Inter de Milan, l'autre joueur de l'équipe nationale magyare : Sandor.

Comme l'Italo-Hongrois affirmait que Suarez était l'un des meilleurs joueurs du monde, Sandor lui répliqua brutalement : « Il n'aurait pas eu sa place dans la réserve de la grande équipe de Hongrie, celle qui écrasa l'Angleterre. » Sandor était visiblement hors de lui. Cette discussion se prolongea d'ailleurs avec un autre Sandor qui a ajouté un nom à ce prénom : Kocsis. Beaucoup plus calme, bien mieux placé également pour en juger puisqu'il joua longtemps avec Suarez, Kocsis nous dit : « Je crois que Sandor a raison, même s'il exagère sans aucun doute. La meilleure preuve, c'est que tous les grands matches qui se déroulent actuellement en Europe, interclubs ou internationaux, sont de qualité de plus en plus médiocre. » Et Kocsis de conclure : « Je crois très sincèrement qu'il n'y a plus de très grands joueurs en Europe ! »

Pendant de longues minutes, j'ai essayé de suggérer à Kocsis qu'il y avait peut-être erreur sur le sujet de la controverse ; que Sandor et lui-même s'attachaient peut-être trop aux joueurs et semblaient négliger la très grande évolution du jeu ; qu'un Hidegkuti, par exemple, le cerveau de l'attaque hongroise de cette époque, n'eût certainement pas bénéficié d'une aussi grande liberté, ainsi d'ailleurs que Boszik. Il n'y eut rien à faire. Kocsis répondit que, déjà à cette époque, les adversaires des Hongrois, obnubilés par leur réputation, bétonnaient. Ce qui est encore en partie vrai. Mais en partie seulement. C'est ainsi que l'Angleterre pratiquait encore un WM intégral lors de sa défaite historique de 1953. Alors qu'aujourd'hui, l'un des deux demis est devenu en fait un second arrière central.

Mais la virulence du ton employé par Sandor et l'opinion de son camarade Kocsis sont quand même révélateurs d'une situation nouvelle dans le football de haute compétition. C'est en fait la grande question du moment et elle n'est pas près d'être épuisée.

LES ENTRAINEURS AUSSI

Au moment où se déroule le stage des entraineurs, au moment où ceux-ci sont très souvent décriés, il n'est pas inutile de rappeler quelques faits : Pierre Sinibaldi a une fois de plus emmené Anderlecht au titre de champion de Belgique, son équipe justifiant avec un très grand brio tout le bien que l'on pensait d'elle lors du dernier Tournoi de Paris.

Henri Skiba, après un an de présence à La Chaux-de-Fonds, a enlevé le titre de champion de Suisse, malgré la grande concurrence fournie par le Servette et Zurich notamment.

Elek Schwartz vient de quitter la Hollande après avoir permis aux Néerlandais de réaliser quelques grandes performances ; c'est le Portugal qui l'a demandé.

En France, Jean Snella a fait de Saint-Etienne, qui venait de seconde Division, un champion de France en dix mois. Lucien Jasseron a mené l'O.L. Lyonnais deux fois en finale de la Coupe de France qu'il a gagnée, et en demi-finale de la Coupe des Coupes. Robert Domergue n'a aucun titre, si ce n'est celui d'avoir l'équipe jouant assez souvent le meilleur football de club en France. Quant à Albert Batteux, aux possibilités limitées à Grenoble, il a été invité à diriger un stage en Roumanie, après avoir décliné l'invitation de la Fédération Suisse qui voulait lui confier son équipe nationale.

C'est tout.

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Administration : S.O.P.U.S.I. 10, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS. — Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18
Publicité : Régie Presse, 133, avenue des Champs-Elysées, PARIS. — Tél. : BALzac 12-91

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95. — FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 8 FRANCS - 1 AN : 15 FRANCS. — ETRANGER 6 MOIS 10 FRANCS - 1 AN : 19 FRANCS. — PRIX DU NUMERO A L'ETRANGER : BELGIQUE : 20 FRANCS BELGES - SUISSE : 2 FRANCS SUISSES - ITALIE : 375 LIRES

Directeur de publication : Patrice THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Comité de rédaction :
Direction : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef : Max URBINI
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Philippe RETHACKER ● Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

CONSERVEZ LA COLLECTION DE « FOOTBALL MAGAZINE ». — Une reliure pouvant contenir les 12 numéros d'une année est en vente à nos bureaux au prix de 5,50 F. Cette reliure est envoyée franco de port et d'emballage contre la somme de 7,50 F pour la France et l'étranger (aucun envoi contre remboursement).

BARRAGES : UNE SÉRIE DE COUPS DE THÉATRE

LE DE

18 H 13 : C'EST LE RACING !

13e minute : François Heutte (ici aux prises avec Michel Heinrich) a donné l'avantage au Racing. Le club parisien reste en Division I. Car à la même heure à Toulon, le Stade Français mène lui aussi par 1 à 0.

PHOTOS ANDRE LECOQ ET ROLAND GOTA

ERNIER SUSPENSE

18H44: C'EST METZ !

44e minute : L'ailier droit messin Tirelli profite d'une mésentente entre Melloni et Varini pour reprendre de la tête un centre de Vagneur et pour égaliser (1-1). Toulon à la même heure a lui aussi rejoint le Stade. Mais c'est Metz qui est en Division I... Jacques Favre l'entraîneur du club lorrain indique à ses joueurs qu'ils sont sur le chemin du triomphe.

19 H 45 : C'EST TOULON !

Le Racing a marqué un second but et battu Metz (2-1). Mais cette dernière victoire est inutile. Car à Toulon, les jeunes élèves d'Hervé Mirouze ont battu le Stade (3-1) et conquis leur place en Division I. Ils sont portés en triomphe dans un enthousiasme indescriptible.

LES LARMES DU RACING

Pendant ce temps-là, Gérard Grizzetti qui a lutté de toutes ses forces pour « son » Racing, pleure à chaudes larmes ses espoirs déçus...

LE LYONNAIS ROI DE LA SAISON

SAINT-ÉTIENNE UNE RÉSURRECTION

LYON UN AVÈNEMENT

UN REPORTAGE DE J.-PH. RETHACKER
ET JACQUES THIBERT
PHOTOS ROGER KRIEGER

LE MIRACLE DE SNELLA

JEAN SNELLA

QUI EST-IL ?

Trois anecdotes choisies entre cent suffiraient à dépeindre Jean Snella tel qu'il est.

La première, c'est lui-même qui la raconte : « Il existe près de notre terrain d'entraînement une petite entreprise dont le patron s'est un jour lassé de voir constamment atterrir chez lui les ballons que nous y expédions. Un jour où je l'ai rencontré, un peu fâché il n'a pu s'empêcher de me dire : « Tout de même, à votre âge, vous n'avez donc pas autre chose à faire que de jouer au football ? » Le brave homme ignorait, bien sûr, que c'est aussi une profession. Je n'ai pas osé lui dire que le football était sans doute, avec ma famille, ce que j'ai de plus cher au monde. Il m'aurait pris pour un fou. »

Une autre histoire de ballon montrera à quel point Snella est un homme minutieux, consciencieux, ordonné. A la fin du dernier derby contre Lyon, Robert Herbin, fou de joie, expédia d'un coup de pied violent, en signe de victoire, le ballon du match au milieu des spectateurs. On ne le retrouva jamais. Cela provoqua une colère noire de Jean Snella qui, pendant toute la semaine, avait gonflé et dégonflé le précieux ballon, l'avait assoupli, graissé, bichonné. Et même la joie d'un triomphe ne put calmer sa déception.

Jean Snella enfin, est un homme très attachant, qui attire sur lui les sympathies et les amitiés. Pour le dernier match de Championnat à Saint-Etienne, une délégation vint de Genève lui apporter le salut et les félicitations de ses amis helvétiques. Il est resté quatre ans là-bas, mais il a séduit tout son monde par sa personnalité d'homme autant que par son travail. Pendant deux jours, à l'occasion de ce dernier week-end de Championnat, il ne lâcha pas d'une semelle ceux qui étaient venus de loin pour le voir ; il se coucha tard, lui qui est un homme rangé, pour parler plus longtemps des choses et des gens qu'il avait laissés à Genève.

Car la première qualité de Snella, c'est la fidélité. Fidèle, il l'a toujours été à ce football qui l'a tiré de l'obscurité où vivent parfois toute une vie les enfants de mineurs polonais émigrés dans le Nord de la France. Fidèle, on peut dire qu'il l'est resté aussi à cette A.S.S.E., auprès de laquelle il revint toujours contre vents et marées. La guerre et l'occupation n'avaient pu l'en éloigner. Le chant des sirènes helvétiques non plus. Le mariage de Snella avec l'A.S.S.E. dure depuis 26 ans, et on voit mal comment il pourrait être rompu.

Mais Snella, c'est aussi un homme loyal. Il se connaît fort bien, il observe et retient beaucoup plus qu'il ne paraît. Snella, c'est encore un enthousiasme tout neuf et sans cesse renouvelé, un amour de son métier extraordinaire, une grande bonté et une simplicité qui rehausse encore toutes les autres qualités.

Oui, c'est tout cela et, en passant, c'est aussi — psychologue averti et technicien remarquable — l'entraîneur du club champion de France, sans tapage ni publicité l'un des meilleurs entraîneurs du monde.

QUE DIT-IL ?

« Notre grande force, à l'A.S.S.E., c'est d'être véritablement bâtis comme une bonne équipe. Nous travaillons tous la main dans la main, du président M. Rocher, jusqu'au joueur le plus jeune. Pour ma part, je pars du principe que l'entraîneur de football doit vivre intensément et pleinement la vie de son club et qu'il ne doit pas avoir peur, quand il le faut, de prendre ses responsabilités. Je sais qu'on pourrait me reprocher d'être, sur le plan sportif, un peu dictateur et de tenir les pleins pouvoirs ; mais je pense qu'il vaut mieux réfléchir seul aux problèmes d'organisation, de recrutement ou de composition de l'équipe. Bien sûr, je possède en ce domaine tous les pouvoirs, je préfère ne pas prendre l'avis des autres, car les autres ont aussi leurs arguments, ils ont aussi raison, mais la confrontation des idées risque d'apporter, à mon avis, le trouble dans les esprits, dans le mien en particulier.

Je suis tombé dans un club et sur des dirigeants parfaits qui me laissent toute liberté. Cette saison mon rôle s'est étendu encore et mes fonctions d'entraîneur se sont doublées en

LES TITRES DE GLOIRE

Champions de France 1957 et 1964,
vainqueurs de la Coupe de France 1962,
vainqueurs de la Coupe Drago 1955 et 1958,
vainqueurs du Challenge des champions 1957 et 1962,
champions de France amateurs 1956 et 1959,
vainqueurs de la Coupe Gambardella juniors 1963.
Ses grands joueurs passés :
Abbes, Alpsteg, Beck, Bigot, Brusseaux, Capelle, Charbit, Cuissard, Domingo, Ferry, Firoud, Henric, Huguet, Langiller, Llense, Rolhion, Tax, Tamini, Hess, Leduc, Rijvers.
Ses entraineurs :
Locke, Rivers, Duckwoorth, Vago, Cabanne, Tax, Snella, Vernier, Guérin, Wicart.

LES JOUEURS DE SAINT-ÉTIENNE : 7 INTERNATIONAUX A

BAULU Jean-Claude (ailier), né le 15-6-1936 à Courbevoie. 1 m 65, 63 kg International B.
BERNARD Pierre (gardien de but), né le 27-1-1932 à Boissezon. 1 m 75, 72 kg. International A.
CASADO Juan (arrière), né le 8-5-1937 à Rabat. 1 m 75, 72 kg.
DOMINGO René (demi), né le 28-12-1928 à Soucieux-les-Mines. 1 m 79, 73 kg. International A.
FERRIER René (demi), né le 7-12-1936 à Cusset. 1 m 79, 74 kg. International A.
FOIX Jacques (ailier), né le 26-11-1930 à Mont-de-Marsan. 1 m 77, 75 kg. International A.
GUY André (avant centre), né le 3-3-1941 à Bourg-en-Bresse. 1 m 77 75 kg.
HARTMANN Joseph (ailier), né le 19-12-1935 à Paris. 1 m 69, 63 kg.
HERBIN Robert (demi), né le 30-3-1939 à Paris. 1 m 79, 74 kg. International A.
MEKLOUFI Rachid (inter), né le 12-8-1936 à Sétif (Algérie). 1 m 69 70 kg. Ex-international A.
PHILIPPE Robert (gardien de but), né le 1-8-1937 à Sarreguemines 1 m 73, 75 kg.
TYLINSKI Richard (arrière central), né le 18-9-1937 à Noyant-d'Allier 1 m 79, 72 kg. International A.
SALEN Robert (ailier), né le 6-12-1935 à Saint-Etienne, 1 m 63, 64 kg

BALBOA Manuel (ailier), né le 15-7-1940 à Saint-Etienne. 1 m 62, 60 kg
COURBON Régis (arrière), né le 25-4-1939 à Saint-Just-Malmont. 1 m 77 74 kg.
DONOYAN René (gardien de but), né le 8-4-1940 à La Ciotat. 1 m 76 73 kg.
EPALLE Gérard (avant centre), né le 7-7-1944 à Chambon-Feugerolles 1 m 80, 74 kg.
MASSON Jean (ailier), né le 23-1-1941 au Puy. 1 m 71, 68 kg.
MITORAJ Roland (ailier), né le 5-12-1940 à Bourges, 1 m 76, 74 kg.
POLNY Georges (arrière), né le 3-2-1943 à Blan. 1 m 70, 68 kg.
SBAIZ Nello (arrière), né le 8-5-1941 à Rouchis. 1 m 77, 73 kg.
VEGGIA Jacques (inter), né le 14-2-1942 à Saint-Geoizes. 1 m 71, 65 kg.

grande partie de celles de directeur sportif. Je commence à m'occuper, donc, plus sérieusement des questions de matches amicaux, du problème de recrutement des jeunes, des transferts, et je donne même mon opinion en ce qui concerne les histoires financières.

DES HUIT HEURES AU STADE

J'estime que l'entraineur doit être en permanence au stade, avant et après tout le monde, pour y accueillir les joueurs, pour être toujours à leur disposition et pour remettre de l'ordre une fois la journée terminée.
C'est pour cela que j'arrive au stade vers huit heures du matin et que j'y reste jusqu'à une heure de l'après-midi ; j'y retourne vers 15 h 30, soit pour une nouvelle séance d'entrainement de l'après-midi, soit pour les jeunes, soit pour le rangement et l'entretien du matériel. Car je veux aussi avoir l'œil là-dessus. J'ai des fiches personnelles sur tous les joueurs, chaque lundi je les note un par un pour leur travail hebdomadaire et aussi pour le match.
Je pars du principe que je dois créer un état d'esprit dans l'équipe. Je veux que le joueur trouve au stade et dans l'exercice de sa profession, tant sur le plan matériel que sur le plan moral, une raison de vivre, une joie de jouer. Je veux qu'il ait vraiment plaisir à venir au stade. C'est pour cela, d'ailleurs, que j'ai axé mes efforts d'abord sur les installations et l'équipement, ensuite sur le mode d'entrainement.
LES INSTALLATIONS. — Il nous fallait d'abord un terrain d'entrainement convenable, car nous ne pouvons, en hiver, jouer sur la pelouse du terrain d'honneur. Nous avons donc labouré, refait le terrain annexe afin que des joueurs puissent effectuer un utile travail technique individuel et se mettre dans les conditions du match.
LES BALLONS. — Je sais que je passe, là aussi, pour un maniaque ; mais c'est pour moi très important de jouer avec un ballon en bon état. C'est une chose vivante qu'il faut soigner comme telle. Je suis de très près leur entretien, je veux en avoir un très grand nombre et une très grande variété.
L'EQUIPEMENT INDIVIDUEL DU JOUEUR. — Cette saison, j'ai effectué un essai que je vais poursuivre chaque semaine. Lorsqu'il arrive au stade le lundi matin, chaque joueur reçoit un équipement complet (maillot, culotte et bas) à son numéro personnel. Nous avons aménagé une petite pièce dans laquelle chacun range cet équipement sur des cintres, ainsi que ses chaussures dans un casier personnel. Le joueur n'a pas à se soucier de l'entretien ; d'ailleurs, nous allons prendre pendant l'intersaison un retraité qui sera chargé uniquement de ce rayon équipement. Ainsi le joueur peut arriver au stade les mains dans les poches, tout reste la propriété du club ; dans ces conditions, le footballeur professionnel possède aussi de bons outils.
Nous avons encore aménagé cette année une salle de jeux et de lecture, avec un bar et une bibliothèque de livres sportifs ; cela permet d'offrir des petites réceptions, mais aussi d'attirer les joueurs dans un endroit reposant où, la saison prochaine, après une première petite séance de travail commencée à 8 heures du matin et avant la seconde partie de l'entrainement matinal, ils pourront venir prendre leur petit déjeuner et récupérer.
Ce n'est pas tout. Nous allons faire bâtir derrière la tribune officielle une salle qui servira à la fois de gymnase pour la musculation et parfois même de restaurant.

L'ENTRAINEMENT N'EST PAS UNE CORVEE

Comme vous le voyez, je cherche à innover constamment en ce qui concerne l'entrainement physique. Je veux que le footballeur qui a choisi ce sport comme un métier, travaille dans la joie et dans cet enthousiasme que j'ai toujours moi-même conservé. Pour l'entrainement physique, par exemple, j'ai renoncé au travail collectif, car j'estime que lorsqu'on exécute ensemble des exercices ou des tours de piste, on ne fait pas assez attention à l'effort demandé et, surtout, on y trouve de la monotonie et peu d'intérêt. Pour ma part, je commence toujours ma séance en expliquant aux joueurs ce qu'ils vont faire et pourquoi ils vont le faire. Nous nous partageons alors en quatre ou cinq groupes, et j'essaye d'improviser le plus possible les mouvements, de varier afin que les joueurs soient obligés d'être constamment attentifs et qu'ils n'aient pas dix secondes de ré-

flexion devant eux. Les seuls temps morts sont pour la récupération. D'autre part, je consacre la plus grande partie de nos après-midi à des séances de coups de pieds arrêtés. Un jour les corners, un jour les coups francs, un jour les penaltys ; je trouve qu'on ne doit pas compartimenter l'entraînement, car l'avant centre doit savoir effectuer un dégagement dans ses seize mètres, tout comme l'arrière doit savoir tirer un penalty.

La seconde force de vie du club réside dans le recrutement. Vous savez que nous avons créé pour ce domaine très délicat et très important un département spécial dont s'occupe Pierre Garonnaire. C'est lui qui supervise le problème. Problème très délicat, car il est difficile de distinguer du premier coup un bon joueur d'avenir, surtout dans un mauvais match. Mais nous essayons de nous entourer de toutes les garanties. Et nous commençons à avoir une certaine expérience puisque nous avons commencé notre travail il y a maintenant une dizaine d'années.

Bien sûr, nous ne limitons pas le nombre des joueurs à engager chaque année, car c'est la seule valeur des révélations qui commande ; mais il faut recruter selon ce que nous possédons déjà comme jeunes joueurs aux différents postes dans le club, car nous n'avons pas le droit non plus de sacrifier ceux qui attendent déjà qu'on leur offre une chance.

Enfin, en ce qui concerne les équipes inférieures, il y a également des progrès à accomplir dans le domaine de l'organisation. Je suis de très près et le mieux possible notre équipe amateurs (elle monte cette saison en C.F.A. après n'avoir subi qu'une seule défaite), la plupart de ses éléments s'entrainent dans la semaine avec moi. Nous possédons trois équipes seniors, trois juniors, cinq cadets, sept minimes, dix pupilles. Pour toute cette section amateurs, c'est Louis Vernay qui est chargé du travail d'entraînement ; mais, professeur d'éducation physique, il ne peut y consacrer tout son temps et, malgré tout son talent, toute sa bonne volonté, ce n'est pas suffisant. Chaque équipe de jeunes devrait être entrainée spécialement et séparément. Pour bien faire, il faudrait, comme pour l'école de football (150 gosses chaque jeudi), une division par groupe. Mais c'est bien difficile à réaliser. Je pense toutefois que parmi nos joueurs pros, nous pouvons encore trouver des éducateurs indispensables.

Comme vous le voyez, nous avons encore beaucoup à faire. »

LES DIRIGEANTS

Comité directeur. — Il comprend 44 membres, dont Pierre Guichard (père de l'A.S.S.E.) est président d'honneur, ainsi que le député-maire de Saint-Etienne, M. de Fraissinette.

Le Bureau : MM. Roger Rocher (président), Pierre Faurand (vice-président), Charles Paret (secrétaire), Paul Ehrhardt (trésorier), Me Beaucoup, Claudius Farel, Henri Fieloux, Yves Guichard (membres).

Commission sportive : MM. Rocher, Paret, Snella, Farel, Fieloux, Garonnaire, Jean Lauer, Yves Guichard, Julliand, Vaneroux.

Section amateurs : MM. Claudius Farel, président ; Saulnier, secrétaire ; Louis Vernay, entraîneur.

ROGER ROCHER

QUI EST-IL ?

L'histoire est amusante : c'est Roger Rocher, le président de l'A.S. Saint-Etienne, qui a construit le premier tronçon de l'autoroute entre Lyon et Saint-Etienne, tronçon qui s'arrête à Rive-de-Gier pour l'instant mais qui reliera dans peu de temps les deux villes sœurs et voisines.

Pour l'instant, M. Rocher et son entreprise de travaux publics entament le percement d'un tunnel de 460 mètres qui permettra le prolongement de cet autoroute lyonnais jusqu'à Firminy. Tous les matins, le président de l'A.S.S.E. est présent sur le chantier avec son fils et quelques-uns des 600 ouvriers qu'il emploie dans son entreprise.

Bouffarde au vent, bottes aux pieds, ciré jaune sur le dos et casque de mineur sur la tête quand les besoins d'une visite souterraine se font sentir, il veille à la marche des travaux d'assez près. Ainsi a-t-il réalisé aussi l'autoroute de l'Estérel et le début de l'autoroute Sud de Paris.

Mais, le travail terminé, il redevient le président du club champion de France. Il n'est pas un ancien de l'A.S.S.E., puisqu'il y est entré seulement en 1957. Auparavant, il animait l'Olympique de Saint-Etienne, qu'il créa en 1947 et dont le stade (qu'il construisit) porte encore son nom. En 1962, l'O.S.E. abandonna le Championnat seniors de Division d'Honneur et devint un simple club de jeunes, une annexe de l'A.S.S.E.

Roger Rocher devint président en 1961, après M. Pierre Guichard, qui avait succédé à Pierre Faurand, président du champion 1957.

En trois saisons, M. Rocher fut comblé (malgré la descente en Division II) : Coupe de France en 1962, Championnat de Division II en 1963, champion de France en 1964.

L'homme est simple, réaliste, habitué à traiter les affaires sans complications excessives. Il a sur la marche d'un club pro des idées bien précises...

QUE DIT-IL ?

« Un club professionnel doit être de plus en plus dirigé par des professionnels. Le dévouement est une excellente chose, mais c'est insuffisant à notre époque de spécialisation.

Je suis bien placé pour parler d'entreprise. Or je considère le club pro comme une entreprise. Depuis des années déjà, M. Pierre Guichard, qui a été le grand homme de l'A.S.S.E., son fondateur et son animateur éternel, a compris ces impératifs. Et il m'a montré la voie.

Il faut donc, au-dessous du conseil d'administration qu'est le Comité directeur, une direction professionnelle. Cette direction, nous l'avons confiée à deux hommes : Jean Snella d'une part (technique) ; Charles Paret d'autre part (administratif).

Jean Snella s'oriente de plus en plus vers une double tâche d'entraîneur et de directeur sportif. Je crois que c'est indispensable. Car l'entraîneur, s'il est valable, n'a pas besoin d'un directeur sportif qui, la plupart du temps, le gêne dans son travail. Ainsi, Snella s'intéresse-t-il aujourd'hui aux problèmes d'organisation du club (déplacements, matches amicaux), aux problèmes d'orientation des joueurs, aux problèmes financiers aussi.

Il a voix au chapitre, par exemple pour ce qui concerne les salaires. Je considère que ce serait une erreur de le laisser à l'écart à ce sujet, car il connaît les joueurs, le travail qu'ils fournissent, le mérite qu'ils ont, mieux que quiconque. Moi, dans mon entreprise, je consulte toujours l'ingénieur ou le directeur de travaux pour parler salaires et ouvriers. En football, l'entraîneur doit avoir ces mêmes fonctions. Ajoutez à cela que nous possédons en Jean Snella un homme d'une valeur exceptionnelle dont on doit utiliser les services et les conseils au maximum.

Pour ce qui concerne Charles Paret, il est à mon avis l'un des tout premiers secrétaires administratifs de France. Et je crois que notre organisation, dans ce domaine, est également irréprochable.

« FIAT LUX »

Sur le plan financier, nous ne sommes pas trop inquiets cette année. Car nous avons réalisé de bonnes recettes et la municipalité nous apporte une aide précieuse.

Le grand problème, celui qui me préoccupe le plus, c'est celui des installations pour nocturnes. D'autant que l'assemblée générale de la Ligue nationale vient de contraindre tous les clubs pros à en posséder avant deux ans. Et il ne reste plus que Rennes et Saint-Etienne pour en être dépourvus.

J'ai dû lutter, depuis que je suis président, contre tous les adversaires du projet, qui prenaient pour argument essentiel l'altitude (550 mètres) de notre ville et de notre stade (le plus élevé de France en Championnat pro). Les nuits sont trop fraîches, le climat trop rude et le public hésitera à venir, disaient-ils.

Mais la trêve hivernale, surtout si elle repousse le Championnat jusqu'au 15 juin, va rendre indispensables les installations électriques, surtout pour la période allant du 1er avril au 15 juin.

Depuis trois mois, j'ai pris des contacts avec des spécialistes de l'E.D.F. Un projet est en cours que nous examinerons bientôt. Nous partirions sur la base d'un « éclairement » de 250 à 300 lux au sol. Pour référence, sachez que le Parc ou Nimes font 150, et que Madrid atteint 600 ou 700. Mais nous prévoyons une alimentation susceptible de porter le nombre de lux à 500.

Restent à trouver le financement et les millions. L'ennui vient de ce que le stade Geoffroy-Guichard n'est pas municipal. Il appartient à la Société Anonyme Immobilière du Stade Geoffroy-Guichard, dont l'A.S.S.E. est l'un des actionnaires. Nous avons l'utilisation gratuite du stade, avec les charges de l'entretien. Et il nous faut donc trouver nous-mêmes les capitaux pour les nocturnes. Je crois que nous y parviendrons cette année. Mon rêve est d'inaugurer l'éclairage (réalisable en deux mois) pour le premier match de Coupe d'Europe qui aura

SUITE A LA PAGE 12

Saint-Etienne : un président qui bâtit des routes, Roger Rocher.

Saint-Etienne : M. Paret (au centre) et un service administratif imposant.

Saint-Etienne : un stade de football au milieu des usines.

Lyon : un président
qui tient bon la barre, Ferdinand Maillet.

Saint-Etienne :
Jean Snella et son sérieux.

Lyon :
Lucien Jasseron et son allant.

Lyon : tout repose
entre les mains de Mme Derail et de M. Forestieri.

Saint-Etienne : Jacques Foix est un capitaine
qui voyage beaucoup (ici avec sa femme et sa sœur).

Lyon : Aimé Mignot est un capitaine
agissant et vaillant, même raquette en main.

Lyon : un stade
omnisports grand et moderne.

Saint-Etienne : Pierre Garonnaire (ici avec Bernard)
est l'œil de Snella sur tous les terrains de France.

Lyon : Jean Tamini cherche sans répit
de nouveaux Di Nallo et d'autres Rivoire.

lieu chez nous. Je suis certain que nous y parviendrons.
Ne serait-ce que pour reconquérir entièrement notre public ? Ce dernier nous est resté fidèle lorsque nous jouions en Division II.
Mais si nos recettes ont été très bonnes cette saison, elles n'ont pas atteint les chiffres de 1957. Cela a un peu déçu et étonné Jean Snella. Mais c'est normal ; en sept ans, la vie a évolué, les loisirs ont pris une plus grande importance. Or la région de Saint-Etienne offre des perspectives attirantes pour les promenades du week-end. Et, comme la population est en grande partie composée de travailleurs et d'ouvriers, il est normal que la voiture et la campagne nous aient pris des clients.
Je suis certain que les nocturnes, et aussi notre titre vont ranimer l'enthousiasme d'une population de près de 200.000 habitants (pour la ville) et de 500.000 (pour l'agglomération).
Dans un foyer pareil, il y a sûrement de grandes choses à espérer et à réaliser. »

CHARLES PARET

QUI EST-IL ?

« Je suis un cadeau de M. Guichard à l'A. S. S. E. » se plait à dire Charles Paret secrétaire général du club stéphanois. Car celui qui tient aujourd'hui en mains toute la machine administrative de l'A. S. S. E. était un employé des Casinos (service trafic), ces Casinos qui sont dirigés par la famille Guichard depuis un demi-siècle.
Pierre Guichard savait fort bien quel rôle important était capable de jouer Charles Paret au sein de l'A. S. Saint-Etienne, lorsqu'il fit de lui le secrétaire du club au début de la saison 1950-51. L'entrée de M. Paret coïncida d'ailleurs avec la titularisation de Jean Snella comme entraineur de l'équipe professionnelle.
A l'époque, le club stéphanois était au fond du trou. Et l'opération sauvetage fut une foi de plus lancée par Pierre Guichard, à la fois par une aide financière et par une remise en état de tout le club, sur le plan technique comme sur le plan sportif.
On peut donc dire de Charles Paret qu'il est à l'origine, avec Jean Snella, de la progression du club et de son organisation modèle. En quatorze ans d'exercice, il a beaucoup appris et il est bien placé pour démontrer le mécanisme administratif de l'A. S. S. E.

QUE DIT-IL ?

- Je travaille en collaboration avec trois adjoints, d'une part M. Saulnier (au club depuis 1941, comme entraineur des amateurs), d'autre part Mmes Blanc et Marceiller. Nous devons avant tout être à la disposition des joueurs. Notre travail d'administration est très étendu. Nous devons nous occuper de tout ce qui concerne la réglementation et les qualifications, les questions de contrats et de licences, les relations avec les pouvoirs publics (contrôle économique, fisc, municipalité, préfecture), la publicité des bulletins officiels, la législation du travail (comptabilité, salaires). Nous avons enfin à régler les problèmes d'organisation de rencontres amicales ou officielles, les déplacements mêmes.
Un exemple : en accord avec Jean Snella, je prévois et commande des menus spéciaux aux wagons-restaurants. C'est un détail entre cent, mais il a son importance : car il est inutile de surveiller son alimentation pendant six jours, si c'est pour faire des écarts de régime le septième. Tout cela, comme vous pouvez vous en douter, représente un énorme et constant travail.
Pour ma part, je m'intéresse également, et de très près, aux problèmes sociaux. Nous avons créé une commission d'action sociale. Les réussites de Claude Abbes et d'Oleksiak qui ont les premiers obtenu des diplômes et décroché une situation, ont été encourageants.
Cette année, neuf joueurs préparent des examens et un avenir garanti : Guy et Balboa (C. A. P. dessin industriel), Veggia, Masson, Philippe, Hartmann (comptabilité), Donoyan et Sbaiz (instruction générale), Courbon (B. P. de dessin industriel, niveau math elem). Pour tous des professeurs viennent chaque semaine au siège donner des cours.
Mon autre souci est le côté financier du club dont je dois surveiller le bon fonctionnement avec la collaboration du trésorier M. Erhardt. M. Rocher vous en a parlé déjà.
Il est évident que nous venons de vivre une bonne saison ; nous avons bouclé notre budget et couvert nos frais. Car nous avons réalisé une moyenne de 14.000 spectateurs environ. Pourtant cette moyenne est inférieure à 1956-57 (16.539). Je pense personnellement que l'affaire de Suez y est pour quelque chose ! Car à l'époque l'essence avait été contingentée et les promenades en voitures plus rares. Du même coup, le public s'était précipité vers les stades.
Cette saison le total de nos recettes atteint 972.615,40 F. Chiffre qui n'est pas tellement élevé, en raison de la moyenne très basse du prix de nos places (402 anciens francs).
Nos frais sont tout de même considérables malgré l'avantage dont nous bénéficions en ce qui concerne notre stade, nous versons 200.000 anciens francs par an à la société immobilière. Mais nous avons de gros frais d'entretien (5 millions d'anciens francs). Et surtout nous perdons tous nos bénéfices dans le chapitre des déplacements et dans celui des salaires et charges sociales.
Nous vivons tout de même normalement grâce aux subventions municipales acquises grâce à la générosité de notre député-maire Maitre Alexandre de Fraissinette qui est aussi président d'honneur du club. Nous avons reçu vingt millions d'anciens francs la saison dernière, et nous en recevrons sans doute autant cette saison.
Par ailleurs, Me de Fraissinette, a lancé (comme M. Chaban-Delmas) à Bordeaux) un appel auprès des industriels de la région, appel qui doit nous apporter une douzaine de millions.
En un mot, si nous ne roulons pas sur l'or, nous équilibrons la balance de notre budget. Et cela nous a permis de faire un double effort, de recrutement et d'installations. Alors qu'en 1957, après le titre, nous avions dû limiter nos dépenses au seul agrandissement du stade.

P. GARONNAIRE

QUI EST-IL ?

Le bras droit de Jean Snella en ce qui concerne le recrutement s'appelle Pierre Garonnaire. Il est encore jeune, discret, mais très efficace. Dans la vie il est commerçant en maroquinerie à Saint-Etienne et de plus en plus, ses fonctions de recruteur, donc de grand voyageur, lui posent des problèmes dans le domaine professionnel. Il lui arrive fréquemment de s'entrainer encore avec les joueurs de l'A. S. S. E. dont il est l'un des meilleurs copains. C'est qu'il joua lui aussi en pro, dans le club stéphanois, de 1941 à 1944.
Il commença son travail de prospection, il y a près de dix ans ; ainsi pourrait-il raconter dans le détail comment il fit venir à Saint-Etienne Herbin (sa fierté), Bordas, Colnçon, Donoyan, Sbaiz, Veggia, Polny, Sczepaniak, Masson, Mercati.
Un beau palmarès comme on peut le constater !

QUE DIT-IL ?

- Je suis bien entendu placé sous la tutelle de Jean Snella. Nous nous voyons et nous téléphonons constamment dans la semaine, nous travaillons en très étroite collaboration.
Mais je possède moi-même toute une documentation, un fichier dans lequel sont relevés les noms de tous les footballeurs d'avenir français ayant entre 15 et 25 ans. Pour ne pas en manquer un seul, je suis contraint d'avoir un réseau d'informateurs très complets et très riches dans toutes les grandes régions du football français, je dois aussi lire dans le détail toute la presse nationale et régionale, où je relève parfois dans les moindres petits comptes rendus les noms des joueurs qui peuvent nous intéresser. Je suis de très près les concours du jeune et du plus jeune footballeur, soit régionaux, soit nationaux, je ne manque pas un match de pré-sélection cadets ou juniors, je suis également le comportement de l'équipe de France militaire amateurs. Je porte enfin mes efforts tout spécialement sur les deux groupes Sud-Est et Centre du C. F. A., car en accord avec Jean, c'est là que nous avons choisi de puiser le plus possible. Le Nord et l'Est, en effet, sont beaucoup trop prospectés par les autres clubs pros.
Comment un joueur vient-il chez nous ? Nous commençons par faire des rapprochements et par prendre des tas de renseignements à son sujet, dès qu'il nous a été signalé. Je vais le voir jouer deux, trois, quatre fois s'il le faut. Sur son terrain, puis sur terrain adverse. Je prends contact avec lui, avec ses parents, avec ses dirigeants, ses entraineurs, ses amis, ensuite j'établis un rapport pour Snella dans lequel je rassemble toutes mes notes concernant la valeur physique, technique, morale, intellectuelle du joueur, ainsi que sa situation sociale.
C'est alors que, après discussion avec Snella, nous décidons de le faire venir à Saint-Etienne pour un stage d'une huitaine de jours. Stage individuel au cours duquel le garçon est mêlé au groupe des autres joueurs du club, pros et amateurs. Nous pensons en effet qu'il vaut mieux isoler le joueur plutôt que de le placer dans un stage d'essai collectif comme cela se fait dans certains clubs en fin de saison. Cela lui est plus utile, il s'épanouit mieux, on dégage mieux sa personnalité véritable. Jean Snella lui fait subir plusieurs tests individuels et collectifs et nous le renvoyons chez lui, car nous avons pris pour principe de n'engager aucun joueur nouveau en cours de saison pour son intérêt comme pour celui de son club.
Nous faisons un dernier rapprochement avec des garçons que nous possédons déjà en réserve et en fin de saison, nous décidons. En général, nous n'en engageons guère plus de deux ou trois à la fois et en principe, ils doivent être bons.
Nous ne nous en portons pas plus mal, tout cela nous le devons évidemment encore et toujours à Jean Snella, il a compris l'un des premiers que toute la vie du club résidait dans le recrutement. Les résultats qu'il a obtenus grâce à cette politique démontrent clairement sa perspicacité. »

LE STADE DE L'A.S.S.E.

Le stade Geoffroy-Guichard appartient à une société immobilière, mais en réalité le club de l'A.S.S.E., qui en est le principal actionnaire, en est pour ainsi dire le propriétaire. L'A.S.S.E. paie en effet une dérisoire location de 200.000 anciens francs par an. Avant 1957, le stade comportait des virages arrondis ; mais, après la conquête du premier titre de champion de France et au début de la saison 1957-58, ces virages furent coupés et remplacés par des gradins en ciment (places debout), la piste d'athlétisme fut supprimée et le stade devint ainsi un véritable stade de football ; le terrain fut agrandi (il mesure maintenant 105 m sur 75 m), et les spectateurs se retrouvèrent plus près de la pelouse.
La pelouse est dans un parfait état ; c'est l'une des manies de Jean Snella que de veiller à son bon entretien.
Pourtant les travaux effectués en 1957 n'augmentèrent pas la capacité du stade. Auparavant on avait pu y loger 31.968 spectateurs payants ; aujourd'hui le record absolu est détenu par le derby contre Lyon disputé le 16 février 1964, avec 33.426 spectateurs (ce qui représente presque 40.000 personnes, étant bien entendu que pas mal de resquilleurs et d'enfants s'étaient introduits dans l'enceinte). C'est d'ailleurs le record absolu de spectateurs en France pour la saison (matches internationaux et finale de Coupe compris).
Il y a peu de places de bonne catégorie car la clientèle est ouvrière ; 82 % des places sont des populaires (402 anciens francs de moyenne).
On sait que le stade Geoffroy-Guichard ne comporte pas d'installations pour nocturnes (le seul en France avec Rennes). Mais l'A.S.S.E. va sans doute combler cette lacune cette saison pour son retour en Coupe d'Europe.

L'ŒUVRE DE JASSERON

LUCIEN JASSERON

QUI EST-IL ?

Lucien Jasseron, à 50 ans (eh ! oui), a consacré toute sa vie au football, mais celui-ci, dans le fond, lui a bien rendu toute la passion qu'il lui porte. Le terrible défenseur que fut Jasseron, adroit, clairvoyant, bien placé, bon de la tête et dur aux chocs, connut (déjà) beaucoup de satisfactions à Batna, au R.U.A., au H.A.C., son premier club pro, et au R.C. Paris avec qui il remporta la Coupe de France. Il faut dire que Jasseron, joueur ou entraîneur, est un spécialiste de la Coupe : Il l'a gagnée en 1945 (avec le Racing), en 1959 (avec le H.A.C.) et en 1964 (avec l'O.L.). Ses autres titres de gloire sont ses deux sélections, comme demi, en équipe de France (en 1945) et la montée du H.A.C. en Division I (en 1959) comme entraîneur. Pour ceux qui ne le connaissent pas, Lucien Jasseron fait l'effet d'un homme distant, froid, hautain. En fait, l'entraîneur lyonnais a gardé de ses origines algéroises le goût du rire et de la plaisanterie. Et, s'il se cache derrière son masque pour distiller des flèches sarcastiques, c'est vraisemblablement pour mieux désarçonner ses interlocuteurs et en rire jusqu'au plus profond de lui-même.

Le tournant de la carrière de l'entraîneur Lucien Jasseron date de son départ du Havre il y a deux ans. Au H.A.C., Jasseron apprit son métier d'éducateur pour lequel il avait indiscutablement des dons et, au bout de trois ans, réussit le doublé Coupe-Championnat de Division II. L'euphorie des triomphes passée, Jasseron assista avec nostalgie au départ de ses meilleurs joueurs : Strappe, Salzborn, Legadec entre autres, et à la chute inévitable. Et puis, en 1962, il signa un contrat de trois ans avec l'Olympique Lyonnais.

De cette expérience havraise, ou plutôt de sa conclusion, Lucien Jasseron a gardé un goût amer et il a su en tirer la leçon. Passionné, il est devenu aussi un homme réaliste et plus près des réalités en faisant de l'équipe lyonnaise une machine à gagner des matches. Critiqué par certains, Jasseron hausse les épaules et se contente de remarquer que, pour faire des résultats, toutes les équipes du monde prennent maintenant des précautions défensives. Mais l'humour, chez Jasseron, ne perd jamais ses droits, comme à Bordeaux où, devant le spectacle de son équipe menée 3-0 après 10 minutes de jeu, il se tourna vers Forestieri et lui dit : « Pas d'importance. On va gagner le fair-play ! » Car l'O.L., cette année, a aussi gagné le challenge du fair-play.

QUE DIT-IL ?

« Quand je suis arrivé à Lyon, il y a deux ans, je ne m'attendais pas à trouver autant de bons joueurs en puissance, autant de possibilités. Mais j'ai été frappé aussi par le fait que cette équipe avait frôlé la descente et je me suis rappelé ce que m'avait dit Guérin après son départ de Saint-Etienne : « Lucien, mon tort a été de laisser aux joueurs stéphanois la bride sur le cou, en espérant qu'ils tireraient le meilleur parti de leurs qualités. J'aurais dû être plus réaliste et chercher d'abord le résultat. » J'ai donc regardé les choses en face et je me suis dit que l'on me payait d'abord pour faire des résultats, et que le meilleur moyen de continuer à faire un métier qui me passionne, était de tenir compte de ce fait.

J'ai constaté que si les Lyonnais marquaient pas mal de buts, ils en concédaient un trop grand nombre aussi. J'en ai conclu qu'il fallait que je mette sur pied un système qui leur rendrait un meilleur équilibre attaque-défense, et j'ai bâti mon équipe en fonction des éléments dont je disposais. En fonction de Polak que je connaissais bien, puisque je l'avais déjà eu au Havre avec moi, je suis parti de derrière. Car il faut être réaliste dans le football moderne et commencer par prendre des précautions défensives. D'autre part, l'estime que le bon football part de derrière.

On peut dire ce que l'on veut de mon équipe lyonnaise, sauf qu'elle ne fait pas de bons résultats. Et jusqu'à preuve du contraire, le football consiste d'abord à marquer des buts, ensuite à gagner des matches.

Mon second travail à l'O.L. a été de rendre confiance aux joueurs et de leur faire prendre conscience de leurs qualités et de leurs possibilités. Ce n'est pas une tâche simple, croyez-moi, et encore à l'heure actuelle, il faut parfois que je me batte sur ce terrain. On a dit aussi couramment que les systèmes défensifs — permettez-moi de remarquer que le système lyonnais est bien plus offensif que celui de certaines équipes qui n'ont pas cette réputation — briment les personnalités. J'ai tout fait à l'O.L. pour que, dans le cadre de notre organisation, chaque joueur s'exprime totalement. Voyez Hatchi, voyez Mignot, voyez Rambert, voyez même Polak, heureux de jouer ainsi et qui nous est très précieux.

Cela dit, avec d'autres joueurs, je ne dis pas que ne n'adopterais pas un autre système sans contredire certaines théories de base qui me sont chères.

Je suis donc très content d'être Lyonnais, très content de l'ambiance, très content du club, très content aussi des possibilités qui s'ouvrent. L'O.L. est un club neuf, avec des dirigeants réalistes, avec une politique de recrutement exceptionnellement efficace. Il y a des problèmes, bien sûr, ceux qui concernent, par exemple, les installations d'entrainement. Au point de vue terrain, il est catastrophique que nous ne puissions disposer d'un terrain gazonné. Mais les dirigeants sont conscients de cela.

A l'O.L., voyez-vous, l'une de nos forces est la bonne ambiance qui règne, l'esprit de camaraderie qui soude les joueurs. Ensuite, le fait (important) que nous avons de bons éléments. Le rôle d'un entraîneur, selon moi, n'est pas d'imposer quelque chose, c'est de situer l'homme et le footballeur, de juger ses qualités et ses défauts, puis de l'orienter, de lui faire des suggestions, de l'aider à devenir le meilleur de lui-même. Ensuite, c'est à lui de faire le reste. »

SES TITRES DE GLOIRE

Champion de Division II 1951 et 1954
Finaliste de la Coupe de France 1963
Vainqueur de la Coupe de France 1964
Demi-finaliste de la Coupe Gambardella junior 1960 et 1961

Les grands joueurs passés
Grillon, Flamion, Rodriguez, Jelinek, Fatton, Cossou, Ninel, Bonvin, Lerond, Hjalmarsson, Jensen, Schultz, Njo Lea, Roubaud.

Les entraîneurs :
Schmitt, Woehl, Heisserer, Darui, Troupel, Robert.

F. MAILLET

QUI EST-IL ?

M. Ferdinand Maillet est président de l'Olympique Lyonnais depuis deux ans, c'est-à-dire que son accession à la tête du club a coïncidé avec l'arrivée de Lucien Jasseron et les très bons résultats que l'on connait. Pourtant, et contrairement à ce que l'on pourrait croire, M. Maillet n'est pas un Lyonnais de souche : Il est né à Bandol, le petit port méditerranéen où il garde d'ailleurs une maison et où il va régulièrement se gorger d'air et de soleil. Son plus grand plaisir, quand il part en vacances, est de prendre son bateau sur la Saône et de descendre le Rhône jusqu'à la mer, en prenant son temps, en savourant une liberté qu'il ne connait plus sur la route, lui qui aimait tant les longues randonnées dans sa voiture de sport.

M. Maillet, qui possède à Lyon une entreprise prospère de ramonage, consacre relativement beaucoup de temps au football et à l'Ol. Lyonnais. Il reste, en effet, en contact constant avec le club, fait un maximum de déplacements avec ses joueurs et fait partie du Comité directeur de la Ligue nationale. Dans la structure actuelle

du club lyonnais, le président Maillet tient une place importante : c'est lui qui traite les grandes questions administratives, qui se charge des relations avec les clubs, qui règle les problèmes de transfert, qui oriente la politique générale du club. Mais M. Maillet estime, maintenant que l'Ol. Lyonnais a atteint sa maturité, qu'il doit laisser la place à un « président de prestige », un homme dont le nom serait synonyme de réputation, de réussite et d'influence, un homme qui pourrait réunir tous les suffrages dans tous les milieux de la région lyonnaise.

A n'en pas douter, cet « effacement » de M. Maillet serait une surprise, mais il correspond bien à l'idée que le président lyonnais se fait d'un grand club européen. Dans cette éventualité, M. Maillet garderait ses prérogatives et son influence actuelles, à un poste de vice-président ou de membre du comité. Réaliste, direct, le président Maillet souffre en fait de l'organisation actuelle du club, organisation qui disperse les responsabilités et, par-là même, l'efficacité.

QUE DIT-IL ?

« Nous devons nous féliciter de la réussite de l'Olympique Lyonnais sur le plan sportif, réussite qui est due au travail de chacun, aux joueurs, à l'entraineur, aux dirigeants. Mais ma satisfaction serait encore plus grande si, sur le plan organisation, nous pouvions nous mettre sur un pied d'égalité avec Saint-Etienne qui représente pour moi le club-type parfait : en organisation, en local, en dirigeants. Tout est équilibré chez eux : leur comité directeur avec des responsabilités bien réparties, leur service médical, leur secrétariat remarquablement équipé et rodé. A l'Olympique Lyonnais, nous sommes arrivés à nous faire un nom sur le plan sportif : il faut travailler maintenant pour nous faire un nom sur le plan administratif. Mais il faut préciser que nous sommes un club jeune qui n'a encore que 12 ou 13 ans d'existence.

Nous avons donc tendance à copier Saint-Etienne avec qui nous entretenons à l'heure actuelle d'excellentes relations, ce qui ne fut pas toujours le cas dans le passé. Nous les avons copiés, par exemple dans le recrutement des jeunes. Avec la différence que Saint-Etienne fait ça depuis longtemps et a incontestablement réussi. Nous, nous avons dû prendre des risques terribles pour sortir Di Nallo, Desgeorges et nos jeunes, et nous ne l'avons fait que contraints et forcés. Ou il fallait continuer à s'endetter sans grand espoir de refaire surface, ou il fallait disparaitre, ou il fallait essayer de trouver des jeunes. Cette année, donc, l'Olympique Lyonnais a remporté une grande victoire, victoire sur le plan sportif, mais plus grande victoire encore sur le plan lyonnais. Vous avez constaté l'ambiance qui régnait à Lyon lors de notre retour de Colombes. Et cela, c'est important : on dit que le Lyonnais est froid, distant, ce n'est pas tout à fait vrai. Par contre, il aime payer quand il a vu. Après notre victoire en Coupe, j'ai reçu une lettre d'un supporter me disant : « Mettez un cahier dans plusieurs bistrots de la ville. Chaque supporter de l'O.L. donnera 100 francs (nouveaux) et vous trouverez rapidement les 100 millions qui vous manquent. » C'est séduisant, bien sûr, mais indépendamment du fait que je n'en suis pas tellement partisan, la réalité est toute autre. Je préférerais que les gros industriels de la région comprennent que le football est devenu un fait social et qu'il est même indispensable à l'organisation, à la bonne marche de leur entreprise.

Je pense que ce que nous pouvons souhaiter après nos succès sportifs, c'est qu'ils nous amènent du public. Car, sur ce plan-là, nous sommes un club pauvre par rapport à la densité de la population. L'année dernière, nous n'avons pas atteint 10.000 spectateurs de moyenne pour un million d'habitants. Proportionnellement, Châteauroux fait dix fois plus de recettes que nous. On peut dire que, si on veut payer les joueurs raisonnablement, c'est-à-dire suivant leur talent, et si on veut équilibrer notre budget, il nous faut 15.000 spectateurs.

La Coupe des Coupes nous a beaucoup aidés, mais on ne peut raisonnablement pas tabler là-dessus. Il est bien évident que, si nous la jouions trois années de suite, nous pourrions avoir une très bonne équipe, nous pourrions définitivement équilibrer notre budget, nous pourrions enfin devenir un grand club. Finalement, la meilleure affaire que nous ayons jamais faite, c'est d'avoir perdu la finale de la Coupe 1963 contre Monaco, après l'avoir jouée deux fois. Ça a fait deux recettes et ça nous a permis de participer à la Coupe des Coupes, bien meilleure affaire que la Coupe d'Europe des Clubs. Mais, un coup pareil, ça n'arrive qu'une fois.

Après notre bonne saison, et comme on ne prête qu'aux riches, il est possible que la municipalité lyonnaise, qui a eu un geste très sympathique vis-à-vis de nous (subvention de 20 millions d'anciens francs) fasse un effort plus grand encore l'année prochaine (30 millions d'anciens francs). L'équilibre financier dans un club est, à mon avis, l'un des aspects les plus essentiels. Cette année, à l'O.L., nous nageons dans la joie car, non seulement nous n'avons pas déboursé d'argent, mais encore notre bilan est bénéficiaire. C'est le but que devraient chercher à atteindre tous les clubs et, pour moi, c'est aussi important qu'un titre. Car le football pro doit s'habituer à vivre avec ses moyens, avec ses ressources, avec les recettes qu'il fait. Je plains les clubs qui ont, à l'heure actuelle, des équipes âgées et, derrière, pas de jeunes espoirs. Car il en faut du temps et des soucis pour refaire une bonne équipe. Nous sommes bien placés ici pour le savoir. Cela dit, je pense qu'il faut un autre président que moi à l'Olympique Lyonnais ; il lui faut un grand président. Maintenant que le club est lancé, j'espère trouver ce président de prestige, au nom connu, aux relations importantes, à qui on ne demandera pas un travail écrasant, mais qui représentera pour l'O.L. une belle carte de visite. Le football a atteint une telle importance qu'il est devenu une affaire commerciale. Il faut donc à l'O.L. un président de poids, un homme qui aura de l'autorité, des relations, de l'influence. Moi, je suis un président qui essaye de l'être et qui y est parvenu par certains côtés, mais le président dont je parle est un homme qui doit pouvoir user de ses relations pour asseoir financièrement le club. Je ne dis pas ça pour me diminuer car, mon travail, il faut bien que quelqu'un le fasse.

Nous avons à l'Olympique Lyonnais un grand monsieur, à qui nous devons tout et que l'on prie depuis des années de devenir président. C'est M. Forest qui est le grand patron du club et qui a tout ce que l'on demande à un président : la position sociale, les moyens financiers, les relations avec tout ce que cela représente dans une ville comme Lyon. Malheureusement, M. Forest ne veut absolument pas de cette charge. Pourtant, il faudra bien que nous y arrivions, car c'est d'une importance vitale pour le club.

Quant à moi, je n'abandonnerai pas le club. Quand on aime le football, on ne l'aime pas parce qu'on est président. Je ne me sentirai pas diminué et je continuerai à servir l'O.L. De toutes façons, j'ai déjà une grande satisfaction. Il y a quelques années, le football lyonnais était considéré comme un petit « truc » douteux. Maintenant, il est devenu un fait social, le porte-drapeau de la région. »

LES DIRIGEANTS

Président : M. Ferdinand Maillet.
Vice-présidents : MM. Pierre Forest et Edouard Rochet.
Trésorier : M. Gérard Nicol.
Membres : MM. Noël Aymard (publicité), Auguste Fant-Gauthier (appartements), Lagnier (Sécurité sociale), Raymond Ravet (Commission sportive), Jacques Moulin, Hubert Aubin, Jean Tamini (directeur sportif), Léon Girard, Frantz (Commission sportive), Leylavergue.
Directeur sportif : M. Jean Tamini.
Secrétaire général administratif : M. Jean-Dominique Forestieri.
Secrétaire-dactylo : Mme Derail.
Entraineur : Lucien Jasseron.
Entraineurs amateurs : Robert Bossy (C.F.A. et juniors), Le Guillou (promotion et cadets), Haenlhen (minimes).

LES JOUEURS DE L'OLYMPIQUE LYONNAIS : 3 INTERNATIONAUX A

DEGEORGES Lucien (demi), né le 25-2-1942 à Annecy. 1 m 68, 68 kg
AUBOUR Marcel (gardien de but), né le 17-6-1940 à Saint-Tropez. 1 m 80, 78 kg. International B.
BEETSCHEN Pierre (gardien de but), né le 3-10-1934 à Genève. 1 m 82, 82 kg.
COMBIN Nestor (avant centre ou ailier), né le 29-12-1940 à Las Rosas. 1 m 80, 75 kg. International A.
DI NALLO Fleury (inter), né le 20-4-1943 à Lyon. 1 m 63, 65 kg. International A.
DJORKAEFF Jean (arrière), né le 27-10-1939 à Charvieu. 1 m 72, 72 kg.
HATCHI Guy (inter), né le 18-3-1934 à Basse-Terre. 1 m 71, 75 kg. International B.
LE BORGNE Marcel (demi), né le 9-9-1939 à Carhaix. 1 m75, 70 kg.
MIGNOT Aimé (arrière), né le 9-12-1932 à Aix-en-Provence. 1 m 74, 75 kg.
POLAK Thadée (arrière central), né le 2-6-1932 à Montceaux-les-Mines. 1 m 75, 72 kg. International B.
RAMBERT Angel (ailier), né le 12-6-1936 à Buenos Aires. 1 m 72, 63 kg International A.
TABERNER Georges (ailier), né le 27-9-1937 à Alger. 1 m 71, 66 kg. International B.

BOSSY Michel (demi), né le 10-1-1940 à Saint-Alban-de-Roche. 1 m 65, 64 kg.
RIVOIRE Jean-Louis (ailier ou avant centre), né le 20-2-1943 à Saint-Symphorien-sur-Coise. 1 m 72 , 67 kg.
AKELIAN Stephane (inter), né le 17-12-1940 à Lyon. 1 m 70, 68 kg.
DUMAS Jean (inter), né le 27-7-1944 à Lyon. 1 m 74, 74 kg.
RE Daniel (arrière), né le 1-1-1943 à Lyon. 1 m 80, 76 kg.

FORESTIERI

QUI EST-IL ?

M. Forestieri, qui remplit les fonctions officielles de secrétaire général administratif à l'Olympique Lyonnais, a un rôle presque unique en France. En effet, peu d'hommes ont, autant que lui, l'expérience de la gestion d'un club professionnel et, aussi, autant de responsabilités. A l'O.L., M. Forestieri est à la fois secrétaire général, sténo-dactylo, directeur sportif, confesseur, président, dirigeant, accompagnateur, trésorier, vendeur de billets. Il s'occupe, en fait, de tout, puisqu'il n'est aidé dans sa tâche énorme que par une seule secrétaire, Mme Derail. Cette situation, d'ailleurs, différencie totalement les deux clubs lyonnais, l'A.S. Saint-Etienne bénéficiant d'un service administratif très développé et remarquablement organisé, l'Olympique Lyonnais faisant confiance à un seul homme, et cela avant tout pour des raisons d'économie.

M. Forestieri est donc l'homme qui fait et contrôle toute la correspondance, qui s'occupe des matches amicaux, de leur préparation, de l'organisation générale des matches, de la vente des billets, de la paye des joueurs et qui est, plus encore pour les amateurs que pour les pros, le point fixe, l'âme du club. Pour remplir un rôle aussi écrasant, il semble qu'il n'y ait que M. Forestieri, et l'on frémit à la pensée des conséquences qu'aurait son départ sur la marche du club.

Forestieri — c'est la chance de l'O.L. — est célibataire, et il lui importe peu, tant le football est sa passion, de rester au siège jusqu'à 22 heures. Le scrétaire général lyonnais « fait » donc couramment des journées de 12 heures, ce qui, évidemment, facilite les choses. Mais cette situation, indépendamment du fait qu'il l'accepte avec philosophie, ne répond pas pleinement

SUITE PAGE 50

RACHID MEKLOUFI

est devenu à Saint-Etienne l'un des meilleurs footballeurs d'Europe.

SAINT-ÉTIENNE

a conquis le titre de champion de France 1964 (malgré la blessure de Domingo son capitaine, absent sur cette photo).
De gauche à droite, au premier rang : Foix, Herbin, Guy, Mekloufi, Salen.
Au second rang : Casado, Richard Tylinski, Ferrier, Bernard, Polny, Sbaïz.

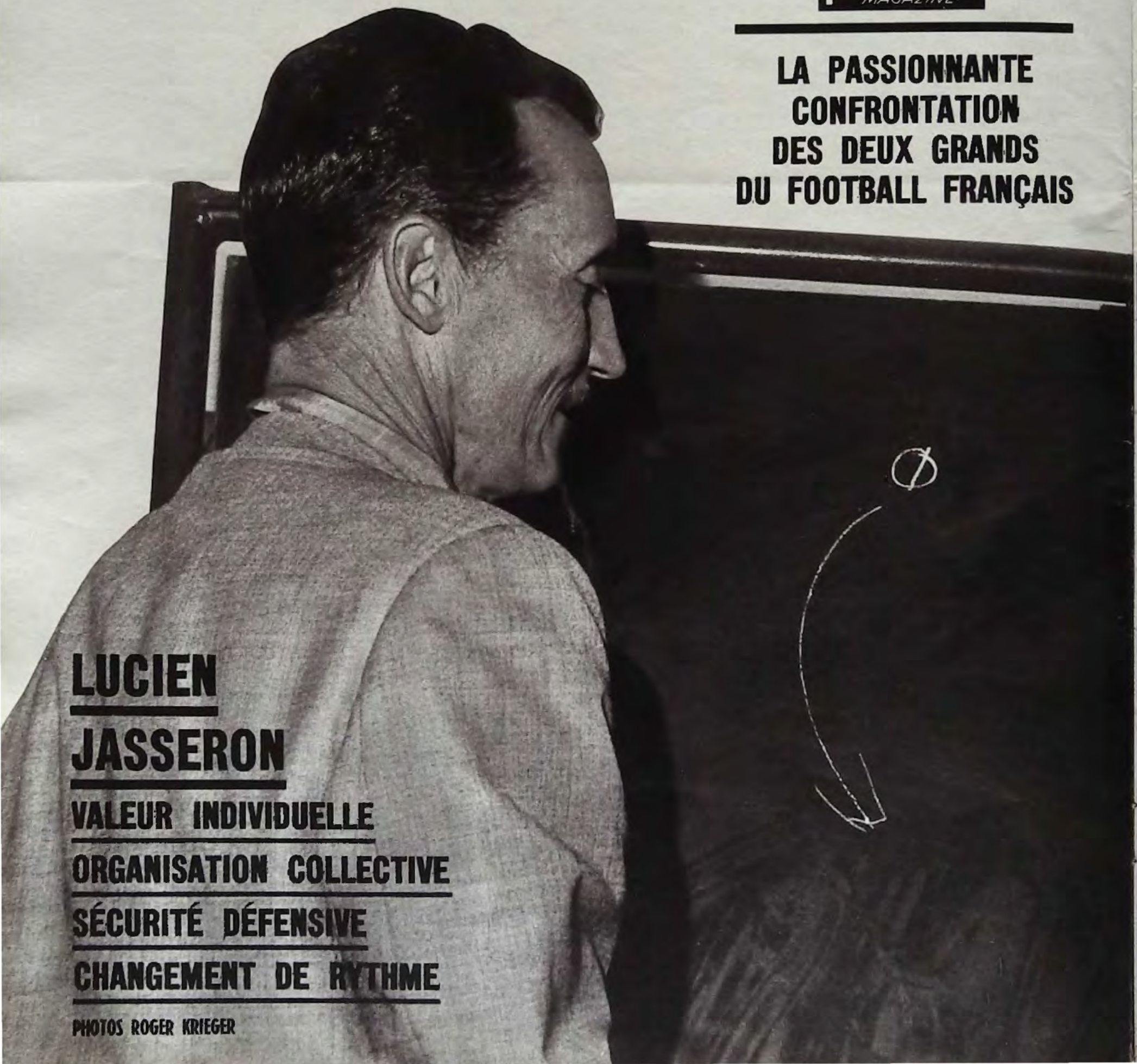
PHOTOS JACQUES BOISLEME

RENCONTRE

UNE EXCLUSIVITÉ

Football MAGAZINE

LA PASSIONNANTE CONFRONTATION DES DEUX GRANDS DU FOOTBALL FRANÇAIS



LUCIEN JASSERON

VALEUR INDIVIDUELLE

ORGANISATION COLLECTIVE

SÉCURITÉ DÉFENSIVE

CHANGEMENT DE RYTHME

PHOTOS ROGER KRIEGER

AU SOMMET

FOOTBALL-MAGAZINE a réuni Lucien Jasseron, entraîneur de l'O. L., vainqueur de la Coupe de France, et Jean Snella, entraîneur de l'A. S. Saint-Etienne, champion de France.
Cela a donné lieu à un débat technique passionnant entre deux des meilleurs techniciens français qui ont fait le point des problèmes techniques, tactiques, humains qui se posent à eux dans leur difficile métier.
Snella et Jasseron parlent aussi de l'évolution du football, de la polyvalence des joueurs, du changement de rythme, de la division du travail chère à l'entraîneur stéphanois.
Voici ce débat recueilli par JEAN-PHILIPPE RETHACKER et JACQUES THIBERT.

JEAN SNELLA

DIVISION DU TRAVAIL
CHANGEMENT DE RYTHME
IMPROVISATION
FRAICHEUR PHYSIQUE ➡

FLEURY DI NALLO

a fait de gros progrès et il est redevenu l'un des meilleurs joueurs français.

LYON

a remporté la Coupe de France 1964.
De gauche à droite, au premier rang :
Dumas, Di Nallo, Combin, Hatchi, Rambert.
Au second rang :
Aubour, Polak, Djorkaeff, Le Borgne, Degeorges, Mignot, Lucien Jasseron (entraineur)

PHOTOS ANDRE LECOQ

RENCONTRE AU SOMMET

JASSERON SNELLA

AVEC J.-PH. RETHACKER ET JACQUES THIBERT

QUESTION. — Il est toujours difficile de commencer un débat comme celui-là. Lucien Jasseron et Jean Snella, vous allez nous rappeler comment joue votre équipe, quels sont vos principes et vos idées. La discussion viendra ensuite d'elle-même.

JASSERON. — Vous savez comment joue l'équipe lyonnaise, notre organisation générale de jeu fait que nous avons devant Aubour, Polak qui se tient en balayeur avec Desgeorges qui s'occupe de l'avant centre adverse, les deux arrières latéraux qui s'occupent des ailiers et qui ont un rôle offensif très important. Au milieu du terrain on a Leborgne qui porte le numéro 6 et Hatchi qui porte le numéro 10. Leborgne accélère le jeu par des passes assez rapides, il monte très peu souvent balle au pied. Hatchi, lui, a un registre beaucoup plus étendu, si vous voulez, dans l'espace, parce qu'il a les qualités physiques nécessaires : il est à la fois résistant et rapide, il est très bon défenseur, aussi bien dans le tacle, le contre que dans le jeu de tête et il repart très vite à l'attaque, c'est-à-dire qu'il peut occuper, une fois l'attaque adverse brisée, un espace libre très loin devant. C'est très important pour nous et quand Hatchi est dans le coup, il nous apporte énormément. Restent les avants : nos deux ailiers sont de style opposé : Rambert est technicien remarquable, très bon dribbleur, excellent passeur, il s'engage très peu souvent mais il en est capable. A l'inverse, Dumas est lui un ailier type, bon de la tête, plein de feu, qui a du jus, qui s'engage et qui est capable de déborder. Il s'entend très bien avec Di Nallo. Rambert jouant un rôle plus en retrait que Dumas, les véritables avants de pointe sont Dumas, Combin et Di Nallo. Combin vaut par sa présence au milieu de la défense adverse, par son goût du but adverse, goût des courses vers le but adverse, goût du tir. Par contre il est un peu moins collectif que les autres, mais est-ce un bien, est-ce un mal ? Ce serait un bien s'il était capable, sans perdre ses qualités natives, de jouer plus souvent avec le reste de l'équipe.
Mais quand il le saura, il aura peut-être perdu le reste. Di Nallo, lui, a fait de plus gros progrès tactiques que Nestor tout en gardant son jus. Il a compris qu'il faut travailler collectivement. Maintenant il part de loin en combinant avec ses partenaires et il joue beaucoup mieux. Mais il est encore irrégulier parce que ses qualités sont la vivacité, le coup de reins dans la défense adverse. Et les jours où ces qualités sont émoussées, son rendement est affaibli.
A travers cette organisation générale, on essaye le plus possible de jouer collectivement. Il y a des jours où c'est possible parce que l'on est en forme, parce que l'adversaire nous convient, il y a des jours où cela n'est pas possible parce que certains éléments moteurs de l'équipe sont moins bien ou sont contrariés par l'adversaire. De toute façon, je pense que notre équipe a encore de gros progrès à réaliser sur le plan collectif. Mais je sais aussi que c'est un danger, parce que si j'arrive à les faire jouer d'une façon collective parfaite comme on voudrait tous voir jouer son équipe, je me demande s'ils conserveront alors les changements de rythme qui font notre force. Il y a des équipes en France qui jouent mieux que nous, mais leur rythme est monocorde. Ainsi, Monaco, l'année dernière, avait un rythme de jeu beaucoup plus élevé que cette année, à mon sens du moins. Je trouve que l'année dernière elle imposait son rythme en France, cette année elle a joué sur un rythme un peu plus bas et elle ne l'a pas imposé.

SNELLA. — Je me permets de faire quelques remarques sur l'organisation tactique de ton équipe. Dans cette organisation, je pense que les responsabilités ne sont pas assez bien partagées du fait que certains joueurs en ont de plus grandes que les autres sur le plan physique et sur le plan tactique. Si je compare par exemple le travail de Polak et celui d'Hatchi, je trouve qu'il n'y a pas assez de division du travail, il y en a un tout de même qui a un plus long chemin à parcourir, un terrain plus grand à couvrir que l'autre. Polak intervient intelligemment, il joue bien son rôle, mais si on pouvait calculer cela en kilomètres il est certain qu'il y a une disproportion d'efforts fournis.

JASSERON. — Il y a une disproportion c'est certain, mais il y a l'état d'esprit de Polak dont il faut tenir compte. Polak est un garçon qui joue à l'économie. Je l'ai déjà eu au Havre, je l'ai fait jouer arrière central mais il a une peur bleue de se trouver tout seul en face de l'avant centre. Alors il ne marque pas l'avant centre si l'avant centre bouge.

SNELLA. — Mais c'est un cas individuel, je disais aussi que ce qui peut être dangereux également c'est la responsabilité trop lourde confiée à un seul homme. Le jour où il faut remplacer Hatchi pour un match ou deux c'est dangereux. Finalement je préfère une division du travail.

JASSERON. — On se demande souvent pourquoi je joue ainsi.
Quand je suis arrivé à Lyon l'équipe marquait des buts mais elle en encaissait aussi beaucoup. Je connaissais Polak et son état d'esprit. Je savais qu'il serait parfait dans un rôle d'homme libre. D'autre part, il faut bien le dire, nous sommes payés sur le résultat à atteindre. Et qu'on travaille bien ou mal, on nous juge sur ces résultats. Il y a une part de cynisme dans ce que je dis, mais enfin, pourquoi s'en cacher. Si j'ai choisi ce métier que j'aime c'est pour le faire du mieux possible, seulement je dois tenir compte aussi des circonstances.

SNELLA. — Pour ma part, j'en conviens. Mais j'en reviens à une idée première. Le fait d'être massé dans sa propre moitié du terrain se généralisera dans l'avenir. Que ce soit comme à Lyon, ou en 4-2-4, ou même comme nous le faisons parfois, à Saint-Etienne.
Mais est-ce qu'il sera possible dans l'avenir de laisser à des avants de pointe, qu'ils soient deux, trois ou quatre, presque les deux tiers du terrain à parcourir ? A côté de cela, certains autres joueurs n'auront qu'un tiers de terrain à occuper. Je crois que c'est disproportionné. Je ne crois pas que l'on trouvera toujours des éléments comme Hatchi, capables de tenir un rôle aussi important. J'en suis pour une plus grande division du travail, c'est une idée personnelle.
Il faut en effet laisser à chaque joueur certains temps morts, certains moments de récupération au cours d'un match. Il ne faut pas que les responsabilités incombent toujours aux mêmes. Voyez les joueurs de milieu de terrain. Si l'un d'eux est défaillant, il n'en reste plus qu'un. Et c'est grave. Si nous arrivions à avoir des garçons qui peuvent se transformer assez rapidement en attaquants ou en défenseurs, le travail serait assez bien divisé. Dans le 4-2-4, actuellement, il y a un intérieur et un demi offensif : si ceux-là sont défaillants, il ne reste plus rien à l'équipe.

JASSERON. — Je crois que tu as absolument raison mais dans l'idéal. C'est le souhait de tout entraîneur d'avoir des joueurs complets qui sachent aussi bien jouer en attaque qu'en défense. Je sais très bien, moi aussi, que lorsque Hatchi n'est pas dans l'équipe, nous sommes obligés de nous organiser autrement. Nous devons demander à d'autres d'en faire un peu plus pour compenser son absence. Seulement quoi qu'il en soit comme tu l'as dit, tout le monde maintenant joue en défense, même ceux qui ne veulent pas l'avouer. Que ce soit le béton, le 4-2-4, ou le 4-3-3. Pourquoi joue-t-on ainsi ? Parce que les avants ont fait des progrès tels qu'il faut mettre quatre défenseurs devant eux et non plus trois. Ce n'est pas une honte, c'est une nécessité.
Je reprends ce que tu disais tout à l'heure, Jean : l'idéal, ce serait d'avoir des joueurs complets et qui auraient tous une égale répartition de travail à faire sur le terrain, mais entre l'idéal et la réalité il y a un grand pas. Il est bien évident que si Hatchi était absent pendant une longue période nous serions obligés de changer notre système de jeu. Je ne dis pas que nous changerions notre disposition défensive, mais nous serions obligés de donner des tâches différentes à certains joueurs. Il est évident aussi qu'une organisation de jeu comme celle préconisée par Jean Snella est une organisation à laquelle les joueurs s'adaptent peut-être plus facilement. Mais je veux aussi rappeler qu'un garçon comme Hatchi qui joue dans une organisation de jeu dite défensive (pour moi elle ne l'est pas du tout) s'est complètement épanoui. Il a pris une confiance en lui absolument extraordinaire. Il a acquis une vision du jeu, un calme, une assurance technique phénoménales. Il a pris conscience de ses responsabilités, or on a toujours dit que dans les systèmes défensifs, les gens étaient bridés. C'est une stupidité : quel que soit le système de jeu que l'on adopte, il n'est pas question de brider les personnalités : au contraire, il s'agit d'en tirer la quintessence.

SNELLA. — Revenons maintenant aux problèmes tactiques. Il était à prévoir que dans le 4-2-4, il y aurait des joueurs qui feraient double emploi ou qui se gêneraient. Pour ma part, si j'utilise deux arrières centraux, je préfère qu'ils soient échelonnés plutôt que côte-à-côte.

JASSERON. — C'est d'ailleurs un des grands principes du 4-2-4 : les deux arrières centraux ne doivent pas y rester côte-à-côte mais en échelle.

SNELLA. — Il nous est arrivé fréquemment, cette saison, de jouer nous aussi avec deux défenseurs centraux échelonnés, comme Domingo ou Sbaiz et Richard Tylinski. Mais c'est dans le marquage que nous avons des problèmes difficiles à résoudre. Car Richard ne sait pas et n'aime pas surveiller de loin un adversaire. Il a besoin d'un contact permanent.

JASSERON. — Il est évident que certains défenseurs sont faits pour l'interception et d'autres pour le marquage individuel. Si vous leur demandez de changer leur façon de surveiller, ils le feront. Mais plus ou moins bien. Je crois, en vérité, que c'est une question d'état d'esprit et de qualités naturelles quel que soit le système de marquage. Mais il faut quand même intercepter à un certain moment. L'idéal, pour moi, serait de n'avoir en défense que des garçons bons dans l'interception ; alors là, on verrait du grand football, parce que, pour moi, le bon jeu part de l'arrière. Or un défenseur qui se place bien intercepte bien et se trouve en mesure d'effectuer une

RENCONTRE AU SOMMET

JASSERON ● SNELLA

meilleure passe, alors qu'une intervention du dernier moment est moins efficace pour la relance.

SNELLA. — Je reviens tout de même à mon principe de division du travail, et je continue à penser que, si on immobilise constamment deux garçons devant le gardien en défense (c'est une nécessité, j'en conviens), il y aura certainement une zone de terrain où il manquera quelqu'un. Alors, pourquoi ne pas donner un plus grand champ d'action au gardien de but qui pourrait, à certains moments, devenir ce deuxième défenseur central ? Oui, je reste partisan d'une occupation rationnelle du terrain. Il me semble que le football peut progresser toujours dans le domaine collectif si, d'abord, on maintient un contact permanent entre les différentes lignes, avec aide et assistance mutuelle des défenseurs et des attaquants. Dans le jeu à deux ou trois, on a une variété constante. Quand le terrain est bien occupé, il est plus facile de garder le ballon, de chercher et de trouver un partenaire. Or, dans l'organisation qui tend actuellement à se propager, il va manquer une répartition équitable des tâches.

JASSERON. — Je crois, Jean, que tu vois les choses en noir. Comme tu viens de l'admettre, il y a une évolution du football ; elle est ce qu'elle est, elle est bonne ou elle est mauvaise, selon les conceptions qu'on a. Mais je crois qu'il ne faut pas se laisser embarquer par la notion du jeu dit offensif ou du jeu dit défensif. Pour moi, il n'y a pas de jeu défensif. Car on ne rentre pas sur un terrain en ne songeant qu'à ne pas prendre de but. Tout le monde veut marquer des buts. D'ailleurs, c'est l'objectif essentiel du football. Mais si on en vient, comme tu dis, à ce football collectif parfait, eh ! bien, on risque de tomber, spectaculairement et tactiquement parlant, dans les défauts du basket ou du handball. Il ne faut pas que toutes les équipes jouent de la même façon. Si tout le monde joue au football comme on joue au handball, on retrouvera la même monotonie tactique, les mêmes replis systématiques en défense, la même circulation du ballon et un aussi grand nombre de buts marqués.

SNELLA. — Ce n'est pas possible. Les terrains sont tout de même plus petits en handball.

JASSERON. — Je pense que si toutes les équipes de football prennent la même organisation de jeu, on viendra à ce spectacle. Quand les footballeurs auront la même technique presque parfaite que les handballeurs, ils ne perdront presque plus la balle. Et celle-ci circulera devant le mur adverse jusqu'à la position de tir pratiquement idéale.

SNELLA. — Mais Lucien, ce n'est pas possible. Admettons qu'il y ait une organisation uniforme (verrou ou catenaccio) dans le monde entier. C'est ce qui est théoriquement prévu avant le match, mais il suffira d'un but marqué ou concédé pour que fatalement tout change et qu'une équipe joue différemment. Tiens, suppose que le Real ait marqué le premier contre l'Inter. Alors, je suis sûr que le Real serait devenu tactiquement l'Inter et vice-versa. Car l'organisation tactique est aussi fonction d'un but marqué ou concédé.

JASSERON. — Oui, mais pour moi la valeur tactique est d'abord fonction de la valeur des joueurs. Et c'est après, selon les événements, que tout peut changer.

SNELLA. — Oui ! Et c'est pour cela que je suis contre une tactique trop rigide ; pour bien faire, il faudrait avoir plusieurs tactiques de rechange, donc des joueurs aux ressources physiques et techniques très variées pour modifier instantanément leur organisation en fonction des circonstances.
Ainsi, rappelons-nous la finale de Coupe d'Europe. Lorsque l'Inter eut acquis l'avance d'un but, il abandonna une grande partie du terrain au Real et put développer ainsi des attaques d'autant plus redoutables. On a dit que l'Inter avait fait un grand match. D'accord, mais c'est surtout dû à son but d'avance.

JASSERON. — Oui, mais on a dit aussi que le Real avait fait un grand match. Pour moi, ce serait vrai s'il avait gagné. Qu'a-t-il prouvé, en effet, sinon qu'il était capable d'occuper le milieu du terrain ? Or, cela est facile si l'adversaire vous le permet. On a dit que Muller avait été très bon, c'est en partie vrai, mais surtout parce que les Milanais lui laissèrent le contrôle du ballon et du jeu. Quelques-unes de ses passes ratées ont provoqué de dangereuses contre-attaques.

SNELLA. — Pour que les joueurs, donc, ne soient pas obligés de changer subitement de tactique, car cela comporte des dangers, il faut donc avoir recours, à mon sens, à une occupation plus rationnelle du terrain, et à la présence constante de quatre défenseurs. Parmi ces derniers, les uns marquent du côté où se trouvent le ballon et le danger ; les autres surveillent, toujours prêts à intervenir. Ils sont tous solidaires.
Cette manière de faire est plus rationnelle ; par exemple si l'on a un but de retard, elle n'impose pas une prise de risque supplémentaire.
Je crois que, finalement, il faut arriver à ce que nos footballeurs puissent être interchangeables, à ce qu'une action offensive ou défensive soit réalisée le plus souvent possible par des joueurs frais. C'est en cela que le football peut encore évoluer.

JASSERON. — Tu as parfaitement raison. L'entraîneur qui atteindra ces objectifs aura la meilleure équipe française pour dix ou quinze ans. Mais j'en reviens, moi aussi, aux hommes. Et c'est quand même fonction de ces derniers. On peut les améliorer, mais ils sont faits pour une certaine tâche, compte tenu de leurs qualités. Tu as raison de dire que chacun doit avoir une tâche défensive et une tâche offensive et que ces tâches devraient être équilibrées.

SNELLA. — Cela amènerait un football plus varié.

JASSERON. — En es-tu tellement sûr, en es-tu intimement persuadé ?

SNELLA. — Ça, c'est une question de nature. Personnellement, je n'aime pas ce qui est prévu, arrêté, figé. Je préfère ce qui est spontané et improvisé.

JASSERON. — Crois-tu qu'on peut tout prévoir sur le terrain ?

SNELLA. — Non, absolument pas. Mais c'est le joueur qui prévoit.

JASSERON. — C'est donc bien le joueur qui, dans une organisation générale, doit choisir toutes les formes d'expression et de libération.

SNELLA. — Mais j'ai peur que si on donne un rôle défini au joueur, il n'en sorte pas, il s'automatise.

JASSERON. — Chez nous, il n'y a pas de garçons qui soient automatisés, à part Polak, qui ne sort pas de sa coquille parce qu'il a peur d'en sortir.

SNELLA. — Oui, mais il existe des actions, pour moi, trop automatiques et trop systématiques. Ainsi, j'estime pour ma part que les montées d'arrières n'ont pas beaucoup de valeur. Il s'agit de courses longues qui ne provoquent pas l'effet de surprise, le gardien et les défenseurs adverses voient en général arriver le danger. Et puis, cela épuise l'arrière.

JASSERON. — Jean, il ne faut pas faire une caricature de l'action des joueurs. Toi, tu parles de l'arrière qui attaque et qui court pendant 60 mètres pour aller marquer un but. Cela, c'est tout à fait l'exception. Moi, ce que je veux, c'est que mes arrières attaquent, mais en participant au jeu du reste de l'équipe. Ainsi, Mignot, par exemple, attaque, mais seulement quand Rambert lui a ouvert la porte du côté gauche, et il n'a pas une course de 60 mètres à effectuer. Car, lorsqu'il reçoit le ballon, il se trouve déjà à l'intérieur du camp adverse. Du côté droit, c'est la même chose, bien que Djorkaeff soit mis dans des conditions de jeu offensives moins favorables. Mes arrières ne font donc pas des courses de 40 ou 50 mètres qui caractérisent le véritable jeu de contre-attaque, comme celui de l'Inter, par exemple. Un jeu qui m'a d'ailleurs un peu déçu, car je croyais le champion d'Europe capable de pratiquer un meilleur jeu collectif, compte tenu des joueurs dont il dispose. Il a réalisé des contre-attaques terribles, mais n'en a pas toujours tiré le meilleur profit possible.

SNELLA. — Tu vois bien que cette notion d'arrière offensif n'est pas tellement convaincante, et moi je n'y crois pas. Enfin, passons et revenons à la rigidité des systèmes et des styles. Dans l'organisation, par exemple, une équipe comme Valenciennes n'offre pour ainsi dire jamais d'imprévu à ses adversaires. D'autres formations, dans leur style, utilisent presque constamment la passe longue...

JASSERON. — C'est là encore une caricature, car, quels sont l'équipe et le joueur français capables de réussir à tout coup une passe longue ? Sur 100 passes de ce genre, une seule aboutit, et encore grâce à une erreur défensive adverse.

SNELLA. — Je ne parle pas sur le plan technique, mais j'insiste surtout sur le côté organisation, où l'improvisation me semble trop rare. Je trouve que deux hommes au milieu du terrain pour soutenir l'attaque, ce n'est pas assez et c'est surtout trop systématique. C'est pour cela qu'à Saint-Etienne, j'ai confié ce rôle essentiel à trois hommes : Ferrier, Mekloufi et Herbin. Ils se trouvent derrière les trois attaquants de pointe, ils ont la possibilité de changer de place, d'intervertir leurs rôles, d'attaquer à trois, à deux, ou à un seul. L'essentiel, c'est qu'ils apportent toujours de l'imprévu et de l'inattendu à la défense adverse. Et celle-ci ne pourra pas baser son organisation en fonction d'un joueur ou deux seulement. Par ailleurs, si l'un de mes trois hommes en question est défaillant, il y en a toujours deux autres pour rétablir l'équilibre.

JASSERON. — C'est évidemment merveilleux de pouvoir jouer comme cela.

SNELLA. — Oui, mais c'est peut-être un premier pas vers ce football, pour moi idéal, dans lequel chaque joueur pourrait tenir des rôles différents. Mais attention, il ne faut pas se disperser et perdre sa fraîcheur d'action en voulant trop en faire. Par exemple, Vincent, qui s'est émoussé au fil des années parce qu'il a voulu être trop souvent au four et au moulin, travailler en repli et continuer à marquer des buts. Donc, si je suis pour le joueur polyvalent, j'estime que celui-ci ne doit tout de même pas oublier qu'attaquant, il est d'abord là pour marquer des buts et que, défenseur, il doit avant tout protéger son gardien.

JASSERON. — Il faut donc une organisation dans laquelle la montée d'un arrière soit toujours couverte par un coéquipier.

SNELLA. — Oui, c'est cela, mais il ne faut pas que l'écart se creuse trop en faveur de l'offensive. Nous pouvons améliorer la technique de nos joueurs, leur condition physique et nous devons améliorer leur potentiel tactique. En résumé, il faut que les attaquants prennent conscience de leur rôle collectif en matière de défense.
Il faut apporter une plus grande variété d'action et j'en reviens toujours à mon idée de contact permanent. Une équipe doit pouvoir se déplacer dans un sens ou dans l'autre. C'est comme cela qu'on offrira un spectacle plus riche, plus attachant, plus varié au public.

JASSERON. — Ne crains-tu pas qu'en essayant de donner toutes les qualités à tous les joueurs, on risque d'en venir à un football uniforme et à un nivellement des valeurs ?
Je pense que nous sommes tous du même avis, l'idéal d'un entraîneur c'est de donner tout et de tirer le maximum de ses joueurs, mais je pense qu'il y a aussi la personnalité du joueur, elle est fonction de ce qu'il aime faire, elle est fonction de ce qu'il peut faire au point de vue technique, au point de vue physique. Mais je ne pense pas qu'il existe un entraîneur au monde capable de dire à l'un de ses joueurs : « Je t'interdis de faire ceci ou cela, de dépasser la ligne médiane, etc. »

QUESTION. — Tout à l'heure, vous avez parlé du changement de rythme. N'est-ce pas là l'une des caractéristiques de l'O.L. et de l'A.S. Saint-Etienne, dans un style différent ? N'est-ce pas là un aspect essentiel du jeu moderne ?

JASSERON. — Pour moi, le changement de rythme, c'est ce qu'il y a de capital. Si on est capable de bien jouer sur un certain rythme, c'est bien, mais si on est capable d'accélérer subitement, plusieurs fois consécutivement, c'est encore beaucoup mieux.

SNELLA. — Le football doit avoir pour principe de base l'accélération. Dès qu'on rentre en possession du ballon, il faut songer à accélérer. Finalement, les équipes qui mobilisent le ballon, qui jouent lentement, s'imposent parfois grâce à la qualité individuelle des joueurs, mais elles ennuient le public à la longue. Le football qui plaît à la foule, qui plaît aux joueurs, est fait de changement de rythme et de coups d'accélérateur.
Bien sûr, c'est excessivement épuisant de jouer ainsi. Notre jeu à nous, par exemple, basé sur les accélérations, épuise plus rapidement certains joueurs, mais c'est justement pour cela que je tiens à ma division du travail. Il ne faut cependant pas confondre cadence et rythme, la cadence exprimant pour moi une vitesse de jeu monocorde, le rythme impliquant au contraire des accélérations.

JASSERON. — Le changement de rythme n'est d'ailleurs pas seulement une question de physique, c'est surtout une question de technique : tout réside dans la rapidité du dribble, la rapidité de la passe. Faire courir la balle au centre du terrain, cela devrait être le lot de toutes les bonnes équipes, mais, malheureusement, ce n'est pas encore le cas. Le changement de rythme ne se pratique d'ailleurs pas seulement aux abords du but adverse ; il se prépare bien avant. Mais c'est avant tout la valeur individuelle d'un joueur qui déclenche le mécanisme. Ainsi Mekloufi dans l'équipe stéphanoise possède-t-il au plus haut point cette qualité maîtresse et ce pouvoir d'accélération.

SNELLA. — Mekloufi n'a fait que prendre la succession, en ce domaine, de Rijvers, qui fut un précurseur. Les efforts que fournit Rachid sont si violents, si rapprochés, qu'il a besoin d'être soutenu plus que quiconque. Voilà pourquoi, d'ailleurs, nous jouons avec trois demis, voilà encore pourquoi Ferrier et Herbin sont toujours prêts à suppléer ou à aider Mekloufi. Les joueurs qui passent leur temps à faire circuler le ballon, ceux-là, il faut les supprimer, car ils ne pensent pas aux changements de rythme, ils s'endorment dans une sorte de domination technique et tactique illusoire qui est néfaste et redoutable.

JASSERON. — Entièrement d'accord.

SNELLA. — Ce changement de rythme, il faut l'intensifier de plus en plus. D'abord, parce que le public apprécie un football vivant, surtout en France. Mais alors, c'est une raison de plus pour que les joueurs ne soient pas trop éloignés les uns des autres. Car il faut se méfier de ne pas user trop prématurément les attaquants au profit des défenseurs aux tâches moins éprouvantes.

QUESTION. — Cela nécessiterait, bien entendu, un effort particulier dans le domaine de la préparation et de la qualité physique ?

JASSERON. — Oui, car la valeur individuelle de chacun et la valeur physique du moment ont un grand rôle à jouer en la matière. Je me permets d'ailleurs de faire remarquer à Jean qu'il n'est pas toujours si facile que cela d'assurer une bonne circulation du ballon. Et que cette qualité physique est justement primordiale. Par ailleurs, il faut que la technique de base soit excellente. Il faut que les joueurs soient de classe. Ainsi, avec Ferrier, Herbin, Mekloufi, Saint-Etienne est supérieurement armé. Si toutes les équipes françaises possédaient toutes, trois gaillards de cette valeur, notre football, effectuerait un extraordinaire bond en avant. Le jeu serait plus varié, plus constant, plus intense.

SNELLA. — Il y un terme que je n'aime pas, c'est celui de « mettre le ballon en circulation ». J'estime que c'est une notion qui n'est pas bonne. Toutes les équipes, quelles qu'elles soient, se découvrent plus ou moins, plus ou moins longtemps, mais se découvrent à un moment ou à un autre. Or si, pendant cette fraction de seconde où l'on peut en tirer profit, on met le ballon en circulation, on aura un mal fou à arriver au but. Il faut faire très attention. Je ne suis pas contre la circulation du ballon, mais j'estime que c'est une notion très dangereuse. Il faut que le footballeur ait l'esprit constamment éveillé. Voyez l'exemple de Mekloufi : il n'y a jamais de temps mort avec lui, il sait choisir et solliciter l'appui d'un partenaire, l'instant d'après effectuer une passe longue, puis partir seul au but, mais toutes ses actions sont efficaces. Car il ne faut pas que le footballeur joue pour rien, qu'il sacrifie le résultat à la manière, l'efficacité au style.

JASSERON. — Tu as raison, la circulation uniforme du ballon ne donne rien de bon, mais il faut quand même être capable de faire circuler le ballon tant qu'on n'est pas capable d'effectuer un changement de rythme. Ce ballon, il y a deux façons de le garder : soit par le dribble dû à la seule qualité individuelle, soit par le jeu collectif, avec l'intention de trouver une faille dans le jeu de l'adversaire et, par un changement de rythme, de le mettre en péril.

SNELLA. — Oui, mais si le changement de rythme est trop tardif ?

JASSERON. — C'est justement le hic. Nous avons tous les deux la chance de posséder de bons joueurs. Mais songe à l'entraîneur qui n'est pas aussi favorisé que nous. Il veut que son équipe joue bien, il demande donc à ses joueurs de faire circuler le ballon, mais il n'a pas les individualités susceptibles d'apporter le changement de rythme et, le résultat, c'est que son équipe joue bien mais ne gagne pas toujours.

SNELLA. — Lucien, bien jouer ce n'est pas du tout faire illusion. Comme ces joueurs de milieu de terrain auxquels, à mon avis, on a attribué trop d'importance. On leur laisse beaucoup de liberté, ils ont le geste élégant, ils ne sont pas dangereux pour le but adverse, les passes qu'ils font sont peut-être précises, mais elles n'ont pour moi qu'une valeur toute relative. Il faut que la passe, longue ou courte, ait un sens, surtout dans le football actuel, qui se joue à la fraction de seconde.

JASSERON. — Le football français souffre mais on s'aperçoit qu'en France il y a beaucoup de « bons » joueurs de milieu de terrain, peut-être trop.

SNELLA. — Je ne sais pas si ce serait une conclusion valable mais je voudrais dire que si l'Equipe nationale n'a pas obtenu l'an dernier de bons résultats, nous en sommes les grands responsables. Nous n'osons pas assez prendre de risques car les joueurs possèdent une valeur incontestable. Le tout c'est de prendre des risques et de ne pas faire de complexes d'infériorité.

JASSERON. — Je suis entièrement d'accord avec toi, d'autant plus que ce travail de persuasion et cette mise en confiance, je l'ai fait à Lyon et j'en ai tiré le meilleur profit. Mais c'est un travail de longue haleine, surtout lorsque de mauvais résultats antérieurs ont miné la confiance et le moral des joueurs. J'aimerais, moi, par exemple, que Polak, de temps en temps, s'en aille à l'attaque. Mais il ne veut pas prendre le moindre risque.

SNELLA. — Je te comprends très bien car à Saint-Etienne j'ai, avec Richard Tylinski un cas psychologique qui, pour être inverse, n'en est pas moins difficile. Richard a besoin d'avoir contact avec son adversaire ! Or, le football plus nuancé d'aujourd'hui le gêne un peu. Mais il a beaucoup de qualités, il n'est pas si lent et si raide qu'on le dit et je suis sûr qu'il s'adaptera.

QUESTION. — Richard Tylinski est un excellent joueur de tête. Cela nous amène à évoquer une des faiblesses du football français. Qu'en pensez-vous ?

JASSERON. — Mon exemple personnel m'incite à penser que pour bien jouer de la tête, il faut d'abord aimer ça mais je pense que le Stade de Reims a eu indirectement sur ce sujet une influence déterminante : Reims a

SUITE PAGE 51

LE LIVRE BLANC DU FOOTBALL FRANÇAIS

■ ■ ■

UN DOCUMENT CAPITAL

PAR JEAN CORNU ET MARCEL GILLOT

C'est l'heure de la vérité. Où en est le football français sur le plan des clubs ? Devons-nous être optimistes ou pessimistes ? Existe-t-il des solutions pour aller de l'avant ? Football-Magazine répond à toutes ces questions dans un bilan éloquent dressé par Jean Cornu et Marcel Gillot.

CE QUI NE VA PAS

En valeur absolue, où se situe le championnat 63-64 par rapport à ses prédécesseurs !

Il ne semble pas que le championnat qui vient de se terminer restera éternellement gravé dans les mémoires. Personne n'en conservera un souvenir impérissable. Si on le compare aux championnats précédents, les chiffres nous confirmeront dans cette impression.

1°) Attardons-nous sur le seul champion. Sur les 19 championnats que nous avons vécus depuis la fin de la dernière guerre, Saint-Etienne, champion 64, n'obtiendrait, à la moyenne des points, (1,294), que le quinzième rang, conjointement à Reims 1955. Nous sommes loin de la moyenne obtenue par le Reims 1960, le meilleur champion, qui avait obtenu, lui, 1,578.

Seuls firent déjà plus mal que Saint-Etienne, Nice 56 : 1,264, Reims 62 : 1,263, et Nice 51 : 1,205.

Cela n'enlève rien, bien sûr, aux mérites des Stéphanois qui sont les seuls, avec les Bordelais en 1950, à s'être emparés du titre de champion l'année même de leur remontée en Division I.

2°) Voyons l'écart des points séparant le premier du dernier. Il est cette saison de 21 points. En 1962, Reims n'avait pas pu creuser un écart plus grand. Nice 51 ne précédait le dernier (Stade Français) que de 20 points. Mais le championnat le plus serré fut celui de 55 où Reims ne put mettre que 18 points d'écart entre lui et le C.O.R.T., dernier, et 14 entre lui et Troyes 17e.

Nous sommes loins des 42 points d'écart que Monaco 61 avait su creuser devant Troyes. Reims 60 avait gagné avec un écart de 39 points, Bordeaux 50 un écart de 34 points, et Nice 59, un écart de 33 points.

3°) Il est étonnant cependant qu'un club comme le Stade Français ait dû participer aux barrages après avoir obtenu un total de 32 points, suffisant généralement pour laisser toute quiétude à celui qui l'obtient. 32 points, c'est, à deux points près, la moyenne de ce championnat qui comptait 34 journées.

Cette compétition 63-64 ne fut donc pas la plus mauvaise tant s'en faut. Mais elle est loin de compter parmi les toutes premières. Elle s'inscrit plutôt vers le bas du tableau.

Le déroulement de ce championnat a donné l'impression d'un nivellement général des équipes. Sur la valeur du jeu, il ne semble pas que ce soient les moins bonnes équipes qui aient progressé, mais plutôt les meilleures qui se soient amoindries. N'est-ce pas symptomatique de trouver parmi les dernières équipes de ce championnat, Nice, Reims, le Racing, Nimes et Sedan, qui tenaient les premiers rôles voilà seulement deux, trois et quatre ans ?

CE QUI VA

Ce championnat a-t-il eu un grand intérêt émotionnel ; a-t-il laissé planer le suspense que désire, au fond de lui-même, tout amateur de sport !

Regardons le haut du tableau d'abord, le bas ensuite.

En tête, le suspense n'a jamais été très grand. Il semble que la Coupe d'Europe ait enlevé une grande partie de ses moyens à Monaco, et qu'ainsi, Saint-Etienne put, assez aisément, affirmer non seulement sa valeur, mais sa supériorité sur les équipes rivales. Les Stéphanois ont pris la tête à la treizième journée et ne l'ont pratiquement plus quittée. A la dix-neuvième journée, ils possédaient trois points d'avance et avaient pourtant deux matches en retard sur leurs suivants... A la vingtième journée, cette avance fut portée à quatre points, mais entretemps les Stéphanois avaient pu participer à l'un de leurs matches en retard et n'en comptaient plus qu'un par conséquent. Une seule petite émotion : ils furent rejoints par Monaco à la 28e journée, mais se détachèrent aussitôt irrésistiblement.

En bas du tableau, la lutte fut ardente et noire, acharnée à coup sûr. Le Championnat ne livra que très tard son secret. Ainsi Nice ne fut-il véritablement condamné qu'après la 32e journée. Reims ne fut certain de subir le même sort qu'après la 33e. Pire : au matin de la dernière journée, huit clubs étaient encore menacés par les barrages. Rarement dernière journée n'avait été aussi dramatique. Du point de vue émotionnel donc, ce Championnat eut un intérêt certain.

CE QUI NE VA PAS

Le jeu défensif qui semble à la mode non seulement en France mais dans divers pays et qui sévit non seulement dans les équipes de club, mais dans les équipes nationales, a-t-il nui à l'intérêt spectaculaire !

Le sport — et en particulier le football — est une exaltation des qualités physiques, morales et intellectuelles. L'homme joue ou fait du sport pour se donner pleinement, pour se dépasser lui-même. Le public réclame aux sportifs ce don total, ce dépassement. Il réclame le panache ; il ne souffre point la timidité ou la peur. Il aime l'exploit, le but. Quand un match se termine sur un 0-0 ou sur un résultat étriqué, il lui manque quelque chose : il reste sur sa faim.

Il est certain que bien des matches au cours de la saison lui ont paru insipides, ennuyeux. Bien des équipes se sont fait siffler, ont provoqué sa colère, parce que sept, huit, neuf joueurs demeuraient devant leur but avec le seul souci, semble-t-il, de défendre à tout prix. C'est pourquoi Anderlecht offensif fut acclamé au Parc. Ce goût du public pour le but est souvent en contradiction avec l'intérêt des équipes et des entraîneurs. Pour se maintenir, les équipes ne doivent pas perdre ; pour conserver leur place, les entraîneurs doivent apporter des résultats ou, à défaut, un classement honorable en fin de saison. Voilà pourquoi la défaite est, dans l'état actuel du football français, une catastrophe qu'il convient d'éviter à tout prix.

C'est cet esprit défensif, assurément, qui est à la base du nivellement de

CE QUI VA
CE QUI
NE VA PAS

notre football, du resserrement entre la prétendue élite et les derniers.
Cette tendance est pourtant générale et une équipe comme l'Inter, extrêmement défensive, est championne d'Europe ; l'Argentine, qui jouait un football de poète, a gagné la « Coupe des Nations d'Amérique du Sud » en adoptant à son tour le béton.

Ce béton est critiqué et critiquable car il se limite le plus souvent à un refus de jouer, d'attaquer. Comme nous le disait récemment Luis Suarez, moteur de l'Inter et de l'équipe d'Espagne : « Ce béton joué par des équipes faibles, sans ambition, est une chose affreuse. Cependant, lorsque l'équipe appliquant cette méthode comporte dans ses rangs des Jair, des Fachetti, elle peut fournir un jeu spectaculaire toléré d'abord, puis apprécié des spectateurs si la victoire vient couronner les efforts des joueurs. »

Ainsi, et malgré la généralisation de ce jeu défensif, il y eut de bons matches en France, même de la part de Lyon qui fut, à ce point de vue, l'une des équipes les plus rigoureuses, sa rigueur lui ayant permis de remporter la Coupe de France et de faire carrière en Coupe des Coupes avant d'écraser le Real Madrid au cours d'un match qui sera désormais mémorable pour tous les Grenoblois.

On pardonne devant le résultat

« J'en ai vu, de mauvais matches, au Parc. Moi qui suis Stadiste de cœur, j'en ai maudit des équipes — Toulouse entre autres — venues là uniquement pour ne pas « prendre de but ». Ah ! le sale football. Je me suis souvent juré de ne pas revenir.

Je suis contre ces défenses renforcées. Pourtant, je reconnais que j'accepte ce système de la part de Lyon ou de l'Inter. D'abord, parce qu'il y a le résultat et qu'il faut bien pardonner devant un résultat valable. Ensuite parce que si Lyon et l'Inter bâillonnent, corsetent, ligotent leur adversaire, ils ne limitent pas là leur action : ils attaquent avec des armes redoutables ; ils possèdent des joueurs de classe capables de faire la décision. Qui dit joueurs de classe dit équipe de classe, car ce sont bien les joueurs qui font l'équipe. »

Yves Vauthier,
rue de la Huchette, Paris.

Ces bons matches ? Mais Saint-Etienne - Monaco (4-1), Lyon - Saint-Etienne (4-5), où les Lyonnais se permirent tout de même de marquer quatre buts ; d'autres encore : Racing-Saint-Etienne (aller et retour), au temps où le Racing espérait encore tenir les premiers rôles, Reims-Saint-Etienne (3-1), Reims-Rennes, Rennes-Nantes, Nantes-Strasbourg et même un certain Lens-Monaco qui se termina pourtant par le score de 0-0.
Ce football défensif n'est peut-être pas un terme d'ailleurs, mais une simple étape, une extrémité où le cycle du football nous a entraînés, ce cycle qui nous ramènera sous peu, peut-être, vers un football plus ouvert, plus offensif, plus généreux.

CE QUI VA

L'assistance (nombre de spectateurs) a-t-elle été satisfaisante ! Quels ont été les clubs « à recette » !

Dans l'ensemble oui. Cela est dû à l'intérêt de l'épreuve jusqu'à la dernière journée, en queue de classement (où se trouvaient Reims et le Racing), plus encore qu'en tête. Le nombre total des spectateurs est en très légère régression en Division I, mais il ne faut pas oublier qu'il y avait deux clubs de moins, donc un match de moins par journée.

Le record de spectateurs revient à la rencontre Racing-Reims du 1er mai dernier : 34.600 personnes au Parc. On constatera d'ailleurs que ces deux grands noms, malgré leurs déboires, avaient conservé la faveur du public, puisqu'ils permirent au club qui les recevait de bénéficier de la plus belle assistance de la saison : 18.000 pour Lyon-Racing (13 mai) ; 15.800 pour Strasbourg - Racing (15 septembre) ; 18.000 pour Rouen-Reims (6 octobre) ; 18.000 pour Bordeaux-Reims (8 septembre) ; 27.000 pour Saint-Etienne-Reims (20 octobre) ; 15.000 pour Strasbourg-Reims (20 avril) ; 32.000 pour Stade Français-Reims (15 septembre). Saint-Etienne a également été très suivi : 23.000 spectateurs se sont déplacés pour le voir à Lens (5 avril) ; 18.500 à Rennes (1er décembre, en plein hiver) et même 17.000 à Nice (1er avril).

A l'inverse, le record de la plus faible assistance est détenu par Sedan : 1.621 personnes pour U.A.S.T.-Nice du 15 décembre, suivi par un certain

Passation des pouvoirs, les Stéphanois succèdent aux Monégasques.

La défense lyonnaise, l'un des événements de la saison.

Public : 4 Parisiens seulement sur 1.000 vont au stade. C'est insuffisant.

Jeu dur : Domingo, le capitaine Stéphanois, jambe fracturée à V.-A.

match Monaco-Stade Français du 31 mai : 1.747 spectateurs.
Evidemment, si on les compare avec ceux concernant les pays qui nous entourent, ces chiffres sont bien bas, mais ils n'indiquent en tout cas aucun recul du football professionnel en France.
La Division II, elle, accuse même des chiffres légèrement supérieurs (près de 50.000 spectateurs de plus que l'an dernier). Mais il n'y avait, cette saison, que 18 clubs au lieu de 19 en 1962-63.

CE QUI NE VA PAS

La saison 1963-64 a-t-elle été marquée par de nombreux « coups durs ». Entendons par là des blessures sérieuses, des fractures ou de longues indisponibilités ?

Le pourcentage parait sensiblement moins élevé que l'année dernière, encore qu'il soit malaisé d'établir des statistiques précises, les clubs étant assez discrets sur ce sujet, et on les comprend.
Le jeu dur a sévi, certes, mais pas de façon caractérisée et permanente, et les accidents ont été plutôt dus à la fatalité qu'à des « agressions ».
De plus, l'hiver a été relativement clément, et le gel n'a pas été aussi prononcé et constant que pendant la saison 1962-63.
L'accident le plus grave fut celui de Domingo (Saint-Etienne), victime d'une double fracture de la jambe droite le 19 janvier à Valenciennes à la suite d'un choc avec Kocik. C'est encore Kocik qui fut à l'origine de la fracture du tibia subie par l'Angevin Zénier le 1er avril à Angers (mais on ne peut accuser formellement le Valenciennois).
Autre fracture, au coude cette fois, de Calléja (Bordeaux) à Lyon, le 1er décembre 1963.
On peut encore citer comme cas graves celui du Stadiste Maryan, touché aux deux genoux et qui demeura plusieurs mois sur la touche, et de Ferrier, qui dut demeurer de longues semaines sans jouer. Mahjoub, Chorda, Proveili (V.-A.), Buron, Goujon, Salem, Plantoni sont également demeurés pendant une longue période indisponibles à la suite de blessures. On se souvient aussi du cas de Serge Masnaghetti, dont le cœur « flancha » à la suite d'une piqûre et qui dut observer un long repos.

CE QUI VA

Le développement des matches en nocturnes est-il un bien ?

Voilà dix ans, lorsque les nocturnes ont commencé leur vulgarisation, de nombreux techniciens se sont déclarés formellement contre ces matches à la lumière artificielle. Ils ont réclamé la dissociation des compétitions de jour et de nuit. L'expérience aidant, il semble que nos joueurs soient maintenant accoutumés à jouer sous les projecteurs — même sous les projecteurs français n'ayant pas toujours l'intensité et la luminosité désirables — car l'homme, le footballeur, s'adapte assez aisément aux conditions de vie qui lui sont proposées. Seul le gardien de but parait encore gêné par ces matches en nocturne. Certains ophtalmologistes prétendent cependant que le gardien de but peut, comme tout autre joueur, s'entraîner pour adapter ses yeux et ses réflexes conditionnés à la lumière des projecteurs.

« Très peu pour les matches d'hiver. Vivent les nocturnes ! »

« Mon mari est un ancien pratiquant et il est demeuré un passionné de football. Il aime m'y emmener. Mais le football l'hiver, très peu pour moi. Je fais même tout mon possible pour le retenir à la maison. En revanche, j'aime bien les nocturnes au milieu de semaine ou le vendredi. Je me suis réjouie que Valenciennes-Lyon ait eu lieu un vendredi. Le football du soir, à la belle saison, est plaisant, spectaculaire : j'aime bien ça. »

Mme Claude Boutet,
boulevard Serrurier, Paris.

Dans le football professionnel, il faut, tout en respectant la loi sportive, se mettre à la disposition du public, lui offrir les meilleures conditions de jeu et de spectacle. Dans la vie moderne d'un pays au standard de vie en augmentation constante, comme la France, les nocturnes sont appelées à se multiplier si l'on veut intéresser, attirer, retenir le spectateur.
Les matches en nocturne ont été plus fréquents cette saison que les précédentes. Ils l'auraient été bien davantage encore si les matches des quatre dernières journées n'avaient pas été bloqués à la même heure, le dimanche après-midi.
En Division I, seuls Saint-Etienne et Rennes n'ont pas encore d'installations pour nocturnes ; ils en auront prochainement.
Ces matches de nuit sont d'ailleurs tellement passés dans les mœurs, qu'une grande compétition comme la Coupe d'Europe fait disputer presque tous les siens à la lumière artificielle. Celle-ci procure d'ailleurs un effet spectaculaire indéniable.

CE QUI NE VA PAS

Le championnat est-il trop long ?

En France, le Championnat professionnel et les compétitions annexes mobilisent nos joueurs durant près de onze mois. Quel athlète, de quelque discipline que ce soit, peut prétendre être dans sa meilleure condition durant un laps de temps aussi long ? Il ne saurait en aller différemment pour le football. Ainsi avons-nous vu, en fin de saison, un homme comme Stako, qui, pendant près de dix mois avait été un modèle pour tous ses équipiers, peiner terriblement sur le terrain au cours des ultimes matches de la saison.
Le temps de la compétition devrait être écourté. Les Soviétiques, par exemple, ont un championnat qui s'étend de mars à novembre, d'une durée de moins de huit mois par conséquent. Bien d'autres pays européens coupent leur championnat en deux tranches : l'un de printemps, l'autre d'automne. L'Amérique du Sud possède un championnat encore plus morcelé, mais elle a, à notre avis, le tort d'entreprendre un trop grand nombre de tournées entre ses divers « morceaux » de championnat.

CE QUI VA

La trêve d'hiver est-elle devenue une nécessité ?

La trêve d'hiver serait un moyen habile d'écourter ce Championnat de France qui parait trop long. Elle permettrait de morceler la saison, de la couper d'un repos salutaire pour les joueurs.
La Ligue en a d'ailleurs adopté le principe pour la saison 1965-66. Il reste à déterminer la date de cette trêve : doit-on fixer une période de trêve bien précise du 20 décembre au 15 février, par exemple ? Ou faut-il réserver un certain nombre de dates « volantes » permettant de ne pas jouer dans la mauvaise saison sur terrain enneigé ou verglacé, à quelque moment que se fassent sentir les rigueurs de l'hiver.
L'utilisation de cette trêve demeure également en discussion. Bien des clubs pensent ne pas pouvoir laisser leurs joueurs inactifs à raison de la précarité de leur trésorerie. Ils voudraient utiliser ces semaines d'hiver à des tournées effectuées dans les pays au climat plus clément à cette époque de l'année. Les voyages de Valenciennes à Hong-Kong et de Saint-Etienne à Abidjan en sont la préfiguration. Quelques voix se sont élevées pour demander que des stages à l'intention de l'équipe de France soient organisés pendant cette trêve. Certaines ont même demandé que quelques matches internationaux aient lieu à ce moment-là, ce qui parait une hérésie, car si le terrain n'est pas bon pour le Championnat, si le public est enclin à demeurer auprès du feu, les terrains ne seront pas meilleurs pour les matches internationaux et le public ne se déplacera pas plus volontiers pour ceux-ci que pour les rencontres normales de Championnat.
Qui dit trêve dit arrêt, et cet arrêt n'est salutaire que si les joueurs peuvent effectivement briser un moment avec le football, se reposer complètement pour repartir avec des forces nouvelles. Cette trêve d'hiver devrait s'accompagner d'une réduction du nombre des clubs d'une part, d'un déplacement de la saison d'autre part, vers les jours plus chauds et plus longs où l'organisation des nocturnes en semaine ou en début de week-end est le plus favorable.

Masnaghetti : un accident cardiaque incroyable.

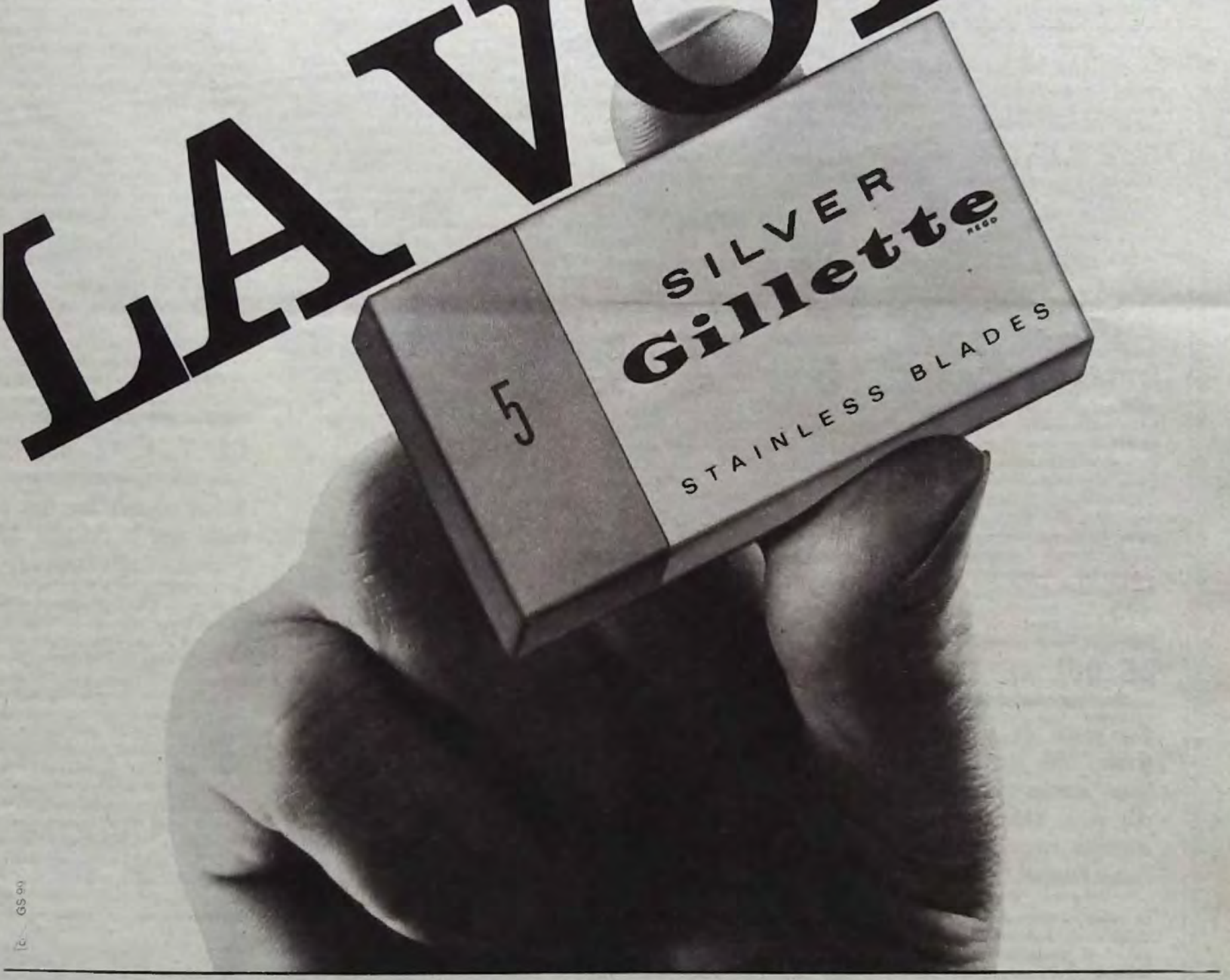
Varini, nez de plâtre, après un choc contre Saint-Etienne.

Domergue : une demi-finale de Coupe et des exploits avec V.-A.

Courtois : une saison de transition avec l'A.S. Monaco.

SUITE EN PAGES 26-27

LA VOIC



plus douce... que la plus douce

C'EST LA LAME LONGUE DURÉE DE "QUALITÉ GILLETTE"

Plus douce que la plus douce des lames... aujourd'hui, demain, longtemps, la lame Silver Gillette longue durée garde cette douceur, cette efficacité merveilleuse du premier rasage. Oui la nouvelle lame Gillette c'est l'incomparable tranchant Gillette appliqué à l'acier inoxydable. Et quelle commodité ! Elle est inoxydable : ne l'essuyez pas, rincez simplement votre rasoir après vous être rasé

SILVER
Gillette
STAINLESS
BLADE

Elle est longue durée : vous la changez moins souvent, encore du temps gagné ! Silver Gillette résume une expérience technique que nul autre fabricant n'approche. C'est une lame longue durée de qualité Gillette et cette qualité est invariable d'une lame à l'autre. C'est en l'utilisant dans un rasoir Gillette que la lame Silver Gillette longue durée vous donnera le maximum de satisfaction. **Essayez-la.**

CE QUI VA

Cette saison, il semble qu'un fort contingent de jeunes éléments de valeur ait été décelé ou confirmé. Est-ce une garantie pour l'avenir !

Pour ne citer que les principaux, on peut déjà affirmer qu'une soixantaine de jeunes pleins de promesses se sont mis en valeur.

EN DIVISION I : Laudu, Lemenan, Hehn, Gaidoz, Bruant (Reims, vainqueur de la Coupe Gambardella) ; Guilas (Monaco) ; Guy (Saint-Etienne) ; Gress (Strasbourg) ; Bacquet, Bérangé (Stade Français) ; Wojciack (Toulouse) ; Prigent (Rennes) ; De Michèle, Blanchet (Nantes) ; Couecou (Bordeaux) ; Watteau, Grizzetti (Racing); Sillou, Lech, Krawczyck (Lens); Guinot, Guillon (Valenciennes) ; Marchetti, Serrus, Isnard (Nice) ; Kraft, Barre, André Perrin, Herbet (Sedan).

EN DIVISION II : Gosselin, Lekkak (Cherbourg) ; Rodighiero (Red Star) ; Koch (Forbach) ; Dacquet, Thétard, Samoy (Lille) ; Bosquier, Leroy (Sochaux) ; Chevallier (Nancy) ; Gilles, Casolari (Aix) ; Dogliani (Marseille) ; Juliani (Besançon) ; Simian, R. et F. Blanc, Meggiolaro (Toulon) ; Mourier (Grenoble) ; Boucher, Barret (Limoges) ; Archimbeau (Montpellier).
Cette liste n'est d'ailleurs pas limitative. Il y a aussi des espoirs, et même plus que des espoirs, comme Aubour, Landi, Brucato, Degeorges, Polny, Destrumelle, Simon (de Nantes) et Roy (de Sedan).

CE QUI NE VA PAS

Que penser du problème des grandes villes. Alors qu'il y a de fortes densités de population, cela ne se traduit pas par une assistance correspondante aux stades. Pourquoi !

En effet, les chiffres sont éloquents. Considérons sept grandes villes. Paris et sa banlieue, cela représente quelque 7 millions d'habitants. Marseille : 1 million ; Lyon : 1 million ; Bordeaux : 500.000 ; Lille : 300.000 ; Nice : 300.000 ; Rennes : 250.000. Eh ! bien, voici le nombre total de spectateurs pour chacune de ces villes. On notera qu'à Paris 34 rencontres de Championnat ont été jouées (Racing + Stade), alors qu'en province les chiffres correspondent à 17 matches seulement.

Paris	513.336 spect.	(moy. 15.000)
Lyon	151.248 spect.	(moy. 8.900)
Bordeaux	211.768 spect.	(moy. 12.450)
Rennes	179.975 spetc.	(moy. 10.000)
Nice	148.564 spect.	(moy. 8.700)

Et, en Division II : Lille (sans cesse en tête du Championnat) : 154.990 spectateurs (moyenne 9.100) ; Marseille : 152.948 spect. (moy. 8.800). Pour toute l'agglomération parisienne, il y a donc quelque quatre spectateurs, chaque week-end, pour 10.000 habitants. Ce n'est guère encourageant ! A Lyon, 9 pour 1.000 ; à Marseille, 9 pour 1.000 ; à Bordeaux, une vingtaine.
D'où vient cette « petite » place du football dans les grandes villes ? La question a déjà été débattue : elle est due à la concurrence de la route et du week-end, du tiercé, des spectacles, de la télévision. Au niveau de vie élevé, en quelque sorte. Mais il faudrait aussi ajouter le peu d'attrait — sur le plan sportif — de beaucoup de rencontres. Il n'y a plus guère que les grandes compétitions internationales qui attirent la grande foule, pour autant aussi que l'équipe du cru soit concernée. Le Championnat de France paraît dépassé. Il est pourtant nécessaire pour situer les valeurs.

Maurice Laurant pour le mardi et le vendredi.

Maurice Laurant, vice-président de Sedan (qui n'est pourtant pas une grande ville), préconise la solution suivante : faire disputer le Championnat le mardi et le vendredi en nocturne (c'est déjà commencé en ce qui concerne le vendredi, mais ce ne sont guère que des matches à rejouer qui ont été disputés le mardi).

CE QUI VA

L'influence des entraîneurs a-t-elle été particulièrement prépondérante sur les résultats de leurs équipes !

Ce n'est pas un hasard si l'on retrouve en tête des formations des entraîneurs qui ont fait leurs preuves. Le retour de Snella, apprécié de tous, a été bénéfique à Saint-Etienne, qui flottait quelque peu la saison dernière. A Lyon, Jasseron, froid, lucide et... humain, a su se faire respecter. Il sait parfaitement doser louanges et blâmes. Ce sont les deux figures marquantes de nos entraîneurs. Mais on doit aussi citer Domergue (V. A.), Courtois (Monaco), Artigas (Bordeaux) et Fruchart (Lens). Tous des anciens joueurs de valeur qui ont su franchir la barrière. Il faut tenir compte, dans les résultats obtenus, de la valeur des joueurs mis à leur disposition et des impondérables qui surgissent au cours d'une saison. Pour nous, Snella ou Jasseron valent bien un Herrera. En Division II, Jules Bigot a fait du bon travail à Lille. Nous l'avons vu à l'œuvre. Il en impose et il connaît son affaire. Rien d'étonnant à ce que le L.O.S.C. remonte. Une mention bien aussi à Mirouze avec ses Toulonnais.

CE QUI VA

La formule des matches de barrages a été très controversée. Est-il préférable de la reconduire, de la modifier ou de supprimer purement et simplement ces épreuves !

Il est certain qu'il peut paraître dur pour des clubs de voir leur sort décidé ainsi en deux (ou quatre) rencontres, alors qu'aussi bien la montée que la descente doivent être obtenues ou infligées à la suite des résultats d'une saison. Les premiers matches de barrage ont été disputés à l'issue de la saison 1950-51, entre 4 clubs, comme cette saison donc. Puis, pendant cinq saisons consécutives, jusqu'en 1957, on s'en tint à deux barragistes (le 16e de Division I contre le 3 de Division II). De 1957 « à nos jours » il n'y eut plus de rencontres de barrage. Mais pour renouveler l'intérêt du Championnat, elles ont été rétablies, avec quatre clubs, comme il y a bientôt quinze ans, ce qui tendrait à prouver que, comme en mode, il y a des cycles.

Pierre Junqua : « C'est une bonne chose. »

Pierre Junqua, secrétaire général de la Ligue nationale, est résolument pour les barrages. Voici son opinion : « C'est une bonne chose. Voyez cette saison : si seulement deux clubs avaient été montants ou descendants, l'intérêt des dernières journées de Championnat aurait été bien moindre, car les jeux auraient été faits depuis longtemps, avec tout ce que cela comporte sur le plan spectateurs, alors que les dernières journées ont été particulièrement satisfaisantes sur ce plan. Dur, cet examen de passage ? Allons donc : les clubs intéressés ont tout de même quatre matches à jouer. Nous sommes loin de la formule Coupe. »

Barrages : faut-il les supprimer ou modifier la formule ?

CE QUI NE VA PAS

La Coupe de la Ligue a été reconduite pour la saison 1964-65. Disputée avant le début du championnat (sauf pour sa phase finale) elle est organisée au bénéfice de la Division II. Mais est-elle vraiment si utile !

Elle ne provoque qu'un bien mince intérêt et allonge démesurément la saison (surtout si une trêve hivernale intervient). Mais laissons parler les chiffres. Il y eut en tout, du 1er août 1963 au 1er janvier 1964 (jour de la finale Strasbourg-Rouen : 2-0), 122 matches, joués au titre de cette épreuve, suivis par un total de 322.302 spectateurs, soit une moyenne d'un peu plus de 2.000 personnes par rencontre.
Les clubs de Division II, au bénéfice desquels une somme de 30 % était prélevée sur les recettes, ont ainsi touché chacun 15.000 F. La Ligue elle-même s'attendait à mieux ; mais enfin l'effort était méritoire. Cette saison, la Coupe de la Ligue n'obtiendra sans doute qu'un maigre succès.

CE QUI NE VA PAS

Doit-on en finir une fois pour toutes avec le challenge de la Ligue dit « Coupe Drago » !

Il est certain qu'à l'origine la Coupe Drago avait soulevé un certain engouement. Mais c'était à une époque où il n'y avait pas tellement d'épreuves annexes, tandis que maintenant, les clubs préfèrent affronter des équipes étrangères, amicalement ou à l'occasion de Coupes européennes. Reconduite cette saison à la suite d'un vote à la Ligue (une voix de majorité !), il semble bien qu'elle ne repartira pas la saison prochaine. En 1964 il y eut 88.717 spectateurs pour 31 matches, dont une bien pauvre finale Sochaux-Forbach, pourtant jouée à Sochaux, donc chez l'un des clubs intéressés. Combien y aurait-il eu de spectateurs sur un terrain neutre ?

Coupe Drago : elle vit ses derniers moments.

CE QUI NE VA PAS

La Division II est-elle en voie d'amélioration sportivement et financièrement ?

Si l'on en juge par les résultats des barrages, et notamment par la forme, la verve et même le fond technique montrés par une équipe comme Toulon, la valeur sportive semble avoir légèrement progressé et le niveau s'être rapproché de celui de la Division I. Comme en témoigne par exemple le succès de Sochaux sur Monaco en Coupe de France.

Financièrement, la situation n'est pas si mauvaise non plus, encore qu'un club comme Lille accède à la Division I avec un lourd passif, après avoir connu des difficultés de trésorerie toute la saison.

En août dernier, on a craint l'abandon de plusieurs clubs en cours de Championnat. Or, non seulement ces craintes ne se sont pas confirmées, mais tous les clubs de Division II ont fait savoir qu'ils étaient prêts à repartir pour une nouvelle saison.

A nombre égal de matches, il a été constaté une augmentation totale de près de 50.000 spectateurs par rapport à la saison précédente.

Ce supplément d'intérêt a certainement une double cause :

1) La perspective des barrages fut un stimulant pour les équipes et un élément d'attrait pour le public. Ces barrages sont sportivement critiquables, mais ils sont à coup sûr utiles à la trésorerie des clubs de Division II — et même de Division I — qui ont l'espoir d'y participer.

2) Des villes comme Marseille, Lille ayant joué les premiers rôles — même si l'O.M. s'est effondré dans les dernières semaines — ont, évidemment, attiré à certains matches de forts contingents de spectateurs.

En début de saison, et grâce à la Coupe de la Ligue, chaque club avait reçu environ 15.000 francs (1964). Ce « fond de caisse » fut, pour la plupart d'entre eux, extrêmement utile.

Il n'empêche que les clubs de Division II mènent encore une vie agitée, précaire. Les difficultés de Limoges et de Nancy sont là pour nous le rappeler. Aussi, n'est-il pas étonnant que la majorité d'entre eux s'orientent — à l'instar de Sedan lui-même qui restera une année encore en Division I — vers le semi-professionalisme, en attendant la création, de plus en plus souhaitable, d'un véritable groupe d'Indépendants. Cette révolution n'est peut-être pas encore pour demain, mais il est certain que l'on y songe sérieusement à la Ligue, à la Fédération et même au Secrétariat aux Sports. Il apparaît de plus en plus évident que le professionalisme intégral n'est viable chez nous que dans un très petit nombre de villes, seize au plus.

François Heutte dans sa chemiserie : le début du semi-professionalisme ?

« Le semi-professionalisme devient nécessaire. »

« Tant qu'un club est subventionné, il peut vivre. Quand il ne l'est plus, il doit ou regagner les rangs amateurs, comme l'a fait le C. A. Paris ou s'orienter vers le semi-professionalisme : les charges augmentent et les recettes... ne changent pas.

On parle d'association avec des entreprises : à mon sens cela me paraît difficile car de tels « mariages » n'ont jamais réussi jusqu'ici.

La difficulté du semi-professionalisme réside dans les voyages. C'est pourquoi la Ligue devra découper sa Division II en régions pour éviter les longs déplacements si ce semi-professionalisme se répand ».

Marcel LANGILLER
Président du C.A.P.

CE QUI NE VA PAS

Le Championnat de France amateur donne-t-il toutes satisfactions ?

Cette compétition est en général très mal vue par les clubs à section professionnelle qui ont pourtant la faculté d'y engager leur équipe amateur, si elle en a la valeur (Monaco, Bordeaux, Sedan, Reims, etc...) Ils reprochent au C F. A. de tarir les sources du recrutement professionnel, en accordant de trop grands avantages à ses joueurs, les retenant ainsi au stade d'un faux amateurisme.

Il n'empêche que le C.F.A. est une excellente compétition d'un niveau relevé et certains clubs ont même déclaré, à la légère peut-être, qu'ils en étaient si contents qu'ils n'abandonneraient pour rien ce C. F. A. même pour se hisser au niveau des Indépendants si ce groupe venait à être créé prochainement.

Le nombre des spectateurs fut la saison dernière en augmentation sur les précédentes. Rien qu'en poule finale où Monaco — qui fait peu de spectateurs — remplaçait Ajaccio, il y eut 2.000 spectateurs de plus que l'an passé. Sur la totalité de la saison, on a, pour la première fois dépassé le million de spectateurs.

Sans parler de Brest, de Calais, de Dunkerque, des villes dont le C.F.A. comble les aspirations, il en est d'autres qui ont vraiment « éclaté », grâce à cette compétition : Châteauroux, Mulhouse (avec ses deux clubs), Poitiers, Avignon, Ajaccio et Bastia. Dans ces deux dernières villes, l'enthousiasme est si grand qu'il dépasse parfois tout ce que l'on peut imaginer. Et qui connaîtrait Quevilly sans l'U. S. Q., l'un des modèles les plus conformes à ce que devrait être un grand club amateur moderne.

Le C. F .A. paraît si intéressant que lors de la poule finale, le match Monaco-Châteauroux a fait venir plus de spectateurs que le match Monaco-Stade joué sur le même terrain, huit jours plus tard.

Encore un mot concernant Monaco le champion : celui-ci en début de saison a laissé partir cinq de ses meilleurs joueurs dont Peretti, son avant centre, à Marseille. Cette « saignée » ne l'a pas empêché de remporter le titre dix mois plus tard et avec quel brio ! Ainsi donc, Monaco n'est plus la façade que nous avons connue, il y a quelques années, mais un club véritable aux possibilités certaines : le C. F. A. y est pour beaucoup.

C.F.A. : pour la première fois, plus d'un million de spectateurs.

CE QUI VA

Qu'a valu, cette saison, notre équipe nationale amateurs ?

Notre équipe amateurs a, sans doute subi deux défaites devant les Tchèques lors des matches du tournoi préolympique ; mais il faut se rappeler que les Tchécoslovaques ont été finalistes de la Coupe du Monde 1962 et que l'équipe qui était opposée à nos amateurs était très proche de celle des Schroiff, Pluskal, Masopust, etc. puisque le règlement admet, que les pays de l'Est — qui ne reconnaissent pas le professionalisme — présentent leurs meilleurs joueurs, à l'exception de ceux qui ont déjà participé au tournoi final de la Coupe du Monde.

En revanche, cette équipe a été invaincue le reste de la saison. Elle a triomphé des Suisses, à Belfort, par 8-1 au cours d'un match magnifique, des Italiens à Arles, par 1-0, et elle a fait match nul (2-2) avec l'Allemagne dans la lointaine ville de Bamberg.

Lors du tournoi italien de mai dernier, elle a fait match nul avec l'Allemagne une nouvelle fois (2-2), elle a battu l'Angleterre 4-3 puis l'Italie 1-0 ; devancée au goal average par l'Allemagne elle s'est tout de même attribué la troisième place du tournoi en battant Malte. Ainsi, peut-on se montrer très satisfait de la saison de notre équipe amateurs qui, en outre, a révélé ou confirmé d'excellents joueurs comme Schuth, Santier, Soccoia, Merelle (cet étudiant qui dut abandonner son équipe en plein tournoi pour aller passer ses examens de faculté), Lauretti, Sudre, Couecou et Grizzetti, ce brave Gérard, merveilleux dans cette équipe de France et que le Racing jugeait indigne de lui.

Ce qui fit la force de cette équipe, ce fut la valeur des joueurs, mais aussi le climat qui l'entourait.

« Je n'ai jamais connu une telle ambiance. »

« J'ai joué avec les pros du C. A. P., avec ceux du Racing, avec l'équipe militaire, j'ai eu beaucoup de satisfactions, de bons copains ; mais jamais je n'ai connu d'équipe évoluant dans un tel climat, dans une ambiance aussi détendue ; jamais peut-être je n'ai joué avec autant de plaisir : voilà qui explique ses bons résultats ».

Gérard Grizzetti,
international amateur.

CE QUI VA

L'arbitrage a-t-il été satisfaisant ?

L'arbitrage semble poser d'énormes problèmes et, à chaque incident, reparaît la vieille proposition des arbitres professionnels.

Lorsque nous envoyons un arbitre — ou une équipe d'arbitres — à l'étranger, il est très rare que des reproches soient adressés à la Fédération. Nos directeurs de jeu sont en général appréciés hors de nos frontières. Chez nous, il n'en va pas toujours de même. Il est vrai que le public est exigeant et souvent partial, regardant beaucoup trop son équipe avec « les yeux de Chimène ».

Cette saison encore, quelques matches ont donné lieu à incidents : Racing-Toulouse, Nice-Angers, Nice-Reims, et aussi Lille-Reims en Coupe. Remarquez que dans toutes ces rencontres, il y avait au moins un mal classé en championnat. Sans doute, l'épiderme des joueurs ou des spectateurs des équipes en difficulté est-il plus sensible.

Nos arbitres ne sont ni meilleurs ni pires qu'ailleurs et la Fédération s'occupe très activement d'améliorer le recrutement. Mais c'est une œuvre de longue, de très longue haleine.

« Football-Magazine » serait heureux de connaître l'opinion de ses lecteurs sur les sujets traités au cours de cette enquête. Dans son prochain numéro, il publiera les réponses les plus pertinentes.

SOCHAUX

UN RETOUR

UN REPORTAGE DE

JACQUES ÉTIENNE

PHOTOS ROGER KRIEGER

Depuis que les supporters havrais avaient haché en morceaux le lion empaillé des Sochaliens après la malheureuse finale de Coupe en 1959, plus rien n'allait au F.C. Sochaux. L'année suivante, l'équipe descendait en Seconde Division et son retour parmi l'élite fut éphémère, le temps que durent les roses, en football : l'espace d'une saison.

Dans la salle de restaurant du Cercle-Hôtel, on peut admirer deux immenses portraits de Mattler et de Courtois accompagnés de leur palmarès d'internationaux et de propos élogieux des dirigeants d'alors. Les nostalgiques de la « belle époque » ne manquent pas d'y faire de furtifs pèlerinages. Mais où sont les neiges d'antan ? Pour comprendre, il faut précisément remonter le temps. 1930 : Jean-Pierre Peugeot bâtit, avant l'heure, une véritable équipe professionnelle de football ; des joueurs viennent de tous les continents. Forgée de toutes pièces, cette équipe deviendra en quelques années l'une des meilleures d'Europe : c'est le Reims d'avant guerre. Rappelez-vous la formation qui enleva la Coupe en 1937 : Di Lorto — Mattler, Cazenave — Hug, Szabo, Lehmann — Lauri, Abbeglen, Courtois, Bradac, Williams... Un Sochalien sur deux vous la débitera par cœur.

LA BIBLE DE MATTLER

Etienne Mattler arrivant au stade Bonal, c'est l'officiant qui pénètre dans le temple. Il parle comme un oracle. Le livre de ses souvenirs, c'est sa Bible à lui :

> « *La Coupe... c'était hier ! Laurent* (Di Lorto) *tremblait comme une feuille. Le premier but, c'est lui qui le prend : un retourné de Rohr et la balle lui passe entre les bras... On a perdu les quatre roues, lui lançai-je* (*les roues de la* 203 *qui nous avait été promise en cas de victoire*). *Dieu merci, nous les avons retrouvées !...* »

Après l'entraînement, les lionceaux d'aujourd'hui viennent lui serrer la main et un jeune athlète qui s'échauffe sur la piste le salue respectueusement au passage.

Courtois, Abbeglen, Duhart... on les appelait : « les trois grâces », et leurs exploits revivent, les soirs d'hiver, dans les chaumières.

Le mérite des dirigeants d'aujourd'hui — et il n'est pas mince — c'est d'avoir compris que cette époque-là était révolue et que le F.C. Sochaux, s'il voulait que la gloire le touche à nouveau de ses ailes devait emprunter d'autres chemins.

Le retour en Division I, c'est le fruit d'un travail patient favorisé par une organisation très sérieuse à laquelle, bien évidemment, la Société Peugeot n'est pas étrangère.

A ce sujet M. Deur, président de la section « pro » depuis quatre ans, un homme de 54 ans dont nous avons pu remarquer lors de ce reportage l'inlassable activité, tient à nous préciser le rôle joué par la grande marque d'automobiles pour le football :

> « *Nous devons à Peugeot les nombreuses installations qui permettent à tous les sportifs qui les utilisent de pratiquer leur sport favori dans des conditions idéales, mais ne croyez pas qu'en ce qui nous concerne nous ayons la possibilité de faire des folies ! Certes, il nous est attribué un budget de fonctionnement, et je reconnais que c'est appréciable, mais il est calculé en fonction des possibilités du moment et nous sommes tenus de rendre des comptes. C'est pourquoi la politique des vedettes achetées à prix d'or n'est pas de mise chez nous, à supposer que nous ayons envie de l'entreprendre, ce qui d'ailleurs n'est pas le cas.* »
>
> « *A l'heure où je vous parle,* poursuit M. Deur, *nous ne savons pas encore quel budget nous sera alloué pour la prochaine saison, et il n'est pas du tout certain que les exigences que nous allons formuler pour augmenter notre effectif « pro » soient toutes satisfaites. Aussi bien,* poursuit le dynamique président sochalien, *ne me demandez pas quels éléments nous allons acquérir pour jouer en Division I, je serais bien en peine de vous répondre... ce qui ne veut pas dire,* conclut-il malicieusement, *que nous n'ayons pas notre petite idée sur la question...* »

UNE CARTE POSTALE D'ANGLETERRE

Ainsi, « Peugeot » n'est pas, pour l'équipe « pro » la « vache à lait » que d'aucuns veulent bien dire. Il n'empêche que le rôle joué par la firme dans le développement du sport est considérable. Peugeot, c'est d'abord 26.000 travailleurs et 300.000 voitures par an ; mais les installations sportives qu'il met à la disposition de tous sont

AU PARADIS

C'est dans cette forêt sombre et impénétrable que les joueurs du F.C. Sochaux ont préparé leur retour parmi l'élite du football français.

SOCHAUX : UN RETOUR AU PARADIS

2

3

4

5

6

7

1 Roger Hug, l'un des héros de 1937, aujourd'hui entraîneur : il n'a jamais quitté Sochaux.

2 Leroy, Leclerc, Andrieux (en partie masqué) et Bosquier sortent de l'usine ; ils n'ont que la route à traverser pour aller dîner au Cercle-Hôtel.

3 Drobroslav Kristic : 40 fois international yougoslave ; a joué deux Coupes du monde. Son entraîneur n'a jamais connu de meilleur joueur de milieu de terrain que lui.

4 Claude Hugues, le gardien de but, a assuré son avenir : il vend des « 404 ».

5 Avec un train de voitures, de g. à dr. : Lickel, Andrieux, Bosquier, Quittet, Molla, Latron, Leclerc, Hugues et Leroy.

8

6 Devant le château de Montbéliard.
De g. à dr., assis : Quittet, Bourdoncle, Latron.
Debout : Kristic, Lickel, Molla.

7 Au stade Bonal,
Roger Hug et
le secrétaire général
Jacque Benoit.

8 Etienne Mattler vient souvent
au stade Bonal
assister à l'entrainement
des lionceaux d'aujourd'hui.
On le voit ici (en costume sombre)
avec les joueurs
en compagnie
de Roger Hug
et Paul Wartel.

9 Jacques Andrieux :
un Parisien à Sochaux.

9

SOCHAUX : UN RETOUR AU PARADIS

JEAN MOLLA
Capitaine de Sochaux
" avé l'assent du midi "

Jean Molla est, depuis l'an dernier, le capitaine du F.C. Sochaux. C'est sa troisième saison au club. Il est en effet arrivé la saison où les Sochaliens ne firent qu'un bref séjour en Division I.

Ses débuts furent difficiles : « **Nous sommes arrivés ici en plein mois d'août,** raconte-t-il. **Les rues étaient désertes et les usines fermées. Nous étions loin de l'ambiance chaude et colorée de Marseille. L'hiver qui suivit fut particulièrement rigoureux ; nous n'étions pas très bien logés. De plus, mon adaptation au sein de l'équipe ne se fit pas du jour au lendemain. Bref, je l'avoue, j'ai broyé du noir.** »

Mais tout a changé pour notre Marseillais quand il put enfin s'installer avec sa famille dans un appartement confortable et que Roger Hug prit en main la direction de l'équipe « pro » au mois de mars 1962.

« **J'ai alors retrouvé toute ma sérénité,** précise-t-il. **Mon nouvel entraîneur me faisait entière confiance ; je jouais régulièrement ; j'avais enfin de sentiment que je n'avais pas été transféré pour rien.** »

Aujourd'hui, la famille Molla n'a plus du tout envie de quitter Sochaux. « Jeannot » a retrouvé, au sein d'une équipe de copains, une seconde jeunesse ; et, comme il n'aime guère changer de style de vie, il n'a pas du tout l'âme d'un oiseau migrateur. Il ne travaille pas l'après-midi, préférant consacrer son temps libre à sa famille. Tous les jours il conduit sa (grande) fille de 6 ans à l'école et emmène de temps en temps le « minot » — un bambin de 3 ans — au stade ; et si l'on en croit son footballeur de père, Jean-Paul est déjà un passionné du ballon rond.

Quand il fait beau, la 404 toute neuve attend devant la porte et l'on part pour une joyeuse randonnée vers le ballon d'Alsace.

Certes, les Molla, natifs tous deux de Porc-de-Bouc, regrettent parfois le soleil de leur Provence ; mais, comme dit le capitaine sochalien : « **C'est une joie renouvelée chaque fois que nous le retrouvons.** »

Plus tard, il n'est pas dit qu'ils ne retourneront pas dans le pays de leur enfance — Jean a d'ailleurs travaillé comme mécanicien aux chantiers navals — mais, en attendant, le F.C. Sochaux occupe toutes leurs pensées. Mme Molla, dont le père fut dirigeant de football, est une fidèle du stade Bonal, et ses commentaires, dit-on, sont toujours très pertinents.

Ce qui ne l'empêche pas de s'adonner à la peinture avec beaucoup de talent pour faire revivre sur ses toiles les paysages de feu de son Midi natal.

● **On n'est jamais aussi à l'aise que dans ses bonnes vieilles chaussures et, pour les faire durer, Jean Molla joue les cordonniers.**
● **Pour Molla, l'entraînement, c'est très sérieux ; le voici avec Kristic en gros plan.**
● **La famille Molla dans l'intimité. Madame peint des paysages baignés de soleil.**

LOUIS DEUR
le Président-hôtelier

Président de la section « pro », Louis Deur a placé dans son bureau une photo de Molla recevant la Coupe Drago.

Sur le perron du Cercle-Hôtel, le président Deur accueille deux de ses pensionnaires : Bosquier et Andrieux.

Dans la salle de restaurant du « Cercle-Hôtel » : de gauche à droite : Andrieux, Kristic et Leclerc.

à l'avenant : le stade Bonal possède l'une des meilleures pelouses de France grâce aux équipes d'ouvriers qui l'entretiennent. Il y a aussi deux autres terrains de football, deux terrains de basket, trois de volley, une salle omnisports ultra-moderne, une salle de judo, une salle d'escrime, une salle de boxe, une salle de ping-pong, toutes parfaitement équipées.

Dans un angle de ce bel ensemble sportif se dresse le bungalow. L'architecte qui l'a réalisé n'a pas dessiné les plans... Il avait reçu une carte postale d'Angleterre. Au premier étage, un homme de 44 ans passe douze heures par jour derrière un vaste bureau de chêne clair. M. Benoit est le secrétaire général de toute l'organisation sportive, non seulement du F.C. Sochaux qui regroupe 1.800 licenciés répartis dans treize sections, mais également du F.C. Auto-Peugeot, véritable société parallèle ouverte, on s'en doute, à tous les ouvriers de la grande firme automobile. Le club corporatif compte un millier de licenciés et est, lui aussi, très éclectique, car tous les sports y sont rois, y compris les boules et la pêche, sans oublier le ski, que l'on pratique sur les pentes du ballon d'Alsace où « Peugeot » possède son restaurant-refuge et ses remonte-pentes.

Avec 300 pratiquants, c'est le football qui domine d'assez loin les activités sportives du F.C. Auto-Peugeot ; le championnat inter-usines est une compétition acharnée : c'est l'O.G.E.M. (service de l'outillage général de l'entretien mécanique) qui a remporté le titre cette saison devant les « services centraux ».

POUR UNE PAIRE DE SAUCISSES GRILLEES

Sans parler des « défis » que se lancent les ateliers avec, pour enjeu... la saucisse qu'offrira, après la bataille, l'équipe battue à sa rivale !

Au rez-de-chaussée du bungalow, on peut admirer une belle salle de réunion : elle est dotée d'une cabine cinématographique. Peugeot, encore et toujours Peugeot, a son équipe de cameramen qui filment les matches de l'équipe « pro ». A Sochaux, les images qui défilent sur l'écran ont remplacé les démonstrations toutes suggestives du tableau noir. Une immense vitrine abrite coupes et trophées.

M. Benoit, travailleur infatigable, est à lui seul un véritable office des sports ; chaque semaine il établit le planning des multiples épreuves sportives qui se déroulent au stade Bonal ; et Dieu sait s'il y en a, avec les compétitions scolaires et les épreuves physiques des divers examens.

Face aux usines, de l'autre côté de la route, le « Cercle-Hôtel » est une ruche bour-

Le grand espoir
Bernard Bosquier
dévore le gazon.
Lui, est dévoré
d'ambition.

SOCHAUX : UN RETOUR AU PARADIS

donnante. Peugeot y accueille ses cadres qui viennent à Sochaux effectuer des stages. On y sert 350 repas par jour, et l'on y dénombre 170 chambres. Les footballeurs célibataires, tels Bosquier et Andrieux, y ont la leur ; et le directeur du « Cercle », M. Deur, qui est aussi leur président, veille sur eux comme une mère-poule sur ses poussins.

Les soirs de matches, dirigeants, supporters et journalistes se retrouvent au bar avec les joueurs ; et l'ambiance, même après une défaite, est toujours amicale.

Avec une infrastructure aussi solide et un climat moral toujours excellent, il était logique que Sochaux refit surface. L'homme qui a remis l'équipe sur les rails, c'est Roger Hug. Arrivé comme junior en 1930, l'entraineur sochalien présente cette particularité — probablement unique dans le football français — de n'avoir jamais quitté le club de ses débuts. Depuis 34 ans au F.C. Sochaux, il a toujours été en activité — sauf, hélas ! pendant ses cinq années de captivité. De 1934 à 1939 il fera partie de la « glorieuse équipe ». Il jouera une saison encore après la Libération, puis s'occupera de l'équipe amateurs jusqu'à ce fameux matin du mois de mars 1962 où on lui demanda, alors qu'il ne s'y attendait pas du tout, de prendre en main les « pros ».

Cette année-là, la première amateurs « flamba », terminant ex æquo à la première place du C.F.A., battue seulement au goal-average. Il n'en était pas de même pour l'équipe « pro » qui redescendit en Seconde Division. Roger Hug, en trois mois, n'avait pu sauver les meubles.

Alors il a « remis ça » avec les jeunes. Il n'est pas ambitieux pour lui-même ; s'il avait voulu intriguer pour diriger cette équipe de Sochaux qui fit jadis sa gloire, il n'aurait pas attendu d'avoir 50 ans. Il ressemble à l'employé modèle qui a gravi tous les échelons. Agent technique chez Peugeot, un logement confortable, une 404 neuve tous les ans, sa famille et le sport amateur... son pain quotidien était une belle brioche !

Mais il a une âme de vieux serviteur et il n'allait tout de même pas refuser. Il est d'Audincourt, la région n'a plus de secrets pour lui. Il emmène ses joueurs faire du footing dans d'immenses forêts, insondables et mystérieuses, qui s'étendent jusqu'au Rhin. A l'automne, on y cueille des champignons... l'entrainement n'est jamais lassant.

> « *Au temps de la grande équipe*, dit Roger Hug — *le jeu était beaucoup plus statique qu'aujourd'hui, mais nous avions de véritables artistes du ballon. A Sochaux, on a toujours eu l'amour du beau football ; il s'est transmis de génération en génération. Nous ne jouerons jamais le béton, ce n'est pas le genre de la maison.*
>
> *L'équipe actuelle, qui est composée d'éléments confirmés comme Molla, Latron Bourdoncle, Liron, Kristic — qui est pour moi le meilleur joueur de milieu de terrain que j'aie jamais connu — et de jeunes de très bonne valeur, voire de grande classe comme Bosquier, possède un bon fond technique. Avec les nombreux espoirs qui auront un jour leur chance, j'estime que l'avenir, à long terme, est assuré.* »
>
> « *Voyez-vous*, conclut l'entraîneur sochalien, *j'apparente ma tâche à celle de Batteux à Grenoble. Notre travail de formation ne sera vraiment payant que dans quelques années.* »

D'ici là, Sochaux se sera considérablement développé. Une Z.U.P. (zone à urbaniser en priorité) amènera 15.000 habitants nouveaux.

Dans une région très touristique, où les gens ont leur voiture, sont sollicités par les Vosges, l'Allemagne et la Suisse tout proches, le football doit devenir un spectacle attrayant. C'est pourquoi les dirigeants sochaliens souhaitent vivement la généralisation des matches en nocturne qui attireraient les foules.

Car on rêve, à Sochaux, de revivre les grandes heures d'autrefois. C'est le seul moyen de porter allégrement le lourd fardeau d'un passé glorieux.

JACQUES ANDRIEUX le parigot !

C'est un vrai titi parisien ; sa bonne humeur, sa gouaille et... son argot ont fait école. Pour lui, Sochaux c'est un peu le paradis. Mettez-vous à sa place : l'an dernier, il jouait au C.A.P., et la saison prochaine il sera en Première Division ; dans le genre, on ne fait guère mieux !

Le président sochalien, M. Deur, cherchait un défenseur supplémentaire : « Prenez Andrieux, lui dit un jour Marcel Langillier ; c'est un bon joueur, il vous rendra des services. » « La Caille » ne croyait pas si bien dire. Prévu comme remplaçant, l'ancien arrière central du C.A.P. fut titularisé pour remplacer Gester, victime d'une grave déchirure aux adducteurs, et fit pratiquement toute la saison, apportant par son tempérament de « gagneur » une importante contribution à la remontée de Sochaux en Division I.

Il a « épaté » ses nouveaux dirigeants et son entraîneur, qui sont aujourd'hui particulièrement heureux de leur choix.

Quant à Andrieux, il considère le F.C. Sochaux comme sa seconde famille tant on y vit merveilleusement bien. Il prend ses repas et loge au Cercle-Hôtel, et l'après-midi, comme il n'aime pas rester inactif, il devient un travailleur comme les autres aux usines Peugeot. Grâce au football et au club qui sut l'accueillir, Jacques Andrieux a trouvé, loin de la vie trépidante de la capitale, une nouvelle joie de vivre.

QUE SONT DEVENUS LES SOCHALIENS DE LA GRANDE EPOQUE ?

- **DI LORTO** tient un magasin de vêtements pour enfants à Montbéliard.
- **MATTLER** est représentant en vins et alimentation dans la région de Belfort.
- **LEHMANN** est directeur de garage à Bâle.
- **LAURI** s'occupe d'une affaire de réfrigérateurs à Buenos Aires.
- **SZABO** entraine l'équipe de Covilha au Portugal.
- **COURTOIS** entraine Monaco.
- **HUG** entraine... Sochaux.
- **WILLIAMS** est comptable à Montbéliard.
- **FINOT** est représentant de commerce à Paris.
- **MASCHINOT, DUHART, BRADAC, ABEGGLEN, CAZENAVE, LESLIE** sont décédés.

L'EFFECTIF DU F. C. SOCHAUX

OCCUPENT UN EMPLOI, L'APRES-MIDI, CHEZ PEUGEOT

- **Jacques Andrieux** : arrière central ou latéral, né le 22 février 1940 à Paris. Vient du C.A.P. **Travaille au service « Assurances ».**
- **Bernard Bosquier** : arrière latéral. Né le 19 juin 1942 à Thonon-les-Bains. Vient d'Alès. **Dessinateur en bâtiment.**
- **Serge Bourdoncle** : inter droit. Né le 24 janvier 1936 à Milhars. Débuta à Sochaux comme cadet. Fut prêté à Bordeaux et à Nimes. **Sera bientôt représentant.**
- **Jean-Marie Gester** : arrière gauche. Né le 4 janvier 1941 à Giromagny. Vient de Belfort. **Ajusteur.**
- **Claude Hugues** : gardien de but. Né le 2 avril 1932 à Lamarque. Vient de Lyon. **Représentant.**
- **Gérard Leroy** : inter gauche. Né le 23 août 1935 à Lorient. Vient de Lorient. **Travaille à l'atelier des prototypes.**
- **Ginès Liron** : avant centre. Né le 13 mars 1935 à Rives-de-Gier. A déjà joué à Sochaux ; vient de Saint-Etienne. **Travaille à Besançon dans l'entreprise de son beau-père.**
- **Claude Quittet** : demi gauche. Né le 12 mars 1941 à Mathay. Vient de Valentigney. Prépare son C. A. P. d'électro-mécanicien.

N'OCCUPENT AUCUN EMPLOI

- **Dobroslav Kristic** : demi droit. Né le 5 février 1934 à Novi-Sad (Yougoslavie). Vient de Vojvodina.
- **Claude Latron** : allier droit. Né le 7 avril 1934 à Montmain. Vient de Rouen.
- **Charles Lickel** : allier gauche. Né le 30 janvier 1942 à Wissembourg. Vient de Soultz-sous-Forêt.
- **Jean Molla** : arrière central. Né le 1er octobre 1933 à Oran. Vient de Marseille.
- **Ady Schmit** : inter ou allier. Né le 17 août 1940 à Luxembourg. Vient du C.S. Fola, club d'Esch-sur-Alzette (Luxembourg).

LES AMATEURS

Ils travaillent à temps complet et s'entraînent le soir à 18 heures. L'hiver, l'entraînement du jeudi a lieu de midi à 13 h 30. Les joueurs prennent ensuite leur repas au Cercle-Hôtel et retournent à leur travail à 15 heures.

Certaines facilités sont accordées à ceux qui sont appelés à jouer avec les pros.

SONT SUSCEPTIBLES DE JOUER EN EQUIPE « PRO »

- **Paul Wendé** : gardien de but. Né le 13 mai 1937. Formé au club.
- **Michel Goutte** : demi. Né le 11 avril 1944 à Belfort. Vient de Delle.
- **Guy Lassalette** : avant centre. Né le 14 juin 1944 à Vauvillers. Vient de Luxeuil.
- **Louis Leclerc** : allier gauche. Né le 26 février 1941 à Nantes. Vient de Fontainebleau.

LE RECORD A LILLE

C'est le L. O. S. C. qui détient le record absolu des spectateurs au stade Bonal.

Le match Sochaux-Lille qui s'est déroulé le 17 mai 1955 a été vu par 18.263 spectateurs payants pour une recette de 3.879.270 A. F.

LE F. C. SOCHAUX

Football MAGAZINE

DU RETOUR EN DIVISION I

Debouts, de gauche à droite : Hug (entraîneur), Hugues, Lickel, Kristic, Bosquier, Quittet, Andrieux, Molla, Wende ; Accroupis : Leclerc, Latron, Bourdoncle, Liron, Leroy et Schmit • PHOTO ROGER KRIEGER.

LE PETIT GARÇON

« ...Le petit garçon se sentit rougir et s'efforça de sourire... »

« Le petit garçon se leva d'un bond et hurla. »

Une nouvelle de Guy Lagorce

Le petit garçon serra un peu plus fort la main de sa mère.

Le métro venait de s'arrêter à La Motte-Picquet-Grenelle et un flot de types se bousculaient pour entrer dans le compartiment.

Dehors il pleuvait. Cette sale pluie grasse et lourde qui colle aux soirs de printemps sur Paris comme une autre peau.

Le petit garçon vint s'assoir sur les genoux de sa mère pour libérer une place qu'un bonhomme vint occuper aussitôt. Un grand type assez jeune mais avec des rides profondes. Sa barbe, qu'il avait dû raser de bonne heure le matin,. commençait à repousser en reflets bleuâtres.

Les gens n'en finissaient plus de monter dans ce métro. Les derniers devaient pousser dur, car on voyait les premiers entrés, complètement collés contre les banquettes, résister à la meute en arquant le dos et en se repoussant des bras sur le montant des sièges.

Le petit garçon apercevait à vingt centimètres de son nez une masse compacte de blousons et d'imperméables entrouverts. A sa gauche des toits et des façades gluantes.

Le métro aérien repartit enfin en une lourde et bruyante secousse ; les façades se mirent à défiler. Parfois, on apercevait les gens chez eux. Presque tous ceux que l'on pouvait voir étaient en train de dîner ou bien, le nez collé aux vitres, ils regardaient, l'œil vide, défiler les métros.

Le petit garçon se demanda tout d'un coup si c'était lui qui regardait les gens chez eux, ou bien si c'était les gens chez eux qui le regardaient, lui. Il se dit aussitôt que, puisque le métro roulait vite et qu'il était bourré de monde, on ne pouvait distinguer un petit garçon assis sur les genoux de sa mère. Il fut content d'avoir trouvé si vite une réponse qui lui semblait si vraie. Parfois ses réponses ne collaient pas bien à ses questions et cela le mettait mal à l'aise.

C'est pourquoi d'avoir pu dire que c'était lui qui regardait les gens chez eux et de bien pouvoir l'expliquer lui avait fait un sacré plaisir.

Il tourna à nouveau la tête vers le mur d'imperméables à sa droite et se rendit compte que l'odeur avait lentement changé depuis tout à l'heure. Très vite, elle s'était alourdie. L'humidité ambiante la faisait ramper très bas. Le petit garçon décela alors une très forte odeur de cigarette froide. C'était le drôle de type plein de rides en face qui avait mis entre ses lèvres une demi-cigarette qu'il avait dû éteindre juste avant de monter dans le métro.

Le type se rendit compte que le petit garçon le regardait ; alors, il lui fit un clin d'œil. Surpris le petit garçon se sentit rougir et s'efforça de sourire. Un sourire mal posé, juste sur le rebord des lèvres. Encouragé, l'homme se pencha très en avant pour se faire entendre dans le sacré vacarme :

- **Tu vas au match toi aussi, mon bonhomme ?** - cria-t-il sans enlever son mégot des lèvres.

Sa voix était râpeuse et le petit garçon ramassa en pleine figure une formidable odeur de tabac froid.

- **Oui** -, s'entendit-il répondre.

Le type regarda alors la mère du petit garçon avec un de ces sourires de connivence qu'ont souvent entre elles les grandes personnes lorsqu'il s'agit de parler des enfants en présence de ces derniers. Puis, il regarda à nouveau le petit garçon.

- **T'es pour le Racing ou pour Reims, mon bonhomme ?** -

— **Pour le Racing !** cria très fort le petit garçon.

Il avait vraiment crié très fort sans s'en rendre compte et tous les voisins avaient entendu.

Ils se mirent à rigoler tous ensemble en le regardant. Le type en face, bien sûr, rigolait, lui aussi.

Il enleva le mégot de ses lèvres entre deux larges doigts, s'essuya les yeux du revers de son autre main sur laquelle, à travers les tendons et les poils noirs, d'énormes veines rampaient. Puis il dit à la cantonade :

« Qui c'est qui disait que le Racing était foutu, les gars ? C'est pas vrai, il a encore de sacrés supporters, non ? ».

Les autres se remirent à rigoler tous ensemble. Le petit garçon regarda sa mère. Elle souriait elle aussi. D'un sourire un peu niais, un peu faible, tout hésitant.

Le petit garçon en fut très affecté parce qu'il savait bien lui qu'elle souhaitait cent mille fois que le Racing gagne. Il savait même que, pour elle, c'était un truc drôlement important. Et là, maintenant, parce qu'un type comme on en voit partout dans les rues rigolait avec des copains, elle faisait semblant d'être d'accord avec eux.

Et pourtant, sans le savoir, ce type parlait de son père puisqu'il parlait du Racing.

Le petit garçon eut un petit moment de colère intérieure et l'envie lui vint d'envoyer à sa mère en plein visage tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait entendu à la maison après le repas d'hier midi.
Son père était alors assis dans le grand fauteuil marron, les jambes allongées sur une chaise. Elle était debout, en face, adossée au radiateur.

« Je crois que je vais être moche demain soir, disait-il doucement. **Il va pleuvoir, il va faire froid et j'ai horreur de la pluie et du froid. Tout le Parc des Princes sera contre nous, ils vont nous siffler sans arrêt et moi en particulier ».**

Le ton de sa voix était un peu monté alors.

« C'est quand même pas de ma faute si nous sommes obligés de gagner demain soir pour ne pas tomber en deuxième division. Pas ma faute non plus si les dirigeants m'obligent à jouer à droite au nom d'un soi-disant système de jeu auquel plus personne ne comprend rien. Rousseau vous jouerez encore à droite, n'ayez donc pas d'inquiétude, tout doit fort bien marcher. Jouez sans arrière-pensées, mon vieux, et tout ira bien ».

Mais tout va bien, mais tout va bien, monsieur l'Entraineur, tout va très bien monsieur le Président, le Racing est dans la gadoue et Rousseau à droite est devenu un toquard, mais ce sont des détails, monsieur le Président. A part cela, tout va très bien ! ».

Le petit garçon avait été bouleversé par ces paroles D'ailleurs, cela faisait un moment que le problème le tracassait. A l'école déjà depuis un moment, depuis que le Racing prenait des « cartons » et que son père ne marquait plus de buts, un garçon de la classe des grands avait pris l'habitude de venir le voir, avec des copains, de temps en temps, les lendemains de match. La première fois, il lui avait dit :

« C'est toi Rousseau ? »

« Ton père c'est bien le fotballeur ? »

« Oui »

« Et ben mon pote, tu lui diras qu'il prenne de la quintonine, lui et ses copains ».

Et tous les autres riaient, les imbéciles.

Le soir, le petit garçon avait demandé à sa mère ce que c'était, la quintonine. Elle avait expliqué que c'était un médicament qu'on prend pour devenir fort. Le petit garçon avait eu, ce soir-là, beaucoup de mal à attendre qu'elle sorte de la chambre pour commencer à pleurer.

Il revoyait encore son père se lever pour aller vers la fenêtre, les coins de sa bouche crispés le faisaient paraître un peu dur et méchant, alors que tout, au contraire, chez lui, était toujours doux, souple et gentil. Depuis ses cheveux bouclés, ses yeux très bleus et son accent du midi, dont il ne s'était jamais défait.

Le petit garçon se rappela alors combien il avait souhaité que sa mère dise quelque chose à ce moment-là, quelque chose qui peut-être aurait pu aider un peu son père qui avait l'air d'être si terriblement seul à ce moment-là.

Mais elle n'avait rien dit.

D'ailleurs en général, elle ne disait presque jamais rien, sa mère ; même à lui, elle ne parlait pas, tellement, dans le fond. Lorsqu'un long voyage écartait son père de la maison, le petit garçon comptait les jours jusqu'au retour. Ce n'était pas que la vie avec sa mère fut mauvaise. Ça non ! C'était tranquille. Il faisait ce qu'il voulait, à condition qu'il le fasse sans bruit. Elle ne savait pas bien les sujets qui passionnaient tellement le petit garçon et il semblait confusément à ce dernier qu'elle manquait surtout du goût de les acquérir.
Les journaux de sport, par exemple, qu'il lisait du début à la fin. Elle les effleurait. Sans joie ni colère.

Le petit garçon en était lentement venu à se persuader que, dans le fond, tout cela ennuyait sa mère. Cela lui paraissait énorme et injuste, mais c'était bien cela qui l'attristait lorsqu'il y repensait, comme maintenant, par exemple, dans ce métro.
Lorsque le petit garçon avait demandé à son père d'aller voir le match, il lui avait, tout d'abord, dit non. Il avait dit « non » très vite, très fort, sans bien réfléchir, tout en continuant à regarder par la fenêtre. Puis, il avait tourné la tête et demandé :

« Tu veux VRAIMENT voir ce match, Eric ? ».

Le petit garçon avait répondu « Oui » d'une drôle de voix. Un oui maladroit et mal dit, mais qui avait justement étonné son père.

« Vraiment ? » avait repris ce dernier.

Là, Eric avait seulement hoché la tête, parce qu'encore une fois il avait envie de chialer et qu'il ne savait même pas pourquoi exactement.

Le métro avait replongé sous la terre et le petit garçon s'empêchait de regarder le type en face et les autres à droite, bien qu'il en ait très envie. Il se dit que, s'il parvenait à compter jusqu'à trois ou quatre cents sans regarder ailleurs qu'à travers la vitre, on serait sûrement presque arrivé à la porte de Saint-Cloud.

Il se mit à compter.

Lorsque le métro s'arrêtait, tout le bruit des conversations refaisait brusquement surface et cela le gênait dans ses comptes ; alors, il fermait presque les yeux pour ne pas se tromper. Entre les stations, il voyait dans la vitre devenue noire et encore zébrée de pluie sa propre image. Il vit ainsi que ses lèvres remuaient en comptant. Il les pinça pour que personne ne puisse deviner ce qu'il était en train de faire.

A 465, le métro arriva porte de Saint-Cloud. Les portes s'ouvrirent dans un grand soupir de vapeur chaude et la foule se bouscula encore pour sortir. Sa mère n'avait pas bougé. Elle attendait la fin de la cohue sans le moindre geste. Le petit garçon eut soudain une image-éclair. Il se dit que sa mère avait toujours l'air d'attendre encore quelque chose dont elle n'aurait finalement pas eu tellement envie.

Le type en face se leva avant eux. Lorsqu'il fut debout, il tapota de son énorme main la tête du petit garçon en disant

« Allez, bonhomme, au revoir et bonne chance quand même pour le Racing, mais n'y crois pas trop, hein ? ».

Puis il sortit en rigolant.
Très calmement, sans qu'un seul trait de son visage ne bouge, le petit garçon pensa à tue-tête :

« Salaud ! Salopard ! espèce de cochon ! », et il se mit à haïr ce type pendant un instant avec toute la force dont est capable un petit garçon. Tellement fort que, lorsqu'il lui fallut marcher, il se rendit compte que ses jambes tremblaient un peu.

On ne voyait pas la foule, car il faisait nuit noire et seul le terrain était éclairé. Mais le petit garçon comprit que le stade était archi-plein malgré le mauvais temps. On ne voyait pas la foule, mais on la « sentait ». Pour l'instant, elle ronronnait, à la fois calme et joyeuse. Ce bruit était si régulier, si doux que l'on aurait dit un silence. Seuls, les cris, des marchands de journaux ou de bonbons et aussi quelques coups de trompettes des supporters de Reims crevaient, en notes maigres et aiguës, ce lourd murmure. Dans la tribune d'en face s'allumaient ça et là de petites étoiles chaque fois qu'un spectateur allumait une cigarette. Il ne se passait pas cinq secondes sans qu'une petite lueur ne naisse et ne meure aussi vite. Le terrain illuminé par les immenses projecteurs avait cette couleur vert-jaune, chaude et un peu fausse. Tout en haut des projecteurs, des franges de brouillard bleuâtre roulaient et dansaient autour des ampoules.
Il ne pleuvait presque plus lorsque les équipes précédées par les arbitres un peu ridicules dans leur smoking noir à culotte courte sortirent du tunnel. Le petit garçon vit tout de suite son père. Très loin de lui, là-bas. La lumière brillait dans ses cheveux blonds. La foule hurla soudain en rafales violentes coupées de coup de trompettes et de sifflets. Un haut-parleur à voix d'ogre se mit à donner les noms des joueurs. Les Rémois en rouge et blanc furent acclamés et tous les Racingmen en bleu et blanc furent hués. Son père plus que tous les autres parce qu'il n'y a pas si longtemps il était le plus applaudi.
Le petit garçon était en proie à une énorme tempête intérieure. Son cœur cognait contre ses côtes, il était soulevé de fureur et de désespoir.
Dès le début, le Racing partit à fond. Le ballon blanc glissait, irréel et léger, et les joueurs faisaient jaillir sous leurs pas de grandes gerbes d'eau brillantes.
Il n'y avait pas dix minutes que c'était commencé quand le petit garçon vit son père passer comme une fusée entre deux rouges à toute vitesse, le ballon au pied. Un grand diable lui fonça dessus ; au moment où il arrivait, son père, d'un tout petit coup de pied de rien, glissa la balle à Solcwycz qui arrivait à gauche à cent à l'heure. Le gardien de Reims s'envola lourdement comme un vieil oiseau maladroit, bras et jambes écartés, et retomba à plat-ventre dans la boue.
Solcwycz venait de marquer un but pour le Racing.

Stupéfaite, la foule resta un instant sans rien dire, hésita puis se mua en tempête de cris. Les bravos roulaient et crépitaient. Le petit garçon s'était levé et sautait sur place en hurlant. Il entendit gueuler un peu partout des « Allez Racing » ! repris en chœur aux quatre coins du stade. Mais il se dit que peut-être le type du métro de tout à l'heure criait lui aussi « Allez Racing » en ce moment. Cette idée d'abord toute petite s'imposa à lui avec violence et, sur-le-champ, il fut intimement persuadé que ce grand dégonflé de type criait « Allez Racing ».
Le jeu avait repris. Les Parisiens étaient étourdis-

SUITE PAGE 51

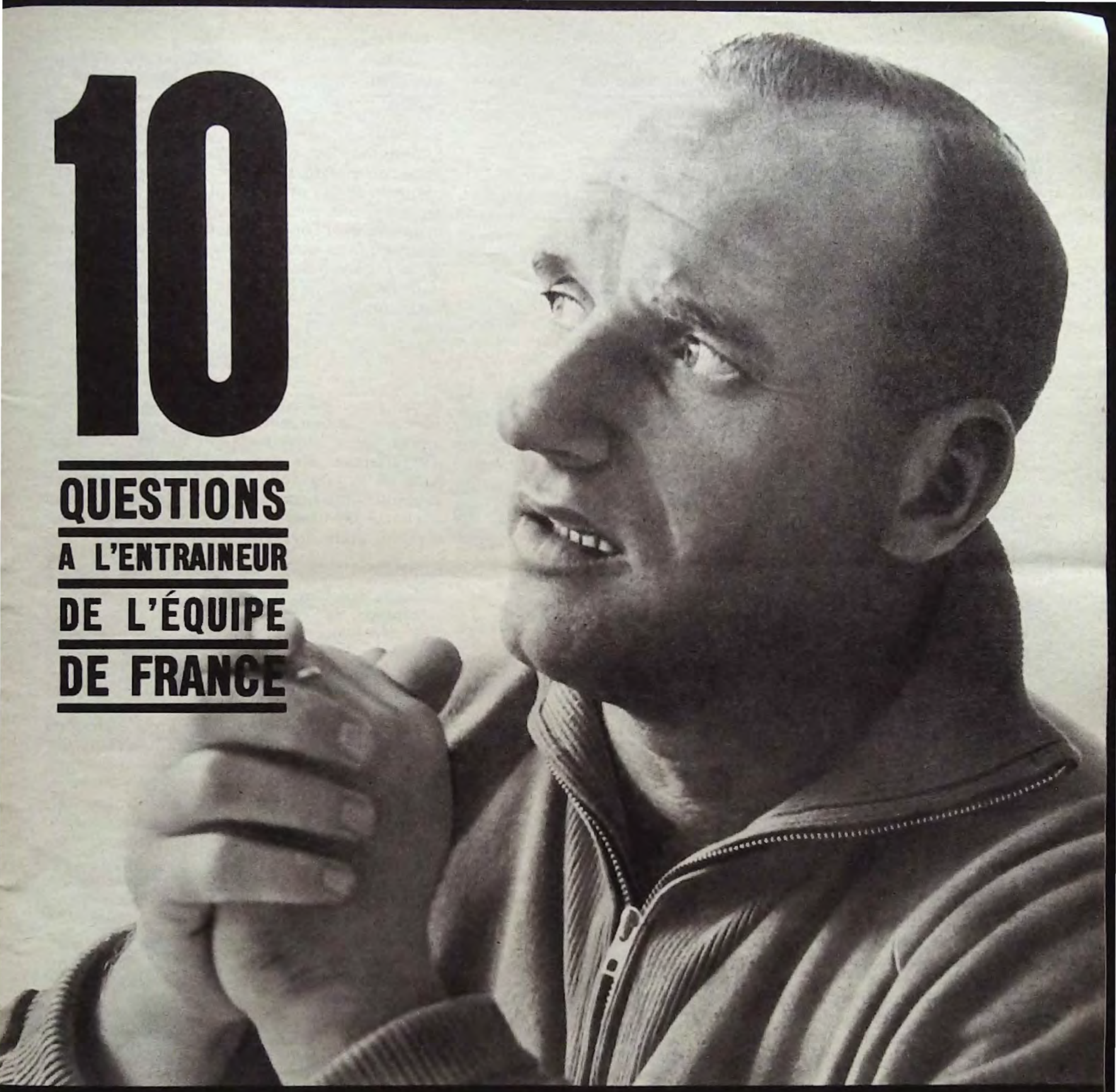
Football MAGAZINE

LECH LA RÉVÉLATION

Le jeune Lensois Georges Lech fut la grande révélation de la saison et de l'équipe de France. A l'aile droite, il démontra des qualités techniques de premier ordre. A 19 ans, Lech a entamé une carrière internationale prometteuse.

PHOTO ANDRE LECOQ

10 QUESTIONS A L'ENTRAINEUR DE L'ÉQUIPE DE FRANCE



HENRI GUERIN REPOND A L'HOMME DE LA RUE.

GUERIN REPOND

Henri Guérin, entraîneur de l'équipe de France depuis deux ans, ne refuse jamais la discussion. La preuve : il a répondu sans hésiter aux questions de l'homme de la rue déçu par les performances des Tricolores et à celles du spectateur plus évolué et ainsi beaucoup plus près des réalités.

1 **Henri Guérin, vous êtes l'entraîneur de l'équipe de France depuis deux ans. Il est incontestable que sous votre direction elle a trouvé une stabilité relative. En revanche, les résultats n'ont guère été favorables. L'équipe de France a joué 13 rencontres. Elle en a gagné seulement 2, elle a concédé 4 matches nuls et elle a subi 7 défaites. Cela représente un bilan de l'ordre de 30 %. C'est un bilan de faillite. Croyez-vous qu'il correspond à la valeur réelle du football français ?**

REPONSE. — Les chiffres sont forcément très éloquents, mais comme toujours on peut leur faire dire ce que l'on désire. A mon avis, ils ne prouvent pas que l'équipe de France a fait faillite. Et je m'explique... Lorsque j'ai pris la responsabilité des Tricolores, il y a deux ans, je savais parfaitement que le but à atteindre était très lointain. Nous avons agi très lentement, nous avons franchi peu à peu des étapes. Mais nous l'avons fait avec un football qui n'est pas de grande qualité. Je pense qu'il faut voir les choses en face et admettre que depuis la grande période rémoise nous marquons incontestablement le pas. Il n'y a pas, ou plus exactement, il n'y a plus de super-équipe en France et l'équipe nationale en subit tout naturellement le contre-coup.
Cette équipe nationale ne représentait pas plus la valeur réelle du football français en 1958 (lorsqu'elle a terminé troisième de la Coupe du monde en Suède) que de nos jours où elle est tout de même parvenue, qu'on le veuille ou non, en quart de finale de la Coupe d'Europe des Nations.
Seuls les pays qui ont une véritable politique d'équipe nationale peuvent prétendre le contraire. Ce n'est pas le cas de la France, où les clubs professionnels tiennent les guides et où le calendrier international n'est pas étudié en fonction de nos possibilités. On rencontre, par exemple, la Suède parce qu'elle est libre, ou la Belgique parce que c'est la tradition. Mais en dehors des matches de compétition (Coupe d'Europe, Coupe du monde), on ne cherche pas les adversaires qui nous conviennent le mieux. J'estime qu'il ne faut pas accorder trop d'importance aux résultats des équipes nationales qui n'engagent jamais tout le football et sont souvent le fait de circonstances heureuses.

2 **Le joueur français qui, de tout temps, a fait preuve d'originalité et d'indépendance, est-il, à votre avis, doué pour le 4-2-4 que vous préconisez ? Les faits, jusqu'ici, semblent prouver le contraire.**

REPONSE. — Je vais vous surprendre, sans doute, mais je pense que n'ai peut-être pas été assez strict avec les joueurs de l'équipe de France. Jusqu'ici je leur ai simplement donné un plan de jeu, à partir duquel ils ont pu prendre toutes les initiatives. Ce 4-2-4 est aussi bien fait pour les Français que toutes les autres formules du monde. L'an dernier, nous avons failli battre le Brésil et la Hongrie avec le 4-2-4. Si nous l'avions fait, ce serait aujourd'hui la formule idéale et l'on dirait que les Tricolores sont vraiment faits pour ce système.
Je le répète, rien n'est bloqué ni irréversible dans la façon de jouer des Tricolores. L'entraîneur propose, les joueurs disposent. C'est pour moi une vérité fondamentale.

3 **A tort ou a raison, vous avez été accusé de spéculer sur une tactique destructive, donc négative, pour obtenir des résultats. Or vous n'êtes jamais allé aussi loin qu'un Herrera en Italie ou un Jasseron à Lyon. N'eût-il pas mieux valu agir ainsi, comme l'a dit dans un moment d'humeur Georges Boulogne, plutôt que de tergiverser entre diverses tendances ?**

REPONSE. — Il est inexact de dire que j'ai spéculé sur une tactique destructive. Devant l'évolution, la prise de position catégorique des adversaires, j'ai simplement adapté notre plan de jeu. Je suis parti du 4-2-4, bien sûr, et à ce propos je tiens à souligner que si Georges Boulogne a orienté l'ensemble des entraîneurs français, il ne leur a jamais rien imposé.
En ce qui me concerne, j'ai surtout pensé au problème des deux arrières centraux. Ainsi, on a vu tout d'abord la formule Maryan-Lerond, puis Piumi-Herbin, ensuite Artelesa-Michelin, et enfin Artelesa - Charles-Alfred. Quatre formules très différentes les unes des autres en fonction de la personnalité des joueurs intéressés.
Il est certain, par exemple, que le système des deux arrières centraux ne saurait être le même avec le tandem Artelesa-Michelin, qu'avec le duo Artelesa - Charles-Alfred. Le défenseur Nimois nous a apporté une grande présence physique et morale qui n'existait pas avec ses prédécesseurs.
En tout cas, et quelle que soit l'orientation que l'on peut donner au rôle de deux défenseurs centraux, il est pour moi essentiel. Tout cela n'a rien de destructif ni de négatif. C'est la base d'un équilibre difficile à réaliser.

4 **On vous reproche d'avoir aligné contre la Hongrie des équipes très différentes de celles convoquées aux deux stages de Dinard. Ce fut en partie du temps perdu. Est-ce votre avis ?**

REPONSE. — Ce sont les événements qui nous ont empêchés de faire ce que nous désirions. Ainsi, Charles-Alfred et Chilan n'ont pas pu venir au premier stage de Dinard et Rambert n'était pas encore utilisable pour l'équipe de France en fonction du règlement international. Gress et Watteau ont subi de très nettes

baisses de forme. Tout cela pour vous dire qu'il ne nous a pas été possible de présenter deux équipes très proches l'une de l'autre et avec les éléments que nous souhaitions au départ. Quant aux stages de Dinard, à mon avis, ils ont été très utiles. Ce n'est pas perdre son temps, de toute façon, que de pénétrer dans le club France et d'y faire du bon travail de présélection.

---

5 **Pensez-vous que le football français obtiendrait de meilleurs résultats en utilisant le système Herrera dans son équipe nationale plutôt qu'en faisant un effort constructif ?**

REPONSE. — Il ne m'appartient pas de juger le système Herrera et de Jasseron. Une chose est certaine : ils réussissent. Je n'ai jamais cherché personnellement à éviter la défaite à tout prix et à arracher un succès par tous les moyens. Faudra-t-il en arriver là ? Ce n'est pas impossible.

---

6 **Pensez-vous que vous êtes tactiquement dans le coup ? Récemment vous avez paru amer, pourquoi ?**

REPONSE. — Je pense suivre très normalement l'évolution du football, et je ne suis pas du tout découragé. J'ai peut-être fait parfois des remarques un peu sévères, mais c'était immédiatement après un match. Quelques heures plus tard, j'avais retrouvé toute ma sérénité.

---

7 **Etes-vous très sensible aux critiques ? Les jugez-vous nuisibles ou constructives, étant entendu, bien sûr, que la France est le pays le plus critique du monde ?**

REPONSE. — On est toujours sensible à la critique. J'ai des responsabilités et j'admets le droit à la critique de tous les observateurs. Je respecte même leurs opinions. J'estime simplement que la critique est nuisible quand elle cherche à tirer des conclusions définitives à travers la vérité d'un moment. Rien n'est plus artificiel qu'un match de football qui peut évoluer dans un sens ou dans un autre pour quatre fois rien.

---

8 **Croyez-vous qu'il faut considérer votre passage à Rennes et à Saint-Etienne comme un échec ? N'êtes-vous pas indirectement victime de ces précédents dans l'équipe de France ?**

REPONSE. — Cette question me conduit à une sorte de justification. Je ne désirais pas le faire, mais puisque l'occasion se présente...
C'est Paul Nicolas qui m'a demandé de prendre, en 1959, la responsabilité de l'équipe de France B et des Espoirs. S'il l'a fait, c'est parce qu'il voyait sans doute en moi l'homme idéal. Je ne voudrais pas paraître vaniteux, mais si on m'a offert ensuite la succession de Batteux, c'est que j'avais tout de même prouvé quelque chose !
Echec à Rennes ? Si je l'avais voulu j'y serais encore. Mais j'ai pensé qu'il fallait aller de l'avant et j'ai voulu tenter ma chance à Saint-Etienne. Ce que j'avais pensé faire, c'est Jean Snella qui l'a réalisé et j'en suis très heureux pour lui.
Echec à Saint-Etienne ? Si l'on veut, mais je tiens à faire remarquer que j'ai quitté le club huit matches avant la fin... et qu'il a tout de même gagné la Coupe de France.

---

9 **Vous donnez parfois l'impression d'intellectualiser le football ?**

REPONSE. — J'ai au contraire l'impression de le simplifier. Ce sont certains journalistes qui font que le football est faussement intellectualisé. Je considère que le football est une chose naturelle et qu'il faut revenir aux sources. Joie de jouer, permanence de l'effort, libération du joueur, plein épanouissement dans un cadre donné... Avouez que tout cela n'a rien d'intellectuel !

---

10 **N'avez-vous pas souffert de la présence à vos côtés d'un homme comme Georges Verriest, qui, il faut bien le dire, n'a pas eu tellement de réussite avec l'équipe de France ? La formule de l'entraîneur-sélectionneur unique vous paraît-elle viable en France ?**

REPONSE. — J'ai pour Georges Verriest une amitié inattaquable. Il m'a toujours laissé entièrement libre de mes mouvements, aussi bien dans la préparation que dans l'organisation de l'équipe de France. Il s'est toujours reposé à cent pour cent sur mes jugements pour le choix des joueurs. Il centralisait les impressions de Langiller, Boulogne, Troupel et Borto, mais ne tranchait que rarement. Georges Verriest avait une grande indépendance vis-à-vis de la F.F.F. Son successeur ne pourra peut-être pas toujours en dire autant.
Quant à la formule du sélectionneur-entraîneur unique elle est extrêmement séduisante, mais ce patron ne pourrait obtenir tout ce qu'il désire. Il n'y a qu'un homme qui ait chez nous les pleins pouvoirs, c'est le président de Gaulle. En dehors de l'Elysée, il faut composer partout, et avec tout le monde...
Oui, un sélectionneur-entraîneur unique serait efficace s'il pouvait, par exemple, arrêter un Championnat à sa guise. Mais il n'en est pas question dans un système comme celui de notre professionalisme. Et c'est vrai dans bien d'autres pays. Regardez Herberger ! Il était le maître absolu du football allemand, mais il renonce depuis que les clubs ont pris l'affaire en main. Regardez Schwartz ! S'il est parti de Hollande pour le Portugal et Benfica, c'est un peu pour les mêmes raisons.

LUIS SUAREZ
LE "BI-CAMPEAO"

Au coup de sifflet final de la Coupe d'Europe des clubs, deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils étaient pourtant adversaires et l'un des deux forcément vaincu. En donnant l'accolade à Luis Suarez, Alfredo Di Stefano transmettait en quelque sorte le « témoin » au représentant de la génération suivante. Ainsi disparaissait « Monsieur Champion d'Europe » au bénéfice d'un autre Espagnol « pur sang », ancien apprenti boucher à La Corogne.

Luis Suarez, Espagnol de l'Ouest, jouant en Italie du Nord, c'est en quelque sorte la synthèse du professionalisme moderne, celui qui a succédé à l' « ère » du Real Madrid. Suarez a parfaitement assimilé les méthodes de haut rendement actuellement en vigueur dans le **Calcio** et sans lesquelles, hommes et clubs sont voués à l'échec. Voyez la Sampdoria d'Ocwirk et de Wisnieski à Gênes. En Italie, si l'on n'est pas le plus fort, on a vite fait de rejoindre le camp des faibles.

Luis Suarez est donc l'un des rares étrangers dont les qualités et les ambitions n'ont pas été broyées par le monstrueux Calcio, qui fait une incroyable consommation de vedettes internationales. Qu'ils viennent de l'Ancien Continent ou du Nouveau, des « cracks » du football, brésiliens ou espagnols, français ou anglais, sont balayés dans la proportion effarante de 90 %. Les Wisnieski, Del Sol, Néné et autres Hitchens ne nous démentiront pas : le Calcio est un gouffre d'argent et d'hommes.

Il s'est trouvé que l'un d'eux avait déjà partie liée avec Suarez quand le transfert de celui-ci fut envisagé par le « Signor » Moratti, roi du pétrole et président de l'Inter de Milan. Ce n'est pas par hasard, en effet, qu'Helenio Herrera a fait venir Suarez de Barcelone. Il savait qu'en Italie, où le brillant et la poudre aux yeux sont rois, un joueur aussi consciencieux que Luis était indispensable. Dans l'esprit d'Herrera, Suarez devait être la cheville ouvrière de son système de jeu, basé sur la défensive, avec un homme supplémentaire pour couvrir celle-ci. C'est ce qu'on appelle le béton en France et le catenaccio en Italie. Mais, pour rétablir en attaque l'équilibre sans lequel la victoire apparaît sans grand espoir, il fallait à Herrera un homme qui restituât en quelque sorte cet équilibre en jouant pour deux. Herrera et Suarez ont réussi, celui-ci apportant à Villalonga, son entraîneur d'un jour, son expérience italienne et avec elle la victoire finale en Coupe d'Europe des Nations. Tâche écrasante s'il en est. Qu'en pense le double et unique champion d'Europe ?

SERVITUDE ET GRANDEUR PROFESSIONNELLES

Récemment, il se trouvait à Paris pour se faire soigner chez Emile Wanono, cet Herrera du muscle, qui dit tout ce qu'il fait mais ne fait pas toujours ce qu'il dit... Suarez aurait pu être détendu : la Coupe d'Europe des clubs était terminée, victorieusement. Il ne restait plus à jouer qu'un éventuel match d'appui contre Bologne, et la Coupe d'Europe des Nations pour laquelle il n'était pas encore sélectionné, officiellement du moins. Mais Luis était cependant nerveux, voire inquiet : **« Aujourd'hui, nous n'avons guère travaillé »**, disait-il à Wanono, à moitié en espagnol, à moitié en français, sur un ton réprobateur.

— Mais pourtant votre saison est pratiquement terminée !

Il secoua la tête, et ce geste de dénégation traduisait mieux ses sentiments que tous les discours.

« Il nous reste le match contre Bologne, et M. Herrera nous a bien dit de tout faire pour nous maintenir en forme. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous n'avons pas assisté au banquet ayant suivi la finale de la Coupe d'Europe des clubs. »

M. Herrera ayant dit, chacun s'exécute à l'Inter. Suarez accepta deux doigts de beaujolais en déjeunant et refusa apéritif et, bien sûr, digestif. Luis Suarez est comme envoûté par Herrera. Il en parle avec un respect admiratif en évoquant sa vie quotidienne et ses problèmes :

« Avec M. Herrera, il faut évidemment être toujours en condition physique. Il s'y emploie tous les jours et se rend rapidement compte lorsqu'un joueur n'est « pas dans le coup ». C'est, je crois, l'un de ses secrets, et il n'hésite pas alors à mettre le joueur sur la touche, quelle que soit sa personnalité.

— Pensez-vous qu'il aurait éliminé Di Stefano s'il avait été entraîneur du Real Madrid, cette saison par exemple ?

— Il est difficile de répondre, mais je crois bien que oui. »

Luis Suarez est plongé dans sa réflexion dont je vais le tirer par une question brutale :

« Appréciez-vous le rôle que l'on vous a confié à l'Inter de Milan, et ne regrettez-vous pas, parfois, le football de votre jeunesse ?

— C'est tout autre chose. Quand j'étais jeune, je jouais uniquement pour m'amuser. Retrouver le stade était déjà une grande joie après avoir quitté l'étal de boucherie où j'étais apprenti. Aujourd'hui, je suis professionnel et fais partie d'une équipe dont le chiffre d'affaires est énorme. Je suis en somme un employé d'une entreprise, je dois obéir aux consignes reçues, mais je suis bien payé pour cela.

— Etant donné le double rôle que l'on vous fait tenir, passez-vous... deux fois à la caisse ?... »

Il fallut d'abord un certain temps pour traduire les nuances de la question. Quand il eut parfaitement compris, Luis éclata de rire, comme il sait si bien le faire et répondit :

« A peu près !... »

A l'Inter de Milan il est un étranger, une sorte de centurion qui se bat avec tout son potentiel technique et physique. Il est au service de qui le paye grassement. La fortune qu'il accumule — car il s'agit bien de cela et pas seulement d'un salaire — il l'investit dans l'usine de tricotage qu'il a montée à Barcelone, il y a déjà quelques années, avec un camarade de club. Demain il peut avoir un accident grave, une fracture mal réduite ou des ligaments distendus pour toujours. Luis le joueur de football cédera alors la place à l'industriel Suarez. Mais, actuellement, sa souplesse naturelle et aussi la chance lui ayant épargné ces déboires, il peut continuer à mener de front ses deux activités.

Celle de footballeur est d'ailleurs en partie double : grâce à l'occasion de la Coupe d'Europe des Nations dont le calendrier était favorable, Suarez a été autorisé par son club à répondre à l'invitation de la Fédération espagnole pour jouer la poule finale.

Ce fut une grande joie pour lui, mais aussi un redoutable honneur : champion d'Europe des clubs avec l'Inter après avoir éliminé... le Real Madrid, il se devait de rendre à son pays, par le truchement de la Coupe d'Europe des Nations, ce qu'il lui avait pris en Coupe d'Europe des clubs. Or rien n'est plus difficile de réussir quand il le faut absolument. Après une saison très lourde, terminée par une déchirure musculaire, Luis avait donc tout à perdre. Contre la Hongrie il amena le premier but qui pesa si lourdement dans la balance, mais il fut pris de crampes et se roula plusieurs fois à terre, de douleur qui n'était pas feinte. Mais le but avait été atteint. Grâce à lui pour une bonne part, l'Espagne irait en finale contre les Russes, ces « inconnus » tant redoutés.

Trois jours après le match épuisant contre la Hongrie, on retrouva le même Suarez, celui qui couvre un terrain énorme, qui est partout, soutient sa défense, sans négliger l'attaque. Cette fois, il ne participa pas directement à la réalisation des deux buts espagnols et, pourtant, tous ses camarades vinrent spontanément à lui lorsque l'Espagne fut couronnée championne d'Europe. Chacun d'eux savait instinctivement qu'il devait à la vedette de l'Inter une grande part de reconnaissance.

Pendant tout le tournoi final, Suarez fut surveillé de très près. Ici c'est l'inter soviétique Korneiev (n° 10 lui aussi, culotte blanche) qui tente de l'arrêter.

Le lendemain de cette victoire historique, il demeura encore à Madrid, parmi ses camarades et afin de participer aux festivités officielles. Pourtant, il avait beaucoup à faire : retourner à Milan signer un nouveau contrat, puis prendre un repos bien gagné à La Corogne. Mais il n'était pas question qu'il se dissocie de son équipe nationale aussi bien dans les honneurs que pendant les difficultés que les Russes accumulèrent sous les pas des Espagnols pendant 87 minutes.

« Quelle impression ressentez-vous après cette victoire qui vous assure le double titre de champion d'Europe ?

— Je suis très heureux, bien sûr, mais ce n'est pas exactement la même chose : la Coupe d'Europe des clubs est une compétition beaucoup plus ramassée et dense que celle des Nations étalée sur quatre ans. Je crois qu'il est plus difficile de remporter la première que la seconde. La meilleure preuve en est la présence des Danois. Jamais, en Coupe d'Europe des clubs, il n'y a eu d'équipe aussi... modeste en demi-finales. Et puis, je suis très heureux en tant qu'Espagnol. Voyez-vous, à Vienne, j'aurais aimé rencontrer une autre équipe que le Real, car cela me faisait un peu de peine de voir la déception de mes compatriotes. A Madrid, au contraire, ce fut une joie totale. »

Et il s'en alla avec son ami Amancio, le grand vaincu de Vienne.

REPORTAGE DE ROBERT VERGNE
PHOTOS MARYSE DUFAUX

UNE EXCLUSIVITÉ

HUIT ÉQUIPES NATIONALES AU MICROSCOPE

PAR JACQUES FERRAN

De gauche à droite : Dias, Pelé et Carlos Alberto. 65 ans à eux trois, trois hommes pour Londres.

LE BRÉSIL NE SERAIT PAS FAVORI

SI

LES CHAMPIONNATS DU MONDE AVAIENT LIEU EN 1964

En trois semaines, Jacques Ferran a vu opérer huit équipes nationales : l'Argentine, le Brésil, l'Angleterre et le Portugal (dans l'officieuse Coupe des Nations organisée par le Brésil pour le cinquantenaire de la C.B.D.), l'Espagne, l'U.R.S.S., la Hongrie et le Danemark (dans la phase finale de l'officielle Coupe d'Europe des Nations disputée en Espagne). Ce sont ses notes techniques sur ces huit équipes que « Football-Magazine » est heureux de publier.

L'ARGENTINE

LE COMBLE DE L'ART OU DE L'ANTI-JEU

L'Argentine : trois victoires en trois rencontres. Buts : 6 pour, 0 contre. Première place du Tournoi de la C.B.D. Le plus retentissant : son succès sur le Brésil (3-0) à Sao-Paulo.

IDEE GENERALE : une équipe qui n'y croyait pas, sans préparation et sans plusieurs de ses meilleurs éléments (notamment Sacchi, Albrecht, Marzolini, San Filippo et les joueurs d'Independiente). Elle aborda donc chaque match avec une extrême prudence et triompha en faisant tomber chacun de ses adversaires dans le piège de sa fausse faiblesse.

L'EQUIPE : prirent part aux trois matches : le gardien Carrizo (38 ans), les défenseurs Simeone et Ramos Delgado (Varacka blessé au 2e match), les deux hommes du milieu Rendo et Rattin et les attaquants Onega et Rojas (Artime blessé au 1er match). L'équipe-type du Tournoi (en 4-2-4) : Carrizo - Simeone, Ramos Delgado, Varacka, Vieitez - Rendo, Rattin - Onega, Artime, Rojas. Telch.

ORGANISATION : un 4-2-4 extrêmement prudent avec un regroupement massif en défense (6 ou 7 défenseurs parfois) et surtout au milieu du terrain (où se replient les ailiers et même les avants centre). La défense quoique massive, recherche le hors-jeu grâce à la clairvoyance des arrières centraux. Contre le Brésil, l'entraîneur Minella imposa un « catenaccio », avec un homme libre (R. Delgado) et le marquage individuel de six joueurs brésiliens. Ce qui eut pour effet de paralyser, puis d'énerver le Brésil et de le rendre vulnérable.

FORME DU JEU : les défenseurs sont très habiles dans le placement et la récupération de la balle. Ils la transmettent au milieu du terrain où elle est conservée, comme « gelée ». Les atta

Torres (au centre) la grande déception portugaise de la Coupe des Nations à Rio.

L'Argentine au le triomphe de l'économie, avec un etonnant rideau défensif. De g. à dr. : Rattin (5) Rendo (8) Ramos Delgado (4) et Varacko (6) contre le Portugal.

L'attaque anglaise de Maracana 64, de g. à dr. : Thompson, Greaves, Byrne, Eastham et Charlton.

Pauvre Yachine ! Il vient d'être « fusillé » a bout portant par Peredo. L'Espagne mène 1-0 devant l'U.R.S.S. et prend une option sur la victoire finale.

Jour de gloire pour Olivella, capitaine de l'équipe d'Espagne, qui offre la Coupe d'Europe des Nations (Coupe Henri-Delaunay) au public de Madrid.

quants répugnent à toute prise de risque : débordements, tirs, percées. Ils comptent sur une technique sans défaut, mais d'une extrême lenteur, qui a pour effet de briser le rythme de l'adversaire et de l'engluer.

JOUEURS : forces : l'expérience et la sûreté de Carrizo, la solidité et la clairvoyance de R. Delgado et Varacka au centre de la défense, l'abattage et la lucidité du grand Rattin et du minuscule Rendo au centre du terrain, l'opportunisme d'Artime avant centre. Faiblesses : les arrières latéraux presque toujours battus homme à homme, les ailiers (pas un seul véritable ailier).
Au total : triomphe de l'habileté, de l'astuce, du ralentissement volontaire, du flair sur des équipes fatiguées (Portugal, Angleterre) ou naïves (Brésil). Parfois l'Argentine est le comble de l'art, parfois le comble de l'antijeu.

LE BRÉSIL

A LA RECHERCHE DE LUI-MEME

Le Brésil : deux victoires et un échec « sanglant » (contre l'Argentine). Buts : 9 pour, 5 contre. 2e place de son Tournoi.

IDEE GENERALE : le Brésil voulait profiter de ce tournoi pour rajeunir son équipe et préparer la Coupe du Monde 66. Mais il n'alla pas jusqu'au bout de son idée (Julinho, Vava, une mi-temps de Zagalo). De plus, ses essais ne furent pas très convaincants.

L'EQUIPE : défense constante avec Gilmar comme gardien et 4 jeunes défenseurs : Carlos Alberto, Brito, Joel et Rildo (tous d'environ 20 ans) ; milieu du terrain : Gerson et Dias (ce dernier blessé et remplacé par Carlinhos pour le 3e match); attaque-type : Julinho, Vava, Pelé, Rinaldo. Mais, au 3e match, Jairzinho, et Arton remplacent Julinho et Vava plus ou moins indisponibles et Rinaldo décevant, cède sa place à Zagalo en cours de rencontre.

ORGANISATION : le 4-2-4 brésilien, avec tendance 4-3-3 (ailier gauche replié). Spécialisation à outrance : contre le béton argentin, impuissance à modifier le système de jeu. Les quatre défenseurs n'utilisent pas le hors-jeu et, mal soutenus par les hommes du milieu, sont souvent pris de court.

FORME DU JEU : médiocrité du jeu collectif, les combinaisons se réduisant presque toujours à deux hommes avec soutien insuffisant. Le rayonnement exceptionnel de Pelé contre l'Angleterre suffit à lui seul à donner au jeu du Brésil une structure, Mais sa nervosité et sa fragilité entraînent également son déclin. Il semble que le Brésil joue toujours comme s'il possédait un ou deux joueurs hors-série.

JOUEURS : parmi les jeunes joueurs essayés, le plus indiscutable est l'arrière droit de Fluminense, Carlos Alberto, adroit et athlétique. A suivre encore : les ailiers Jairzinho, vif et inspiré, et Rinaldo au tir remarquable. Plus médiocres : les arrières Brito, Joel, Rildo. Insuffisance au milieu du terrain avec Dias et surtout Gerson, lent et peu collectif. L'avant centre Airton, remuant, opportuniste, est à revoir. Quant au roi Pelé, c'est tout ou rien.
Au total, beaucoup de problèmes se posent à Feola et aux techniciens brésiliens pour découvrir de nouveaux Pelé ou former un ensemble susceptible de remporter un 3e titre mondial.

L'ANGLETERRE

DES POSSIBILITES POUR 66

L'Angleterre : un match nul (1-1 avec le Portugal) et deux défaites . Buts : 2 pour, 7 contre. Dernière place du tournoi avec l'autre équipe européenne.

IDEE GENERALE : L'Angleterre de fin de saison est arrivée au Brésil fatiguée par plusieurs rencontres internationales (Portugal, Irlande, Etats-Unis) et un trop long voyage. Elle a, paradoxalement, joué son meilleur match le premier jour contre le Brésil et Pelé, quoique battue 5 à 1. Elle s'est usée dans une dure bataille contre le Portugal et s'est trouvée à bout de souffle devant l'Argentine.

L'EQUIPE : la formation-type a joué, à deux hommes près (le gardien et l'arrière droit), le 1er et le 3e match. C'est : Banks - Cohen, Norman, Wilson - Milne, Moore - Thompson, Greaves, Byrne, Eastham, Charlton. Pour le 2e match, des hommes frais (Bob Thompson, Flowers, Paine, Hunt) entrèrent. C'est la meilleure équipe anglaise possible, avec le renfort éventuel d'Armfield (blessé) et de Haynes.

ORGANISATION : le 4-2-4 n'est pas encore accepté et si l'Angleterre paraît jouer avec 4 arrières, s'est l'adversaire et ses 4 attaquants qui l'imposent. Le marquage individuel reste strict et est très poussé dans les déplacements sur le terrain.

FORME DE JEU : les hommes du milieu et les attaquants (ailiers) se replient profondément. En revanche, les défenseurs n'hésitent pas à contre-attaquer. Le jeu de flux et de reflux exige une grande résistance qui a manqué aux Anglais. Le jeu offensif est plus court et plus continu que dans le passé. Recherche du une-deux et du déséquilibre collectif ; moins de balles hasardeuses, mais aussi jeu de tête et tirs en déclin.

JOUEURS : les meilleurs sur l'ensemble du tournoi : l'ailier droit Thompson, le seul capable d'une action tranchante devant l'Argentine, et le demi défensif Moore. Le plus décevant : Charlton. Mais on ne doit pas juger Greaves et Byrne, très émoussés, sur leur comportement dans ce tournoi.
Au total, l'équipe anglaise, quoique décevante, a montré de grandes possibilités techniques et même tactiques. Elle devrait, en pleine condition physique, être extrêmement redoutable.

MICROSCOPE (SUITE)

LE PORTUGAL

CEUX QUE L'ON ATTENDAIT PAS

Le Portugal : un match nul et deux défaites. Buts : 2 pour, 7 contre. Dernière place du tournoi avec l'Angleterre.

IDEE GENERALE : l'équipe portugaise victorieuse de la Suisse et de la Belgique et battue de peu par l'Angleterre avait de l'ambition. Elle comptait surtout sur les attaquants de Benfica. Elle perdit le 1er match contre l'Argentine par manque de combativité ou de fraîcheur et par la carence totale de Torres. Elle se battit remarquablement devant l'Angleterre qu'elle méritait de battre (1-1). Puis, décimée, fatiguée, s'offrit aux coups du Brésil.

L'EQUIPE : elle ne put jamais présenter sa formation-type, par suite de blessures ou de maladie (Augusto, Eusebio, Simoes, Peres, Pinto jouèrent tous les matches : Americo le gardien, Festa, Gomes et Jose Carlos les défenseurs, Mendes et Coluna au milieu. Equipe-type (en 4-2-4) : Americo - Festa, Baptista, Jose Carlos, Gomes - Mendes, Coluna - Augusto, Eusebio, Torres, Simoes (Peres).

ORGANISATION : un 4-2-4 avec tendance au 4-3-3 (Simoes ailier gauche au milieu du terrain). Mais la défense n'a pas abandonné le marquage individuel.

FORME DE JEU : grande mobilité, instinct du jeu défensif et offensif, milieu du terrain très bien tenu avec participation des attaquants (Simoes surtout). Tendance individualiste des attaquants (Eusebio) et insuffisance du tir. Mais jeu varié, vif, plaisant, auquel il n'a manqué que l'efficacité.

JOUEURS : les défenseurs portugais furent dans l'ensemble très bons, surtout lorsque Germano, lourd et lent, laissa sa place à Baptista. Le milieu de terrain bénéficia de la personnalité et de l'expérience de Coluna. En attaque, seul Simoes, malheureusement handicapé par une blessure, donna satisfaction. Eusebio pêcha par son individualisme. Torres et Augusto furent très faibles. Un espoir : le jeune ailier Peres. Au total, le Portugal a valu par ses jeunes joueurs qui lui permettent d'attendre beaucoup de l'avenir. Mais un malaise régna dans la conduite de l'équipe dont firent les frais le sélectionneur Antunes et l'entraîneur Vas.

L'ESPAGNE

LE TRIOMPHE DES VERTUS INSTINCTIVES

L'Espagne : deux victoires décisives devant la Hongrie (2-1) et l'U.R.S.S. (2-1). Buts : 4 pour, 2 contre. Championne d'Europe.

IDEE GENERALE : une équipe d'Espagne rajeunie, sans vedette (sauf Suarez), ambitieuse, mais connaissant ses limites. Elle valut par son esprit de corps, sa détermination et les qualités instinctives du football espagnol.

L'EQUIPE : elle fut la même pour les deux matches, c'est-à-dire (en 4-2-4) : Iribar — Rivilla, Olivella, Zoco, Calleja — Fuste, Suarez — Amancio, Pereda, Marcelino, Lapetra. Del Sol, arrivé d'Italie à la veille du premier match, ne fut pas retenu par Villalonga.

ORGANISATION : un 4-2-4 en partie imposé par l'adversaire avec marquage individuel et repli des hommes du milieu dès que l'adversaire à la balle, voire d'un attaquant (Lapetra). Attaques à 5 ou 6 hommes.

FORME DE JEU : mobilité générale (participation à l'offensive de Rivilla et Zocco, rôle à la fois défensif et offensif des hommes du milieu, permutation des attaquants), vivacité, tempérament, mélange d'efforts individuels et collectifs.

JOUEURS : aucun joueur à très forte personnalité, sauf Suarez, et, en moindre part, Amancio et Zoco. Mais aucune défaillance individuelle, le tempérament et l'obstination compensant l'insuffisance de moyens (Marcelino, Fuste, Pereda).
Au total, une équipe ardente, solide, bien organisée et portée par son public. Mais une équipe dont l'avenir paraît limité si elle ne reçoit pas l'aide d'un ou deux grands attaquants.

L'U. R. S. S.

UN PLAFOND QU'ON NE DEPASSE PAS

L'U.R.S.S. : élimine aisément le Danemark (3-0), mais s'incline en finale devant l'Espagne. Buts : 4 pour, 2 contre.

IDEE GENERALE : une équipe soviétique bien préparée, bien rodée, venue en Espagne pour défendre son titre de Champion d'Europe. Elle a succombé en finale sur sa valeur.

L'EQUIPE : un seul changement, mais important, entre les deux matches : Gousarov, 2e avant centre, fut remplacé par Korneiev, qui joua au milieu du terrain, tandis qu'Ivanov jouait un rôle offensif. Ce changement enleva du perçant à l'attaque soviétique. Equipe de la finale (en 4-2-4) : Yachine — Chustikov, Chesternev, Anitchkin, Mudrik — Voronine, Korneiev — Tchislenko, Ivanov, Ponedelnik, Khousainov.

ORGANISATION : 4-2-4 de base, mais sans abandon du marquage individuel. Repli fréquent des hommes du milieu en défense et d'Ivanov ou d'un ailier au milieu du terrain. Importance des ailiers (débordements).

FORME DE JEU : bon jeu collectif avec une remarquable tenue de balle et un soutien constant. Mais un football impuissant à changer de rythme et surpris par la vivacité et la spontanéité de l'adversaire. Qualité prépondérante : celle de footballeurs-athlètes.

JOUEURS : Yachine trop peu sollicité pour être jugé ; des défenseurs grands, puissants, adroits, mais un peu lourds, un milieu de terrain remarquable, grâce à l'excellent Voronine, mais réticent à participer à l'attaque ; deux ailiers vifs et entreprenants et des avants centre plus opportunistes que créateurs. Une déception : Ivanov.
Au total, une équipe soviétique égale à elle-même, pleine de ressources et de fond, mais incapable de dépasser un certain niveau devant un adversaire qui la dépasse.

LA HONGRIE

UN CHOIX DIFFICILE

La Hongrie : battue en 1/2 finale par l'Espagne ; bat le Danemark péniblement (3-1). A dû jouer deux fois la prolongation. Buts : 4 pour, 3 contre. 3e de la Coupe d'Europe.

IDEE GENERALE : une équipe qu'on croyait bien prête, mais qui parut dépaysée et impressionnée par la chaleur, par le public et par le tempérament espagnols.

L'EQUIPE : la formation n° 1 (Szentmihaly — Matrai, Meszaly, Sipos, Sarosi — Komora, Nagy — Bene, Albert, Tichy, Fenyvesi) fut tellement décevante devant l'Espagne que de nouveaux joueurs entrèrent contre le Danemark : les arrières Novak et Ihasz, le demi Solymosi et les attaquants Farkas et Varga.

ORGANISATION : le 4-2-4 le plus évolué de la Coupe d'Europe avec quatre vrais arrières évoluant du marquage individuel au marquage de zone, et une grande spécialisation des tâches. Rôle offensif des arrières latéraux.

FORME DU JEU : technique individuelle et collective très poussée ; jeu court ou long ; recherche de la contre-attaque soudaine et du une-deux presque systématique. Mais manque de tranchant et de prise de risque (tir). Absence d'un véritable ailier droit.

JOUEURS : maîtrise un peu lourde des défenseurs ; activité sans inspiration au milieu du terrain ; déception complète de Tichy et semi-échec d'Albert. Le meilleur des attaquants : Bene. Bonne performance de Fenyvesi. Des quatre nouveaux essayés à Barcelone, les meilleures promesses ont été données par l'arrière droit Novak. Au total, une équipe hongroise partagée entre la finesse et la force, la subtilité et l'engagement et qui n'est parvenue à s'exprimer dans aucune de ces voies.

LE DANEMARK

DES AMATEURS DOUES

Le Danemark : battu en demi-finale par l'U.R.S.S. et, en match de classement, par la Hongrie après prolongation. 4e de la Coupe d'Europe.

IDEE GENERALE : les Danois sont strictement amateurs et fiers de l'être. Chacun des sélectionnés a pris sur ses vacances pour se rendre en Espagne. Le gardien titulaire, qui avait un voyage d'affaires à effectuer en Ecosse, ne se rendit pas pour cette raison en Espagne.

L'EQUIPE : elle ne subit qu'une seule modification entre les deux matches. C'est-à-dire : Nielsen — J. Hansen (Wolmar), B. Hansen, K. Hansen — Larsen, E. Nielsen, — Berthelsen, Sorensen, Matsen, Thorst, Danielsen.

ORGANISATION : elle procède du classique WM avec les deux demis et les deux inters très repliés. Les Danois semblent affectionner les grands changements d'aile, surtout de droite à gauche, comme cela était à l'honneur dans les équipes anglaises d'avant guerre. Malgré une technique individuelle très suffisante, chez la plupart d'entre eux, les Danois font preuve très souvent d'une grande naïveté dans leur jeu.

JOUEURS : le meilleur est l'avant centre Matsen, très bon technicien, surtout dans ses débordements sur la droite, athlétique, courageux et même batailleur. Le jeune gardien Nielsen a fait également grosse impression, mais il ne faut pas oublier qu'il gardait les buts d'une équipe dominée, ce qui est toujours plus facile pour un gardien. A noter également Sorensen et Larsen.

DEUX VAINQUEURS QUI DOIVENT PRENDRE GARDE

EN CONCLUSION, remarquons que :

1. **Du point de vue de l'organisation, aucune de ces huit équipes n'utilise le catenaccio (béton) à l'italienne. Seule l'Argentine l'a employé, exceptionnellement, contre le Brésil (et a d'ailleurs triomphé 3-0). Le système de base presque général est le 4-2-4, mais il est souvent imposé par l'adversaire (qui joue avec 4 avants).**

2. **Le marquage individuel résiste partout. Seule équipe convertie au marquage de zone : le Brésil. Sur la voie : la Hongrie.**

3. **Il est impossible d'établir une hiérarchie réelle de ces huit équipes. Une seule est inférieure : le Danemark. Mais un match entre chacune des autres serait incertain. Et les deux vainqueurs, Argentine et Espagne, ne semblent pas — il s'en faut de beaucoup — supérieurs en classe pure à leurs rivaux.**

4. **On peut parler cependant d'un déclin du Brésil et, à un degré moindre, de la Hongrie ; d'une stabilité de l'U.R.S.S. et d'un certain renouveau de l'Argentine et de l'Espagne. L'Angleterre sera très redoutable chez elle en 1966 et, d'une façon générale, le football européen nous paraît plus avancé que le football sud-américain.**

5. **Un joueur, sur un match, a surclassé tous les autres : Pelé. Mais, derrière lui, les grandes vedettes sont rares ou émoussées. Citons, comme gardien : Yachine ; comme défenseurs : Carlos Alberto, Moore, Zoco, Ramos Delgado ; comme hommes de milieu : Rendo, Coluna, Suarez, Voronine ; comme attaquants : Simoes, Thompson, Amancio, Tchislenko, Bene.**

LE COURRIER DU CHAMPION

FOOTBALL ET SPORTS D'ÉTÉ

QUESTION POSEE PAR M. MAURICE COIFFARD

10, rue de la Libération, à Granville.

« Le football est un sport qui dure onze mois sur douze. Je me demande tout de même si les joueurs professionnels aiment ou peuvent pratiquer d'autres sports. J'aimerais surtout savoir s'ils en font d'autres pendant les semaines d'été où ils se trouvent en vacances. Ont-ils le droit et quelles activités choisissent-ils ! ».

JACQUES FOIX RÉPOND

« Le contrat du footballeur professionnel ne lui interdit pas la pratique d'autres sports. Mais il est bien certain que, pour des raisons d'assurances et de sécurité, il vaut mieux pour lui ne pas prendre de risques en faisant du ski ou de la compétition automobile. Une fracture ou une simple entorse, un accident grave pourraient avoir les plus fâcheuses répercussions.

Il reste donc les sports d'été ou des beaux jours, comme le tennis, la natation, le volley-ball ou l'athlétisme. Ne parlons pas du hand-ball, du basket ou même du rugby qui sont, en pleine saison, des formes de travail et d'entraînement collectif couramment utilisées dans les clubs. Ils sont en effet très utiles, tant dans le domaine du travail athlétique (pour la résistance aux chocs, au souffle, pour la détente et pour les démarrages) que dans celui du perfectionnement tactique (pour les démarquages, les passe-et-va, etc.).

Quant aux sports qu'on pratique surtout l'été, ils sont d'abord considérés comme des formes d'entretien, des distractions qu'on peut utiliser sans pour cela en abuser.

TENNIS ET FOOTBALL

Parlons d'abord du tennis : c'est celui que je pratique personnellement le plus et que pratiquent la plupart des footballeurs. Il me semble que ce sport très complet est l'un de ceux qui peut être le plus utile au footballeur, d'abord parce qu'il fait travailler les réflexes et la condition physique, ensuite parce qu'il cultive l'adresse, le coup d'œil et ce qu'on appelle le « timing », enfin parce qu'il exige des qualités morales propres à tous les sports individuels. Sans doute ne faut-il pas en abuser, car il aurait tendance à durcir les mollets. Mais il est tout de même très complet et, de surcroît, très agréable à pratiquer.

D'ailleurs, beaucoup d'entraîneurs et de joueurs français l'ont compris. Lucien Leduc ne manquait pas d'emmener, chaque semaine, ses Monégasques champions de France 1963 au Country Club de Monte-Carlo. Leduc est lui-même une excellente raquette. Tout comme Lucien Jasseron, tennisman de talent, qui a donné à ses Lyonnais le goût de ce sport. Ainsi Mignot, Polak, Dumas sont-ils devenus d'excellents tennismen.

Les bons joueurs ne manquent pas, d'ailleurs, dans le football ! Je ne peux les citer et les connaître tous. Mais je connais la qualité d'un Jacky Faivre, d'un Loncle, d'un Breistroff, d'un Stiévenard, d'un Célestin Oliver, d'un Nagy, entre autres.

Un bon footballeur ne peut pas ne pas être coordonné, équilibré et doué. Il y a d'ailleurs des tennismen qui furent, à l'inverse, d'excellents footballeurs, comme Molinari, Contet ou Renavand.

Chaque été, donc, et à condition de se méfier des coups de chaleur, des insolations, des fatigues excessives, le footballeur pro peut fort bien jouer au tennis. Je dirai même que c'est l'un des meilleurs sports d'entretien qui lui permettra de se dépenser, de conserver son poids de forme, ses réflexes, sa détente et son démarrage.

ATTENTION A LA PLAGE !

Bien plus dangereux sont les sports dits de plage, comme la natation ou le volley-ball.

La natation n'est pas très compatible avec le football. Car l'effort fourni y est différent. Il est rare de trouver un nageur-footballeur ou un footballeur - nageur. J'en connais un : il s'appelle Yvon Quédec, fut champion de France de relais 3 nages avec le R.C.F. et, en football, international universitaire amateur et Espoir ! Mais c'est une exception. En été, le footballeur pro se baigne, mais peu de temps. Il cesse en général les bains de mer quelques jours avant de reprendre l'entraînement et le ballon rond. Car l'eau durcit les muscles et aurait peut-être tendance à prédisposer aux accidents musculaires.

Quant au volley-ball, s'il n'est pas dangereux en soi, il n'est et ne reste qu'un jeu de plage, où les chevilles sont mises à rude épreuve et sous la menace des torsions.

LES POINTES ET LES CRAMPONS

Reste l'athlétisme. Bien sûr, ce serait un magnifique sport de complément s'il n'exigeait pas un entraînement long, intense et spécialisé. Quoi qu'on en dise, il n'y a rien à voir entre le football et le 800, le 100 ou le 1.500 mètres. Car l'effort de l'athlète est moins heurté, moins contrarié par les chocs et les contacts, moins pensé, plus dirigé, plus « enroulé » que celui du footballeur. L'athlétisme peut être un magnifique sport de complément pour le football. L'inverse est d'ailleurs vrai, comme le démontrent toute l'année, à l'I.N.S., les Jazy, Piquemal et autres Lagorce.

Je connais beaucoup de footballeurs qui ont pratiqué l'athlétisme pour cultiver et améliorer leur vitesse ou leur style de course, leur détente. Ainsi, Jonquet utilisait-il beaucoup les chaussures à pointes, lui qui est d'ailleurs un transfuge de la piste. Et « Bill » Domingo améliora sa façon de courir par l'athlétisme.

Ainsi Robert Herbin — comme tous les jeunes footballeurs de son Cavigal de Nice d'ailleurs — est-il un fervent de la piste et un athlète de valeur qui aurait pu réussir une très brillante carrière s'il avait préféré les chaussures à pointes aux chaussures à crampons.

Mais il est vraiment impossible de pratiquer l'athlétisme avec sérieux alors que le moment de la détente et du repos est venu.

Notre saison est longue, fatigante, exigeante. Nous devons nous ménager et ne pas gaspiller nos forces au moment où il faut justement les renouveler.

Posez chaque mois à vos footballeurs préférés des questions auxquelles ils répondront par l'intermédiaire de « Football-Magazine ».
Adressez vos lettres à notre journal « Courrier du champion », 10, Faubourg Montmartre, Paris-9e.

RÉPONSES A TOUT

QUESTION POSEE PAR M. ANDRE PARIZOT

rue du Pont, à Millau.

« Un joueur peut-il être hors jeu sur un corner ? »

GEORGES BOULOGNE
instructeur national
REPOND

« Un joueur ne peut être hors jeu sur corner. Mais ce privilège cesse dès que le ballon a été touché par un autre joueur. »

QUESTION POSEE PAR M. BACH

rue de la Forêt-Verte, à Saverne.

« J'ai lu récemment que Vincent avait été l'ailier gauche d'une sélection européenne il y a quelques années. Je voudrais savoir si c'est exact. Et s'il fut le seul Français à connaître cet honneur ? »

JEAN VINCENT REPOND

« Effectivement, j'ai eu la grande joie de disputer, comme ailier gauche de la sélection continentale, un match Angleterre-Continent en 1955, à Belfast. L'équipe du Reste de l'Europe était ainsi bâtie : Buffon (Italie) — Gustafsson (Suède), Jonquet (France), Van Brandt (Belgique) — Ocwirk (Autriche), Boskov (Yougoslavie) — Soerensen (Danemark), Vukas (Yougoslavie), Kopa (France), Travassos (Portugal), Vincent (France). L'entraîneur était alors Pierre Pibarot, Français lui aussi.

Auparavant, d'autres joueurs français avaient été retenus comme titulaires dans une sélection continentale : Delfour (1937, à Amsterdam), Aston (1938, à Londres), Darui (1947, à Glasgow), Kopa (1963, à Wembley). »

Voici l'équipe continentale de Belfast (1955). De g. à dr., au premier rang : Vukas, Soerensen, Ocwirk, Boskov, Kopa, Travassos. Au second rang : Pierre Pibarot, Van Brandt, Gustafsson, Buffon, Vincent, Jonquet.

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

PAR LOUIS NAVILLE

ARGENTINE

TV OU GREVE

BUENOS-AIRES. — Le parlement Argentin sera saisi, d'ici la fin de l'année, d'un projet de loi obligeant les clubs argentins à admettre les caméras de la télévision dans leurs stades.
Les grands clubs de Buenos-Aires, qui considèrent la TV comme une menace pour leur existence, envisagent déjà de se mettre en grève au cas où ce projet serai adopté.
Jusqu'ici un seul pays d'Europe occidentale et d'Amérique a pris une décision aussi extrême : l'Espagne.

LES ARGENTINS ONT DE L'ARGENT

BUENOS-AIRES. — Malgré les luttes intestines, qui ont secoué le football argentin au cours de l'intersaison, les dirigeants des clubs n'ont pas perdu leur temps : le nombre de transferts n'a jamais été aussi élevé et l'on estime à 5.500.000 F les sommes qui ont été investies pour acquérir de nouveaux joueurs dont beaucoup sont venus de l'étranger, du Brésil et de l'Uruguay.

BELGIQUE

1.000 MATCHES EN 25 ANS

ANVERS. — Vicky Mees, le capitaine de l'Antwerp F. C. a fait ses adieux au football à 37 ans. Entré dans ce club à 12 ans, comme minime, il a joué plus de 1.000 matches en 25 saisons de football, dont 68 (record) dans l'équipe de Belgique.

UN AN DE PLUS

GAND. — Armand Seghers, le grand gardien de but de la Gantoise qui arrêta un penalty tiré par Robert Jonquet au cours d'un France-Belgique disputé à Colombes, voulait abandonner le football cet été.
Mais la victoire de son club dans la Coupe de Belgique l'a décidé à jouer un an de plus. Et pourtant il aura 40 ans en 1965...

BRESIL

LE PLUS GRAND

RIO. — Marcial Melo Castro — dit Marcial — le gardien de but de Flamengo Rio, est devenu joueur professionnel pour achever ses études de médecine.
Né il y a 23 ans à Bel Horizonte, où il débuta à l'Atletico Mineiro, Marcial est le plus grand des gardiens brésiliens : il mesure 1,87 m pour 75 kilos.
C'est lui, sans doute, qui succédera au fameux Gilmar...

ALLEMAGNE

L'IMPRESSIONNANT CHAMPIONNAT D'ALLEMAGNE

COLOGNE. — Le premier Championnat d'Allemagne en poule unique a été un véritable triomphe populaire, puisque 6.061.159 spectateurs (moyenne : 25.150 par match) y ont assisté.
Stuttgart (chez lui) et le champion Cologne (chez l'adversaire) ont été les clubs les plus populaires, comme l'indiquent les statistiques établies par la Fédération Allemande.

A domicile, Stuttgart a dépassé la moyenne de 40.000 personnes par rencontre :

1.	Stuttgart ...	606.887	spectateurs	40.459	par match
2.	Berlin	519.094	—	34.606	—
3.	Hambourg ..	514.939	—	34.399	—
4.	Cologne	495.429	—	33.028	—
5.	Munich	479.236	—	31.947	—
6.	Francfort ...	398.425	—	26.561	—

etc.

Chez l'adversaire, Cologne a approché les 40.000 personnes par match :

1.	Cologne ...	580.646	spectateurs	38.709	par match
2.	Hambourg ..	539.845	—	35.989	—
3.	Dortmund ..	469.587	—	31.305	—
4.	Schalke	457.918	—	30.527	—
5.	Stuttgart ...	405.836	—	27.055	—
6.	Meiderich ..	396.905	—	26.460	—

De cela, il ressort que Cologne a gagné le Championnat d'Allemagne devant 1.076.075 témoins (35.869 de moyenne), alors que Hambourg a joué devant 1.055.786 spectateurs, Stuttgart devant 1.012.733, Munich devant 867.859 et Dortmund devant 801.828, etc. Un véritable triomphe.

L'HOTELIER-ESPION

MANNHEIM. — Le « patron » du plus grand hôtel de Mannheim est le meilleur « espion » du football belge en Allemagne. Il s'agit de M. Fligtmann, qui est aussi un industriel et un ingénieur réputé dans sa bonne ville de Mannheim-am-Rheim. Ce passionné de football est, en effet, le recruteur numéro 1 du Standard de Liège à qui il a recommandé Willy Bleser en 1963 et Karl-Heinz Rimkens cette année.

FLAMENGO = 20 PELÉ

RIO. — Flamengo, qui fut fondé le 15 novembre 1895, prépare sont 69e anniversaire en se faisant construire une cité sportive modèle. Il a, aussi, les moyens de le faire.
Le fisc brésilien a évalué le patrimoine actuel de Flamengo à 100 millions de francs :
— de quoi s'offrir vingt Pelé, dit-on avec humour à Rio...

ETHIOPIE

L'AUTRE LUCIANO

ADDIS-ABEBA. — L'avant centre de l'équipe nationale d'Ethiopie (Abyssinie) s'appelle Luciano. Il n'y a aucun lien de parenté avec le nouvel entraîneur du Sporting du Portugal.

ESPAGNE

SALVADOR DALI MÉCÈNE

BARCELONE. — Salvador Dali, réputé pour ses étonnantes moustaches et ses peintures surréalistes, adore le football. Il a créé son propre club, Salvador Barra, au profit duquel il vend chaque année une de ses œuvres. Aux joueurs il offre comme primes de magnifiques bijoux et céramiques. Enfin, c'est lui qui fait entretenir le terrain et le stade de son équipe.
Quel mécène...

L'ETRANGE COINCIDENCE

LONDRES — Les Anglais n'ont jamais oublié ce qui a dû être la plus extraordinaire coïncidence de la longue histoire du football. Elle date maintenant de 1955. Ce jour-là les frères Arthur (Leicester City) et Jack (Plymouth Argyle) Rowley, ont chacun marqué le 200e but de leur carrière. Seule différence : le 200e but marqué par Arthur Rowley le fut 12 minutes avant le 200e marqué par Jack !

LE NEZ DE CLEOPATRE

LONDRES. — Ken Dodd, acteur anglais qui a joué plusieurs fois aux côtés de Liz Taylor, fait des heures supplémentaires. Il est un « talent scout » — découvreur de talents — appointé de Liverpool, le nouveau champion d'Angleterre. Il passe ses samedis et parfois ses dimanches à la recherche d'espoirs du football.
Il paraît qu'il a du nez. Pas celui de Cléopâtre (Liz Taylor) bien sûr...

STUPIDE

GLASGOW. — W. M., verrou, 4-2-4, 4-3-3, béton... Pour le président de la Scottish Association, tout cela est stupide : « Comment, dit-il, onze joueurs peuvent-ils suivre sur le terrain les idées d'un seul homme, installé, de surcroît, en dehors de ce terrain ? ».

« JAMAIS SEULS A LA BATAILLE »

LIVERPOOL. — Dans la Coupe d'Europe des clubs, à laquelle il va participer pour la première fois, le champion d'Angleterre Liverpool F. C. Limited aura un allié : son public, réputé comme le plus chauvin de Grande-Bretagne.
Pendant une heure et demie, les 60.000 spectateurs chantent l'hymne du club « vous n'irez jamais seuls à la bataille... ».
Il paraît que c'est très impressionnant. Pour les adversaires.

41 ANS APRES

LONDRES. — Bill Nicholson, le manager de Tottenham, est ravi : le Real Madrid jouera en octobre à White Park Lane.
Il y a 41 ans que le Real attendait ce match. En 1923, en effet, le club espagnol avait été battu à adrid même par l'équipe réserves de Tottenham...

DE QUOI FAIRE REVER LA F.F.F.

LONDRES. — La Football Association fait encore des affaires : depuis la défaite de l'Angleterre devant la Hongrie, le 25 novembre 1953, son équipe représentative a disputé 34 rencontres internationales chez elle.

ITALIE

L'EXPLOIT MÉCONNU DE L'INTER

MILAN. — Encore une découverte de H.H. : l'Internazionale Milan est non seulement le premier club à gagner la Coupe d'Europe sans avoir subi de défaite, mais encore il est celui à avoir réussi la meilleure série de résultats au cours de son triomphe :

		M	G	N	P	%
1.	Inter (64)	9	7	2	0	88,88
2.	Real Madrid (60)	7	6	0	1	85,71
3.	Benfica (61)	9	7	1	1	83,33
4.	Real Madrid (57)	8	6	1	1	81,25
5.	Real Madrid (58)	7	5	1	1	78,57
6.	Milan A.C. (63)	9	7	0	2	77,77
7.	Real Madrid (59)	8	5	2	1	75
8.	Real Madrid (56)	7	5	0	2	71,42
9.	Benfica (62)	7	4	1	2	64,28

Milan : 2.586.328 spectateurs et 1.295.979 livres de recettes soit une moyenne, par match, de 76.127 personnes et 38.117 livres (533.638 F) de recettes. De quoi faire rêver.

HOLLANDE

DEUX FOIS PLUS POPULAIRE

ROTTERDAM. — A peine le championnat de Hollande 1964 gagné par D.W.S. Amsterdam terminé, Feyenoord Rotterdam s'est aperçu qu'il demeurait le club hollandais le plus populaire : avec 30.900 clients de moyenne, il en compte deux fois plus que D.W.S. (16.500), Sparta Rotterdam (16.400), Ajax Amsterdam (15.800), Ado La Haye (15.500), et P.S.V. Eindhoven le champion sortant (12.150).
On se console comme on peut.

HONGRIE

SECRET HONGROIS

BUDAPEST. — Ce n'est pas par hasard que les Hongrois possèdent les meilleurs arbitres d'Europe. Ils ont trouvé le « secret » pour les former vite et bien : leur formation se fait devant un écran où est projeté le film d'un match spécialement joué pour eux. Il parait que peu de candidats arbitres parviennent, la première fois, à déceler une faute sur deux...

IRAN

LA COUPE DU SHAH

TEHERAN. — Le Shah d'Iran a offert une superbe coupe en argent à la Football Association, à l'occasion de son 100e anniversaire. Elle sera offerte au club victorieux de la première coupe d'Angleterre du dimanche. On joue, en effet, de plus en plus au football de dimanche outre-Manche.

LA TRADITION

BOLOGNE. — Les « historiens » du F. C. Bologne, le champion d'Italie 1964, ont découvert que leur club avait disputé trois fois des barrages pour le titre et qu'il les avait tous gagnés : en 1925, Bologne avait battu Rome, en 1929 Torino et en 1964 l'Inter Milan.
La tradition, une fois de plus, a été la plus forte.

MILAN PERD 100.000 TIFOSI

MILAN. — La bataille pour la clientèle du football connait partout des difficultés, même à Milan, la capitale européenne du « calcio ».

L'Inter, l'équipe de Helenio Herrera, a perdu avec son titre de champion d'Italie (gagné par Bologne) 55.296 spectateurs et 15.938.240 lires (c'est-à-dire environ 125.000 F).

Milan A. C., le champion d'Europe 1963, a perdu 39.943 spectateurs mais augmenté ses recettes de 114.348.470 lires (920.000 F) en raison du relèvement du prix des places.
Ainsi, les deux clubs ont perdu près de 100.000 clients (exactement 95.239) cette saison. Il est vrai que les matches de Coupe d'Europe — 250.000 pour l'Inter, 150.000 pour Milan A.C. — ont largement compensé ces pertes...
Le sort des deux clubs milanais demeure enviable. La preuve :

● **L'Inter** a joué ses matches du championnat d'Italie devant 528.662 spectateurs soit une moyenne de 31.097 par match auxquels il faut ajouter 13.015 abonnés (total 44.112 par rencontre).

● **Milan A. C.** a joué devant 427.376 spectateurs soit une moyenne de 25.139 par match auxquels il faut ajouter 13.112 abonnés (total 38.251). Mais ces chiffres imposants ne sont rien comparés aux recettes des deux « grands » millanais.

● **672.566.050 lires** de recettes et 215.370.00 lires d'abonnements pour l'Inter soit 887.936.050 lires pour le seul championnat d'Italie (environ 7.200.000 F).

● **629.274.800 lires** de recettes et 196.586.000 lires d'abonnements pour Milan A.C. soit 825.860.800 (environ 6.600.000 F).

MAROC

LA JOIE DU ROI

RABAT. — Les F. A. R. (Forces Armées Royales) sont champions du Maroc pour la quatrième fois consécutive.
Le roi Moulay Hassan, qui a fondé ce club en 1960, est comblé : son équipe est peut-être la meilleure d'Afrique.

PORTUGAL

DUEL NICE-CANNES A LISBONNE

LISBONNE. — Les deux grands clubs de Lisbonne, Benfica et le Sporting, verront la saison prochaine leur rivalité décuplée : les nouveaux entraîneurs de ces deux clubs, les Français Elek Schwartz et Jean Luciano attendaient depuis vingt ans l'occasion de poursuivre leur duel. Autrefois en effet, les joueurs Schwartz (Cannes) et Luciano (Nice) se disputaient le titre de meilleur club de la Côte d'Azur. Cette fois ce sera celui de meilleure équipe du Portugal...

SUISSE

LES RECORDS D'ANTENEN

LA CHAUX-DE-FONDS. — Kiki Antenen, le capitaine et intérieur droit de la Chaux-de-Fonds, est le seul joueur de ce club à avoir acquis les trois titres de champion de Suisse gagnés par son club en 1954, 1955 et 1964.
Il est aussi le joueur qui a marqué le plus de buts pour la Chaux-de-Fonds au cours de la longue histoire du championnat de Suisse : Il a marqué 229 buts contre 274 à Fatton (Servette Genève) 254 à Hugi (F.C. Bâle), 243 à Amado (Grasshopers Zurich) et 241 à Meier (Youngs Boys Berne).
Il espère dépasser Hugi, Amado et Meier la saison prochaine, « après quoi, je prendrais ma retraite » dit Antenen qui n'a que 35 ans.

YOUGOSLAVIE

LE BUTEUR DE SARAJEVO

BELGRADE. — Pour la première fois depuis vingt ans, le titre du meilleur buteur du championnat de Yougoslavie a échappé à un joueur de Belgrade ou de Zagreb.
C'est Ferchanovic, l'avant centre de Sarajevo, qui a triomphé avec 19 tirs victorieux.
Un exploit historique...

BYRRH

L'OSCAR BYRRH DU FOOTBALL
est décerné chaque mois au meilleur joueur
par un jury de journalistes spécialisés

L'ŒUVRE DE JASSERON

SUITE DE LA PAGE 14

à l'idée que Forestieri se fait d'un club professionnel. Il a, sur ce point, des idées très précises

QUE DIT-IL ?

A l'Olympique Lyonnais, voyez-vous, il y a un problème d'organisation et tout le monde en est ici parfaitement conscient, le président Maillet en premier lieu. A Saint-Etienne, il n'y a pas de problème. A la tête du club, il y a Rocher, et Paret sur le plan administratif, un point c'est tout. Sur le plan sportif, il y a Snella avec les pleins pouvoirs. A Lyon, par contre, ce n'est pas si simple, sauf sur le plan sportif, où Jasseron est l'équivalent de Snella. Car, sur le plan administratif, les rôles ne sont pas définis. Dans l'idéal, il faudrait tout réorganiser et que chacun prenne ses responsabilités. Il y a en effet de très bons dirigeants, compétents, dévoués, mais qui n'ont malheureusement pas assez de temps à consacrer au club. A Lyon, pourtant, je suis persuadé qu'il y a de grandes choses à réaliser. Cette année a marqué une étape importante, mais il faudrait continuer sur cette voie et profiter de la lancée acquise pour jeter les bases d'une réorganisation. Car nous sommes loin, trop loin du système stéphanois. Nous vivons, en fait, comme un petit club amateur : à part moi-même qui suis salarié, tous les dirigeants sont bénévoles. Pourtant, comme je vous le disais, on devrait pouvoir arriver à faire mieux que ça. Il y a de bons joueurs, un bon entraîneur, une municipalité compréhensive et une gestion saine. Savez-vous que le stade municipal ne nous coûte pratiquement rien, simplement 40 francs de location ?

Finalement, la grande chance et la meilleure affaire de l'Olympique Lyonnais, c'est Lucien Jasseron. Il y a deux ans, avec pratiquement les mêmes joueurs, nous jouions la descente. Cette année, nous gagnons la Coupe, allons en demi-finales de Coupe des Coupes et faisons un Championnat de toute tranquillité que nous aurions peut-être pu enlever sans nos responsabilités internationales. Avant l'arrivée de Jasseron, il y avait des problèmes avec les joueurs. Maintenant qu'il est là, le meilleur esprit règne. Jasseron, que voulez-vous, a apporté quelque chose : les joueurs le respectent, acceptent son autorité. Voyez Hatchi, qui passe pour un garçon difficile et qui a fait sa meilleure saison de joueur professionnel cette année.

Ces joueurs, d'ailleurs, sont des garçons passionnants. Ils ont leurs problèmes et il faut les comprendre. J'aimerais beaucoup tenir ce rôle de directeur sportif, comme cela m'arrive parfois pour régler de petits problèmes familiaux et extra-sportifs. Comme le jour où le père de Dumas est venu me voir en me disant que son fils ne voulait plus aller au lycée, alors que c'est un bon élève et qu'il serait dommage qu'il abandonne ses études. J'ai convoqué Jeannot en lui disant : « Je te préviens. Ou tu retournes au lycée ou tu ne joues plus au football. » Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « Je ne retourne pas au lycée. De toutes façons, ça ne vous regarde pas. » Car, c'est un client, Dumas, entier au possible. Chez les jésuites, un jour du mois de novembre, il a réussi à faire coucher tout un dortoir dehors parce qu'il avait mal mangé la veille au soir. Finalement, il est retourné au lycée après que Tamini ait confirmé ma menace.

Mais Dumas, c'est un garçon sympathique, très brave, d'une franchise absolue. Celui-là, on sait ce qu'il a dans le ventre. Je pense qu'il faut le laisser comme il est sans essayer de le freiner. Ses copains l'aiment beaucoup d'ailleurs, c'est un signe qui ne trompe pas.

Finalement, voyez-vous, mon travail est passionnant, mais j'aimerais que l'Ol. Lyonnais prenne conscience de ses possibilités et fasse un pas en avant. Il en a les moyens. »

TAMINI

QUI EST-IL ?

Jean Tamini, bien qu'il ait la particularité de posséder une double nationalité (suisse et française), est un « vieux » lyonnais, puisqu'il signa sa première licence en 1932 au Rhône Sportif, le club des débuts de Di Nallo. En tant que footballeur, Tamini fit une remarquable carrière : court et vif sur jambes, il avait la technique, le coup d'œil, la clairvoyance et le tir que bien des attaquants modernes n'ont jamais eus. 21 fois international suisse, sélectionné en 1943 avec les Espoirs Français en compagnie de Batteux, Baratte, Pironti, Blondel et Belver, Tamini a le football rivé au corps et il joue encore le dimanche matin avec les vétérans « en s'amusant comme un fou ».

Vaudois d'origine, Tamini a un bon sens et une roublardise de paysan, l'esprit vif et le sens des affaires. Il connaît aussi très bien le football et il n'a pas son pareil pour dénicher ici et là, les oiseaux rares de demain. Mais on lui reproche parfois, les joueurs pros surtout, de manquer de chaleur et de compréhension humaines et de ne pas faire de sentiment. En tout cas, Tamini est à la base, comme Fernandez le fut à Saint-Etienne en 1956, de l'une des plus extraordinaires éclosions de footballeurs : Di Nallo, Aubour, Djorkaeff, Desgeorges, Rivoire, Dumas, entre autres, ont été découverts par lui. Tamini est aussi, sur le plan social, un « self made man ». Parti de rien, il a su, grâce au football et aux relations qu'il s'y était faites, monter une affaire de décolletage qui prend chaque jour de l'importance. Entre ses activités professionnelles, sa famille et le football, Tamini a d'ailleurs des journées bien remplies, mais, c'est un homme organisé pour qui le téléphone est un merveilleux instrument de prospection et par lequel ses amis lui signalent tous les bons joueurs amateurs de la Ligue.

QUE DIT-IL ?

« A mes débuts de dirigeant au club, je ne pensais pas encore à l'avenir d'une équipe bâtie exclusivement ou presque d'amateurs. C'est l'année où Saint-Etienne a été Champion de France amateurs (55-56), que j'ai commencé à me poser des questions. Je me suis dit : « Si Saint-Etienne sort des jeunes, on doit pouvoir y arriver aussi ». A l'époque, ils avaient les deux Tylinski, Ferrier, Goujon, Peyroche : Fernandez jouait encore d'ailleurs. Je me suis dit aussi : « Il y a sûrement des jeunes, chez nous, capables de jouer en C.F.A. ». En prenant des risques, on a commencé à avoir une bonne équipe amateur en C.F.A., et, l'année suivante, on était presque en tête. C'est là en fait que tout a commencé.

J'ai deux principes pour recruter, ou du moins, pour préparer de futurs professionnels. J'estime qu'il n'y a pas besoin d'aller aux quatre coins de la France pour dénicher des phénomènes : il suffit de prospecter dans la région lyonnaise où il y a de très bons amateurs. Ensuite, quand un garçon vient à l'O.L., je tiens à ce qu'il travaille et garde une occupation extérieure au football. Les faits prouvent d'ailleurs que j'ai raison : hormis Leborgne, tous les garçons que nous avons eus et qui ne travaillaient pas, n'ont pas percé. Par contre, Di Nallo travaillait encore comme tourneur alors qu'il était titulaire dans l'équipe pro.

Depuis quelques années donc, l'O.L. cherche des jeunes. La part des dirigeants amateurs dans un club pro, c'est très important. Or, nous à l'O.L., nous avons une équipe de dirigeants excellente, bien organisée, et dont le travail est fantastique. Quand l'un de ces dirigeants pense avoir découvert un bon joueur, il m'en parle et nous faisons des recoupements. A la fin de la saison, nous prenons une dizaine de gars, cadets ou juniors première année, plus rarement des juniors deuxième année à moins qu'ils ne soient très bons. Ces garçons, bien sûr, il faut aller les voir jouer plusieurs fois dans l'année, car nous en avons une cinquantaine de bons, remarqués au cours d'une saison. Ensuite, quand nous les avons choisis, nous faisons les démarches auprès des clubs. Nous entretenons d'ailleurs d'excellentes relations avec les clubs amateurs dont certains viennent même nous proposer un bon joueur quand ils en ont un. C'est leur intérêt de voir un junior de chez eux percer chez nous, c'est une bonne publicité.

Nous avons 19 équipes amateurs, plus les pupilles. Les garçons que nous prenons doivent pouvoir jouer en équipe Seniors I (C.F.A.), Promotion I, Juniors I ou Cadets I, c'est-à-dire dans des équipes d'un certain niveau, pour s'épanouir. S'ils sont bons et costauds, je suis partisan du surclassement des jeunes, d'autant plus que nous avons de bonnes équipes, où ça joue bien au ballon et où on ne se fatigue pas trop. Bien sûr, quand on va jouer dans un pays de la Haute-Loire par exemple, en Promotion, où on sait qu'on va se faire recevoir, on ne les envoie pas. Mais à Lyon, sur un grand terrain, dans leur ambiance, nous les incorporons sans hésiter. Ça les met en confiance. Par voie de conséquence, il y a un roulement, une sélection naturelle qui s'établissent. Les Juniors qui ne jouent pas chez nous en équipe première (Juniors) s'en vont d'eux-mêmes. Finalement, nous n'avons pratiquement pas d'amateurs de plus de 23 ans. Le problème pour l'O.L., c'est de ne pas prendre trop de jeunes, car, nous avons d'énormes difficultés pour les entraîner et les faire jouer, en raison du manque de terrain. Nous venons d'envoyer à cent jeunes une lettre leur disant : « Nous n'avons pas assez de terrains. Nous ne pouvons plus vous garder ». C'est terrible ! Avec notre système de recrutement, nous avons réussi à sortir toute une génération de bons professionnels puisque, dans l'effectif actuel, il n'y a que six joueurs qui ne sortent pas de chez nous : Mignot, Polak, Hatchi, les deux « Américains » (Rambert et Combin), et Taberner qui va d'ailleurs retourner à Monaco. Tous les autres viennent des amateurs. Faites le compte, d'ailleurs, de nos amateurs qui ont percé : Beetschen (club d'origine : Annemasse), Manolios (Saint-Fons), Aubour (Saint-Tropez), Djorkaeff (Decines), Duffes (O.L.), Degeorges (Annecy), Leborgne (Carhaix), Salen (Veauche), Di Nallo (Rhône Sportif), Rivoire (Saint-Symphorien), Bossy (Saint-Alban-de-Roche), Dumas (O.L. comme minime), Solas (O.L.), Vialla (Lou). Il y a aussi Glyzinski, Ré, Chauveau le gardien, Nouzaret, Moundi. Pas mal, non ?

Maintenant, l'O.L. devra éviter les grandes catastrophes qui sont arrivées à Reims, Nice, Racing et bien d'autres. Avez-vous remarqué que toutes les grandes équipes sont parties des amateurs, Saint-Etienne, Reims, Racing, Nice, Lille, Bordeaux, et qu'elles n'ont pas su se renouveler ? Il faut que l'O.L. évite ce faux pas et sache se renouveler en temps utile. Ce sera une tâche délicate. »

LE STADE

Comme beaucoup de clubs français, l'Olympique Lyonnais utilise le stade municipal de la ville, c'est-à-dire le stade de Gerland. Celui-ci est situé au sud de la ville, dans le quartier de Gerland, à cinq kilomètres environ de la place Bellecour, mais l'aménagement des quais permet aux citadins lyonnais des déplacements relativement rapides, et des parkings (1 F) leur évitent des problèmes de stationnement aux abords du stade.

Le stade municipal de Lyon est un stade omni-sports avec piste d'athlétisme et piste-vélodrome.

La capacité du stade municipal de Lyon oscille entre 35 et 40.000 places : soit 14.000 assises et 20 à 25.000 debouts.

Le prix des places, pour un match de championnat, oscille de 10 F pour une tribune centrale côté Jean-Jaurès à 6 et 5 F pour une tribune Jean-Bouin et 2,40 F pour une populaire. Le record de spectateurs à Lyon date toujours de 1950 pour une demi-finale de Coupe de France : Racing-Nîmes (34.389). La municipalité lyonnaise est très compréhensive vis-à-vis de l'Olympique Lyonnais puisqu'elle lui laisse l'usage des installations pour la somme très modique de 40 F pour un match en diurne et 150 F pour un match en nocturne.

Malheureusement, la mise en eau du barrage de Pierre-Bénite va poser des problèmes à l'Olympique Lyonnais. Le terrain de Gerland devra, en effet, être rehaussé d'un ou deux mètres, et cette obligation empêchera l'O.L. de l'utiliser pendant de longs mois à partir de la saison 65-66. C'est pourquoi la municipalité lyonnaise est en train d'aménager le stade de la Duchère qui aura la particularité unique d'être construit sur un château-fort de Vauban et qui pourra, en principe, recevoir 15.000 personnes. Malheureusement, il est vraisemblable que l'O.L. perdra là quelques millions dont il aurait eu bien besoin.

LE PETIT GARÇON

SUITE DE LA PAGE 37

sants et le goal de Reims passait sa vie à plat ventre à arrêter ce sacré ballon blanc qui revenait toujours, mais il s'en tirait bien et rien ne passait. Le petit garçon vit que son père jouait bien et même, un peu avant la mi-temps, il tira au but de très loin, très vite et très fort. Tout le monde croyait qu'il allait faire une passe. Mais non, il tira. Le goal de Reims avait compris trop tard et le ballon avait frappé la barre transversale si fort que toute la cage en avait tremblé.

On avait alors beaucoup applaudi, beaucoup crié « Allez Rousseau, allez Racing ».

Le petit garçon aurait été presque heureux si, encore une fois, l'image du type du métro criant « Allez Rousseau » ne s'était interposée entre lui et sa joie.

Pendant la mi-temps, la foule soupira d'aise. Une multitude de cigarettes s'allumèrent dans les tribunes.

Pour la première fois, le petit garçon regarda sa mère. Elle ne bougeait pas, elle ne disait rien, mais jamais il ne l'avait vue aussi pâle. Cette découverte lui fit tellement plaisir qu'il l'embrassa. Elle lui sourit et lui prit la main. Au moment même où le match reprit, il se mit à pleuvoir très fort.

Des millions de flèches argentées tombaient verticalement du ciel noir. Lentement, les « rouges » s'installèrent dans le camp du Racing, là-bas à droite, et, dans un stade curieusement devenu silencieux, ils se mirent à dominer terriblement. A son tour, le goal du Racing n'en finissait plus de repousser le ballon. Les bleus affolés, couverts de boue, couraient dans tous les sens. Le petit garçon se dit qu'il vivait là sûrement la demi-heure la plus terrible de toute sa vie. Il avait lâché la main de sa mère et cramponnait le dossier de sa chaise à s'en faire mal.

Toutes les deux minutes, il regardait l'heure. Il respirait à petits coups brefs. Ses jambes lui paraissaient de ciment.

Il ne restait plus que cinq minutes à jouer lorsque le stade tout entier laissa échapper un cri.

Un cri unique, animal, un cri de joie sauvage qui éclata dans la nuit, s'amplifia et roula vers la ville ponctué par des pétards.

Le petit garçon n'était plus qu'un bloc, lourd, glacé. Il pensa qu'il allait vomir.

Machinalement, il regarda à nouveau le terrain. Il vit son père en plein centre se faire prendre la balle, puis la reprendre. Il était noir de boue et ses cheveux, collés par l'eau, ne brillaient plus du tout. Il fit un ou deux mètres avec la balle puis la donna, très loin cette fois, très loin là-bas, encore à Solcwycz.

Ce dernier fonça avec courage tout-à-fait vers la gauche et recentra en hauteur devant le but de Reims. Le petit garçon se leva d'un bond et hurla ; il avait senti surgir son père plus qu'il ne l'avait vu.

Un paquet de joueurs en l'air comme un bouquet de fleurs mouillées, une tête au-dessus des autres et le ballon comme un obus au fond des filets.

Jean Rousseau venait de sauver le Racing à trente secondes de la fin.

Il y avait encore plus de monde dans le métro en revenant. Malgré cela, il parut absolument normal au petit garçon de retomber sur le type aux rides de l'aller.

Il était trempé et sa barbe semblait encore avoir poussé depuis tout-à-l'heure. Le type ne l'avait pas vu. Il discutait dans l'autre coin avec le groupe de ses copains. Brusquement, le petit garçon sauta des genoux de sa mère, il se glissa jusqu'au type et lui toucha le bras.

L'autre se retourna. Le petit garçon alors le fixa en plein milieu de ses yeux aux paupières roses et lui dit :

« Mon père, c'est Jean Rousseau du Racing ».

Et il revint s'asseoir sur les genoux de sa mère, des étoiles plein la tête.

RENCONTRE AU SOMMET

SUITE DE LA PAGE 21

régné pendant 10 ans sur le football français. Or, Reims, comme Kopa, comme Batteux, a toujours eu horreur de jouer en l'air et a imposé un style basé sur des passes courtes à ras de terre. On a voulu, ensuite, imiter Reims et du même coup, on a négligé complètement le jeu aérien.

SNELLA. — Le travail à l'entraînement est dans ce domaine, très ingrat. Autant, on améliore vite une frappe ou une conduite de balle du pied, autant il est difficile de perfectionner le jeu de tête. Je fais moi-même un gros effort à Saint-Etienne avec du travail effectué en mouvement, avec plongeons et même dans la position assise. Mais c'est encore le jeu à deux où l'un des partenaires se sert du pied pour renvoyer le ballon qui est le plus efficace. Mais les résultats sont vraiment bien lents. Je crois, quant à moi, que c'est avant tout une question de tempérament et d'état d'esprit.

JASSERON. — Il y a aussi la peur des coups et des blessures et également un mauvais sens du placement sur les trajectoires. Nous sommes en ce domaine, encore bien en retard.

SNELLA. — Cela nous montre, une fois de plus, combien sont grands les besoins du footballeur et ses points perfectibles. Il lui faut surtout une seconde nature « artificielle », car il n'a pas le droit, lui, de se servir de ses mains. Comme c'est difficile d'être footballeur !

JASSERON. — C'est encore moins facile dans une nation au standing de vie élevé. Il faut être capable chez nous de consentir tant de sacrifices. La plupart des grands joueurs sortent d'ailleurs d'un milieu modeste.

SNELLA. — C'est pour ça que notre tâche à nous, entraîneurs, devient de plus en plus difficile. Il faut lutter contre la concurrence d'une vie de plus en plus facile, il faut improviser et lutter contre la routine.

JASSERON. — Il faut toujours chercher et se battre pour obtenir un maximum des joueurs.

QUESTION. — Pour conclure, chacun de vous deux peut-il résumer ce qu'il pense de l'équipe entraînée par l'autre, en soulignant les forces et aussi les faiblesses ?

JASSERON. — Saint-Etienne, c'est le rassemblement de plusieurs footballeurs de valeur capables de faire circuler le ballon (je sais que Jean n'aime pas ça) et surtout d'accélérer au moment opportun. La défense est solide, joue moderne. L'équipe remonte très vite au milieu du terrain et porte rapidement le danger vers le but adverse. Des faiblesses, je n'en vois pas beaucoup : peut-être l'absence aux ailes d'attaquants polyvalents.

SNELLA. — Je trouve que Lucien Jasseron a su, tout particulièrement effectuer au sein de son équipe, des mariages heureux. A côté d'un bon technicien, il y a toujours le joueur plus réaliste, plus athlétique, plus engagé. Mariage heureux entre Rambert et Combin, entre Di Nallo et Combin. Les Lyonnais sont arrivés à constituer un ensemble harmonieux. Une autre force de l'O. L. c'est Leborgne. Il ne frappe pas l'attention des gens mais il sait à merveille, quand il faut garder le ballon ou au contraire le donner, toutes ses passes sont utilisables instantanément. Et puis, il y a Hatchi qui s'est épanoui à Lyon, après avoir traîné à droite et à gauche sans réussite. Enfin, Desgeorges, modèle d'abnégation comme on n'en rencontre plus.

Des faiblesses ? Peut-être le tempérament trop débordant de Nestor Combin qui veut parfois en faire trop. Il marche constamment à 120 à l'heure et je ne sais pas s'il pourra tenir longtemps à ce régime là. Peut-être aussi certains défenseurs ne possèdent-ils pas un sens constructif et une précision de passes suffisamment développés.

Cela dit, l'O.L. c'est une équipe très difficile à contrer. Comment savoir à quel moment et en quelle partie du terrain, il faut « prendre » Rambert ? Et puis pour passer derrière, ce n'est pas très facile.

Pour clore notre longue discussion et la résumer, disons que ce sont les joueurs d'instinct qui nous apportent quelque chose, qui nous ouvrent des horizons, car il faut bien dire que les tactiques, on ne les invente pas.

JASSERON. — C'est certain. Comme tu le disais tout à l'heure c'est en voyant jouer Rijvers que tu as découvert les vertus du changement de rythme ou plutôt que tu en as pris pleinement conscience.

SNELLA. — En 1950, je me souviens d'un papier de Gabriel Hanot qui effleurait ce sujet et qui me donna à réfléchir. J'estime d'ailleurs que la presse a un rôle très important à jouer dans le football, à condition que les journalistes écrivent ce qu'ils pensent et ne se perdent pas dans d'inutiles polémiques.

JASSERON. — C'est évident. Leur rôle, à mon avis, est également d'accorder moins d'importance à la tactique et beaucoup plus à la valeur individuelle.

SNELLA. — Tu prêches un convaincu. On n'avancera jamais si l'on ne s'intéresse qu'à la tactique.

JASSERON. — La tactique est nécessaire, mais ses vertus sont toutes relatives. Car ce sont les hommes d'abord qui font la valeur d'un football.

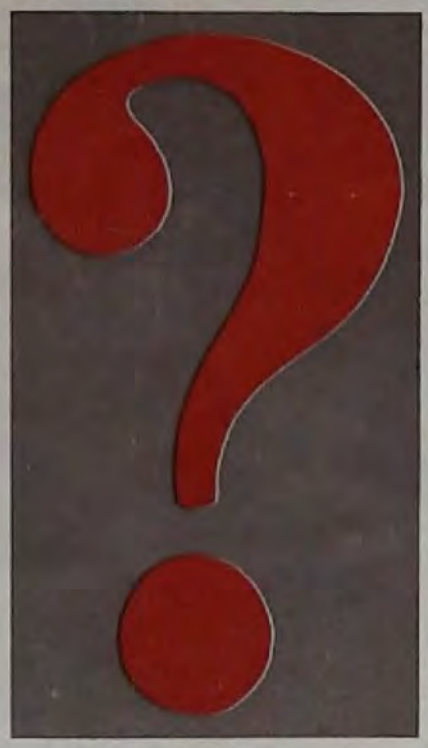
SNELLA. — Il faut se battre sur d'autres terrains, par exemple ceux de l'amélioration physique et de l'amélioration technique du joueur. Personnellement je ne passerai jamais mes nuits à chercher des systèmes de jeu, mais je m'accrocherai à fond sur ces problèmes individuels.

JASSERON. — J'en parlais récemment au cours d'un stage à Voirons et j'ai soulevé notamment le problème de la faiblesse du jeu de tête français. Les joueurs ne savent pas se projeter dans l'espace pour frapper la balle dans n'importe quelle position. Il n'y a pas d'« école » d'éducation physique en France. Mon rêve serait d'apprendre à mes joueurs l'acrobatie élémentaire. Pourquoi ne l'apprend-on pas aux gosses à l'école ?

I.N.P., 66, rue Kléber, LEVALLOIS

QUE FONT:

CHARLES AZNAVOUR — MICHEL AUDIARD — LOUISON BOBET — FRANCINE BRÉAUD — CLAUDE CHABROL — SACHA DISTEL — JEAN GIONO — SEAN FLYNN — JANE FONDA — MARIELLE GOITSCHEL — JULIETTE GRÉCO — JEAN-MARIE MULLER — GUIDO MAGNONE — PEYNET — ANNE-MARIE PEYSSON — GASTON REBUFFAT — FRANÇOISE SAGAN — ALBERT SIMON — THIERRY LA FRONDE — ROGER VADIM ET LÉON ZITRONE



ILS VOUS ATTENDENT DANS LE PROCHAIN NUMÉRO DE

Ils vous donnent rendez-vous chez votre marchand de journaux le 16 juillet